

tapi à l'affût derrière un buisson épineux. Le roi des animaux, en cette circonstance, voulut-il faire preuve de générosité, ou bien le bon Ange qui veillait sur nous le frappa-t-il d'épouvante? Dieu seul le sait. Toujours est-il qu'il prit la fuite au petit trot et alla se remiser dans la jungle, où nous nous gardâmes bien de le poursuivre.

Le fauve n'avait pas de crinière et pouvait mesurer quatre pieds de la tête à la naissance de la queue.

Le souper est plus que maigre, mais demain de bonne heure nous serons à la fin de cette rude étape. Nous nous endormons en rêvant « aux pentes admirablement boisées de Mpouapoua, à la pureté de ses ruisseaux, à ses prairies verdoyantes, à ses flots de lait et à ses masses de beurre. »

Puissent ces paroles de Stanley être des plus véridiques, ainsi que leur conclusion : « On se sent renaître sur ces hauteurs rafraîchies par la brise ; on redevient fort en buvant cet air pur, en se repaissant de la vue de ces plateaux, non moins verts que des pelouses, de ces vallées dont les retraites séduiraient un ermite, de ces ravins profonds, et de cet ensemble dont les grandes lignes enserrant tout ce que la nature a de sauvage et de poétique ¹. »

¹ Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone.*

CHAPITRE VII

MPOUAPOUA ET LES FRONTIÈRES DE L'OUGOGO

Beaucoup d'entrain. — Les ministres anglicans. — Tembés. — Population, aspect et cultures de Mpouapoua. — Beaucoup de boulangers et pas de pain. — Tiri-kéza. — Le Marenga Mkaali. — Mort de soif. — Un pays de curieux et de rapaces. — Type de reine mère. — Le Hongo et ses origines. — Hyènes et corbeaux faméliques.

Vendredi 26 juillet. — Grand entrain dans le chargement des ânes et l'enlèvement des paquets. Dès cinq heures, nous reprenons, dans la direction du N. O., la route tracée par les Anglais.

Le pays que nous traversons semble abondant en gibier; mais nous n'avons contre lui aucune intention hostile, et préférons nous hâter vers un repos bien désiré.

Vers dix heures, nous commençons à apercevoir quelques cultures, mais pas encore d'habitations; çà et là quelques troupeaux de chèvres et de moutons à grosse queue broutent l'herbe rare et desséchée qui tapisse le sol.

Nos pagazis, se voyant près d'arriver, hâtent le pas; quelques huttes apparaissent enfin à l'horizon, puis le drapeau anglais, dominant un groupe de maisons dans la colline: ce qui nous confirme la présence habituelle dans ces parages de missionnaires anglais, que l'on nous avait annoncée en chemin, et que nous ignorions à notre départ de Bagamoyo.

Nous avançons toujours; nos gens, dans leur allégresse,

ne manquent pas une si belle occasion de décharger leurs fusils avec force clameurs. Le Kirangozi s'avance gravement avec la bannière du Sacré-Cœur, tandis que les Zanzibarites au service des protestants viennent serrer la main de leurs compatriotes. Nous suivons le lit sablonneux et à sec d'un petit ruisseau (Mtoni), que l'on prendrait presque pour une avenue. A mesure que nous avançons, l'eau se montre, et atteint bientôt trois pieds de largeur, sur un demi pied de profondeur. Nous le traversons, non sans y étancher quelque peu notre soif dévorante, et établissons notre camp sous un énorme figuier sycomore, au pied des collines qui ferment Mpouapoua du côté nord. De grandes et fortes branches qui s'étendent en tous sens nous mettent à couvert des rayons brûlants du soleil, et la brise qui souffle de la montagne rafraîchit nos poumons desséchés.

Après nous être installés au camp, nous envoyâmes un billet à ces messieurs, pour leur dire que dix missionnaires français venaient d'arriver, et que, voulant leur faire visite, ils leur demandaient l'heure qui serait la plus opportune pour eux. Il nous fut immédiatement répondu qu'on nous recevrait avec le plus grand plaisir, et à l'heure que nous aurions nous-mêmes choisie.

A quatre heures donc, les PP. Livinhac, Pascal et Deniaud montèrent à la mission anglaise, dont nous étions distants d'environ un kilomètre. Les trois visiteurs furent très bien reçus par les deux clergymen, qui leur apprirent, entre autres choses, que M. Thompson et ses deux compagnons, après avoir perdu la plupart de leurs bœufs en route (ils en avaient emmené trois cents) et laissé leurs charrettes en différents villages, devaient être en ce moment rendus à Oujiji.

Mpouapoua, que l'on regarde comme à mi-chemin de Tabora, peut être distant de la côte d'environ dix-huit journées de marche sérieuse, soit trois cent soixante kilomètres ; mais il a fallu compter avec les retards et les lenteurs inséparables d'une nombreuse caravane. C'est beaucoup moins une ville qu'un ensemble de fermes ou petits villages carrés, éparpillés dans la plaine, et auxquels on donne le nom de tembés. Ce terme sert aussi à désigner parfois une simple habitation et une bourgade entière.



Le lion généreux. (P. 118.)

Le tembé consiste en une série de constructions étroites, basses, à toit plat, formant généralement un quadrilatère dont l'intérieur est occupé par les animaux domestiques des diverses familles qui l'habitent. Cette sorte de logis nous semble très incommode : le séjour continu des animaux domestiques est une source d'infection et doit contribuer puissamment à la malpropreté, parfois révoltante, que nous remarquons chez les noirs habitants de ces demeures.

Les frais de construction sont des plus simples : pour murs, quelques perches juxtaposées verticalement ; pour toit, un lit de grandes herbes, reliées comme les murs par un mortier de terre, et sur lequel citrouilles, patates et céréales semblent bailler au soleil.

Du haut d'un mamelon qui domine la plaine, nous avons compté cinquante-sept de ces fermes. En admettant que chacune d'elles renferme cinq familles (c'est le minimum), et que chaque famille compte cinq membres, nous estimons que la population de Mpouapoua est d'un millier et demi d'individus. Toutes ces habitations n'ont qu'une seule ouverture extérieure, mais plusieurs sont doubles.

Ces tembés éparpillés un peu au hasard, la forêt qui couvre la moitié de la plaine, le ruisseau qui serpente au pied de la colline et les montagnes qui bordent l'horizon, présentent un spectacle qui n'est pas sans agréments, et doit être des plus poétiques dans la saison des fleurs.

Le terrain est sablonneux et ne produit guère en céréales que du moutama et un peu de maïs, pas de froment ni de canne à sucre. Toutes les caravanes montantes et descendantes passant par ce district, véritable oasis au milieu du désert, puisque pour y entrer ou en sortir il faut faire tiri-késa, nous ne fûmes pas très étonnés d'y voir régner une assez grande pénurie de vivres.

A une quinzaine de kilomètres nord se trouve un petit lac fort poissonneux, dont les environs possèdent de belles prairies et de frais ombrages, délices de l'antilope et de la pintade, mais aussi repaire de nombreux animaux féroces.

Samedi 27 juillet. — Séjour à Mpouapoua.

Une de plus grandes privations, sans contredit, c'est le

manque de pain; aussi avons-nous résolu d'employer cette journée à expérimenter tous les systèmes découverts ou préconisés par les explorateurs pour faire du pain ou de la galette. Les résultats ne firent pas grand honneur aux panetiers improvisés; mais ils eurent au moins pour effet de distraire nos malades et de leur faire passer quelques moments de franche gaieté.

Nous conseillons à ceux qui marcheront sur nos traces de faire quelques provisions de biscuit servant de nourriture aux troupes en campagne : avec quelles délices on croque un morceau de pain sec quand on en a été privé depuis plus d'un mois! Sans pain, plus d'appétit. Que notre ordinaire se compose de viande ou de moutama, l'estomac se fatigue vite, et arrive le moment où, ne pouvant supporter sans nausées la moindre nourriture, il fait de nous une proie facile pour la fièvre.

Une autre principale cause de maladie, ce sont les coups de soleil. Nos chapeaux de liège et nos parasols nous sont d'une grande utilité sans doute; mais impossible de tenir une ombrelle ouverte au milieu de fourrés épineux comme nous avons dû en traverser; nos chapeaux eux-mêmes ne s'en sont pas tirés sans grand dommage. D'ailleurs, la réverbération des rayons solaires est presque aussi funeste que l'action directe de ces mêmes rayons, et il n'y a pas d'autre moyen de s'en préserver que de marcher à ses heures : moyen impraticable lorsqu'on voyage en caravane, continuellement à la merci d'hommes entêtés et récalcitrants.

Dans l'après-midi, les missionnaires anglais nous rendent notre visite. Ils se chargent gracieusement de notre courrier pour Zanzibar : ils ont, nous disent-ils, des gens qui ne mettent que douze jours pour porter leurs lettres de Mpouapoua à la côte.

Entre neuf et dix heures du soir, ces messieurs vinrent nous dire que nos pagazis avaient volé du bois et commis des dégâts jusque près du *tembé* du sultan. Ils ajoutèrent qu'on s'apprêtait à aller nous attaquer en route, le lendemain, si prompte justice n'était faite. Nous prîmes la chose au sérieux, et nous nous engageâmes à aller trouver le sultan de grand matin, pour lui porter un présent, et essayer

ainsi de le calmer. Les ministres s'offrirent à nous accompagner : ils paraissent être avec lui en très bons termes.

Dimanche 28 juillet. — Nous sommes sur pied de très grand matin pour célébrer la sainte Messe et faire nos exercices de piété ordinaires.

Avouons ici qu'au milieu de toutes nos peines nous avons eu, de la part de Celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, une vraie prodigalité de consolations sensibles, tantôt dans la récitation du saint Bréviaire, tantôt dans la célébration de l'auguste sacrifice. Quelquefois c'est une simple parole des Écritures rappelant la Providence du Seigneur, la magnificence des récompenses qui nous attendent dans le ciel, ou encore l'ineffable tendresse du Sauveur Jésus, qui vient exciter dans nos cœurs des sentiments d'un amour sans bornes et d'une indicible confiance. N'est-ce pas déjà le centuple promis à ceux qui ont tout quitté pour le suivre ?

Après avoir attendu vainement l'arrivée des deux ministres, deux d'entre nous prirent le parti de se diriger vers leur demeure. En chemin, ils rencontrèrent l'un des missionnaires ; il descendait vers notre camp, mais ne semblait plus disposé à nous accompagner chez le sultan. De notre côté, nous commençâmes à comprendre que la chose n'était pas aussi sérieuse qu'on nous l'avait représentée la veille. Nous dûmes donc au ministre anglais que nous allions faire partir notre caravane, en lui recommandant toutefois de marcher lentement et en ligne serrée. Nous ajoutâmes qu'après tout le sultan de Mpouapoua ne pouvait pas certifier que c'étaient nos pagazis à nous, ou ceux d'une autre caravane qui campait dans le village, qui s'étaient rendus coupables des méfaits dont on les accusait. Et enfin, qui sait si Leucolé (le sultan) n'avait pas inventé à plaisir cette petite histoire pour effrayer les Wasoun-gou, afin de tirer d'eux quelques belles pièces d'étoffes ? Nous faisons donc battre le départ¹.

¹ Le vendredi 12 septembre 1879, arrivait à Mpouapoua la seconde caravane des missionnaires d'Alger. Elle y fut reçue avec la plus grande cordialité par M. Last, un des deux ministres dont il est ici parlé, et qui s'y trouvait seul à ce moment. Nous sommes heureux de reconnaître publiquement les bontés et pré-

Nous suivons la direction de l'O., et nous avançons lentement, par un des chemins les plus fatigants que nous ayons rencontrés, contournant la montagne de plus de 6,000 pieds d'altitude qui donne son nom au district.

La caravane qui était partie de Bagamoyo à peu près en même temps que nous, se mit à notre suite afin sans doute de pouvoir passer l'Ougogo en ne formant qu'une caravane avec la nôtre.

Après quatre grandes heures de marche, nous arrivons à Chunyo. En chemin, près du village de Kisokoueh, nous avons perdu un âne.

Lundi 29 juillet. — Nous restons à Chunyo. Comme à Mpouapoua, les Pères ont presque tous la fièvre. L'eau que nous buvions contribuait sans doute à nous rendre malades, elle était saumâtre; Chunyo, en effet, signifie amer.

Mardi 30 juillet. — Pour la première fois depuis notre départ de la côte, nous allons entreprendre une vraie *tirikéza* : mot lugubre, qui rappelle aux caravanes de l'intérieur

venances dont cet honorable gentleman entoura nos confrères, dans lesquels il ne voulut voir que des compatriotes et des frères d'armes.

Voici, d'après le journal du Père Ruellan, quel était alors l'état de la mission protestante :

« M. le ministre m'a fait visiter la maison qu'il est en train de construire : ce sera un édifice superbe; il occupe plus de cent ouvriers venus de Zanzibar, et on estime qu'il reviendra à plus de cent mille francs. C'est la *Church Missionary Society* qui en fait tous les frais.

« La mission se divise en deux parties : la plus rapprochée de la demeure du ministre contient six chrétiens, baptisés à la côte, et des catéchumènes; la seconde, séparée de la première par un espace d'une cinquantaine de mètres, se compose des noirs musulmans ou fétichistes. Les terres concédées par Saïd Bargache sont considérables, et si la mission fait des prosélytes (ce qui n'a pas encore eu lieu), il pourra se fonder à Mpouapoua un magnifique établissement.

« M. Last m'apprit, lors de la réception de son courrier, qu'une somme de deux millions cinq cent mille francs venait d'être laissée par testament aux deux missions protestantes de l'Ouganda et du Tanganika. Avec de pareilles richesses, l'hérésie devrait, ce me semble, en peu de temps courber sous son joug le monde entier : il n'en est rien. La grâce seule de Jésus-Christ peut opérer la conversion des cœurs, et cette grâce est l'apanage de la vérité. »

On annonçait au mois d'avril 1881 le mariage de M. Last à Zanzibar, où sa fiancée l'avait rejoint. Il aurait repris ensuite avec elle le chemin de *Mamboia*, nouvelle station protestante établie à soixante kilomètres est de Mpouapoua.

Tout récemment le *Church Missionary Intelligencer* a fait savoir que M^{me} Last, qui s'était courageusement dévouée à la civilisation des femmes nègres, est morte d'une insolation le 10 mars 1883.

leurs plus dures privations et leurs labeurs les plus rudes. Une tirikéza est une marche forcée à travers un espace désert et privé d'eau. On en trouve ainsi plusieurs avant d'atteindre l'Ounyamouézi, et comme il est impossible aux pagazis, avec les charges qu'ils portent déjà, de faire des provisions d'eau, il faut, pour ne pas les laisser mourir de soif, précipiter et continuer sa marche, presque sans arrêter, jusqu'à ce qu'on arrive dans un lieu où l'on retrouve une source. Il y a de ces marches qui durent vingt, trente et même quarante heures, à peine interrompues par quelques moments de repos. Je laisse à penser si une marche semblable doit mettre tout le monde sur les dents; elle est particulièrement pénible pour les malades, déjà épuisés ou fatigués par la fièvre; elle l'est aussi pour tous les conducteurs de la caravane, qui, outre les difficultés ordinaires, doivent supporter encore les caprices et les découragements de leurs nègres.

Nous partons du camp vers six heures, emportant avec nous l'eau nécessaire jusqu'au lendemain vers midi, et nous marchons sur un terrain uni et toujours sablonneux. Nous avons devant nous la plaine du Marenga Mkaali (plaine amère), qui s'étend jusqu'à l'Ougogo; on n'y trouve pas une goutte d'eau sur un espace de douze lieues en largeur.

Çà et là quelques buissons épineux rompent un peu la monotonie du voyage, en nous gratifiant de quelques écorchures au visage et aux mains. La marche est rapide dans ce désert; nos pagazis semblent avoir des ailes.

Vers dix heures, le Père Barbot, fatigué depuis la veille, eut une faiblesse et fut obligé de s'arrêter: il lui était impossible de se tenir sur son âne, tant il était brisé. Malheureusement nous étions à l'arrière de la caravane, nous n'avions autour de nous qu'un petit nombre de soldats, et nous ne disposions pas du hamac destiné au transport des malades. Le Père Livinhac resta donc avec le Père Barbot, et nous nous empressâmes de rejoindre le gros de nos gens, afin d'envoyer sans retard ce qui était nécessaire pour soulager notre confrère et le faire transporter.

Un moment après, nous passions auprès du cadavre d'un enfant d'une dizaine d'années qui accompagnait ses parents, porteurs Wanyamouézi; épuisé de fatigue et de soif, il était

tombé mort au milieu du sentier. Nous ne pûmes nous empêcher de verser quelques larmes sur le sort de cette pauvre âme : puisse-t-elle avoir trouvé grâce, dans son innocence, auprès de Celui qui est le juge souverain et miséricordieux des vivants et des morts !

A midi, la caravane s'arrêta pour respirer un instant ; une demi-heure après elle se remit en marche. Les PP. Deniaud et Girault restèrent à la halte pour attendre les PP. Barbot et Livinhac. Ils ne tardèrent pas à les voir arriver presque aussi fatigués l'un que l'autre.

On prit un peu de repos sous un baobab ; puis, les forces étant revenues peu à peu, on réenfourcha les coursiers à longues oreilles.

Toujours la terre nue ou les épines, et au milieu un petit sentier étroit et tortueux des plus pénibles. Nous nous croyons revenus aux sables de la mer Rouge et aux rochers d'Aden ; car nous sommes aussi sous un ciel de feu. Cependant la vie n'est pas absente de ces déserts monotones, où la girafe, le zèbre et l'autruche n'ont guère à redouter la poursuite du chasseur. Les plantes jaunies et calcinées qui couvrent le sol semblent attester que, pendant la saison des pluies, on y trouve encore quelque verdure ; mais, l'humidité disparaissant promptement, cette végétation languit et meurt.

Ce ne fut qu'à sept heures du soir que la caravane suspendit sa marche, pour coucher à la belle étoile auprès de grands feux. Nous étions tous brisés de fatigue ; après avoir fait une courte prière et pris un maigre souper, nous nous étendîmes sur nos burnous et nos imperméables. Nos pagazis n'ayant point fait de khambi (petites huttes élevées à la hâte et formant un camp), nous ne fîmes point dresser nos tentes.

A une heure du matin, tout le camp est en mouvement : les pagazis, pressés par la soif, veulent partir, mais les Kiranzogis trouvent qu'il est trop grand matin, et nous ne partons qu'à cinq heures.

Mercredi 31 juillet. — Peu à peu les buissons sauvages, qui faisaient notre seule perspective depuis Chunyo, disparaissent un à un pour faire place à de grands défrichements. La vue de quelques champs de moutama nous arrache un

soupir de soulagement, et ramène la joie sur nos fronts assombris : nous touchons à la fin de la tirikéza.

Quantités de tembés apparaissent échelonnés dans la plaine, où bœufs à bosse, vaches, chèvres et moutons broutent en foule le chaume desséché des moissons.

A neuf heures, nous arrivons au premier village de l'Ougogo. Il est appelé Déboué, ou bien Mvoumi oriental. Nous campons sous un énorme baobab. Tout autour sont des trous remplis d'une eau blanchâtre et amère, que nous ne manquâmes pas de trouver délicieuse, parce qu'elle était trop désirée.

Jusque-là nous avons été obligés d'envoyer des gens dans les villages pour acheter ce qui nous était nécessaire ; dans l'Ougogo, il ne devait plus en être ainsi. A peine arrivés au camp, nous sommes entourés par une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, qui nous présentent haricots, farine, citrouilles, pastèques, lait, beurre, etc.

Nous commençons déjà à constater la justesse de ce que l'on nous avait annoncé, et de ce qu'ont constaté les voyageurs qui ont traversé avant nous cette province mal famée, sur la rapacité et la curiosité inouïes de ses habitants. Tous nous regardent sous le nez, en poussant des cris, en se montrant l'un à l'autre nos vêtements, nos figures, en éclatant de rire. Nous avons beau faire, il était impossible de les repousser ; nos soldats eux-mêmes n'y arrivaient qu'à grand-peine ; les Wasoungou étaient pour eux un sujet de curiosité inépuisable. Dans nos tentes mêmes, ils ne nous laissaient pas un instant en paix. Nous tâchions de tout supporter avec patience, sans y réussir entièrement toutefois. La seule compensation était l'abondance et la bonté des vivres qui nous étaient offerts. Il est vrai qu'il fallait tout payer un prix assez raisonnable. Voici un aperçu des prix : une poule, soixante-quinze centimes ; une petite chèvre, quatre francs ; un veau, treize francs ; un âne, un rouleau de fil de laiton, soit trois piastres¹ (quinze francs).

A notre arrivée à Déboué, on nous avertit que deux de nos pagazis avaient été attaqués par des voleurs dans la forêt

¹ Ces prix sont cotés au taux des marchandises achetées à Zanzibar ; mais dans l'Ougogo elles ont déjà triplé de valeur.

que nous avions traversée la veille, après notre halte de midi. Fatigués, ils avaient voulu se reposer et s'étaient ainsi attardés au milieu des bois. Ils furent dépouillés des *mzigos* dont ils étaient porteurs, et qui heureusement n'étaient pas d'un grand prix ; puis ils disparurent.

Nous essayâmes de nous procurer des œufs ; malheureusement, ils étaient rares en cette saison. J'en dirai autant du lait, dont nous nous serions cependant volontiers payé un régal.

Jeudi 1^{er} août. — Repos à Mvoumi. Vers midi, une vieille femme qui pouvait bien avoir quatre-vingts ans, toute ridée, sale et couverte de guenilles, comme toutes les femmes de ce pays, s'approche de notre tente au moment où nous nous disposions à dîner. Elle nous offre en présent un peu de lait et du pombé. Nous acceptons ce cadeau.

Ayant appris que cette vieille femme était la mère du sultan du Grand Mvoumi, l'un des chefs les plus puissants de l'Ougogo, et voulant répondre de notre côté à son présent, qui cependant n'avait rien de royal, nous lui offrons une étoffe qui certainement valait dix fois le prix de ce qu'elle nous avait apporté, et qui, au dire des commerçants de Zanzibar, est très recherchée par les habitants de ce pays. Elle la refuse avec dédain et s'en va.

Immédiatement un autre de ses fils, qui se trouve en ce moment à Déboué, fait cerner notre camp par des Wagogo en armes, et menace de tuer quiconque en veut sortir. Les réservoirs d'eau sont gardés également, et défense est portée d'y puiser. « Une insulte, dit-on, a été faite à la mère du grand sultan de Mvoumi par les blancs. La nouvelle va lui en être portée immédiatement, et, lorsque demain ils arriveront dans son village, ils seront fortement rançonnés. »

Nous ne pouvons comprendre comment nous avons fait un si grand outrage à cette vieille, par le seul fait de n'avoir pas accédé à tous ses caprices. Cependant, désireux d'en finir et ne voulant pas, pour une affaire de si peu d'importance, nous exposer à subir l'effet d'une partie au moins des menaces que ces furieux nous avaient faites, nous faisons venir Adamou, le chef de la caravane qui voyageait avec nous. Cét homme a une certaine expérience des pays que nous traver-

sons et des gens avec lesquels il nous faut traiter ; il possède bien la langue des Wagogo.

Réunis alors en conseil, en présence de la bonne femme cause de ce malentendu, et de son fils, nous débattons la question, et tout s'arrange à l'amiable. Les satellites sont renvoyés des abords du camp, les gardes des réservoirs ; tout rentre dans l'ordre.

Vendredi 2 août. — La route que nous suivons est assez belle : elle traverse un pays plat, très peuplé et coupé par de nombreux noullahs dont la pente méridionale semble faire des affluents du Roufidji.

Après trois heures et demie de marche O.-N.-O., nous arrivons au Grand Mvoumi ou Mvoumi occidental ; c'est là que nous devons payer le premier *hongo*.

L'origine de ce droit de passage, qui se retrouve aussi aux approches de la côte occidentale, devrait être attribuée, d'après Livingstone, à la traite des esclaves. Les négriers, Portugais ou Arabes, qui furent assez osés pour s'aventurer les premiers dans l'intérieur de l'Afrique, ne manquèrent pas, pour se concilier les chefs indigènes, dont la puissance aurait pu mettre obstacle à leur trafic, de leur faire quelques cadeaux, cadeaux qui consistaient quelquefois en étoffes ou verroteries, le plus souvent en esclaves. Peu à peu, ce commerce permettant de réaliser d'énormes bénéfices, les caravanes se multiplièrent, et les affaires se firent sur une plus vaste échelle ; les roitelets nègres comprirent, de leur côté, que les traitants ne pouvaient se passer de leur protection, tout au moins de leur neutralité : le *hongo*, qui au commencement était purement volontaire, est devenu ainsi une taxe à laquelle on ne peut se soustraire, et dont le montant varie suivant le caprice des chefs, ou plutôt de leurs ministres Wanyamouézi ; car ceux-là ne connaissent généralement que deux occupations : dormir et boire.

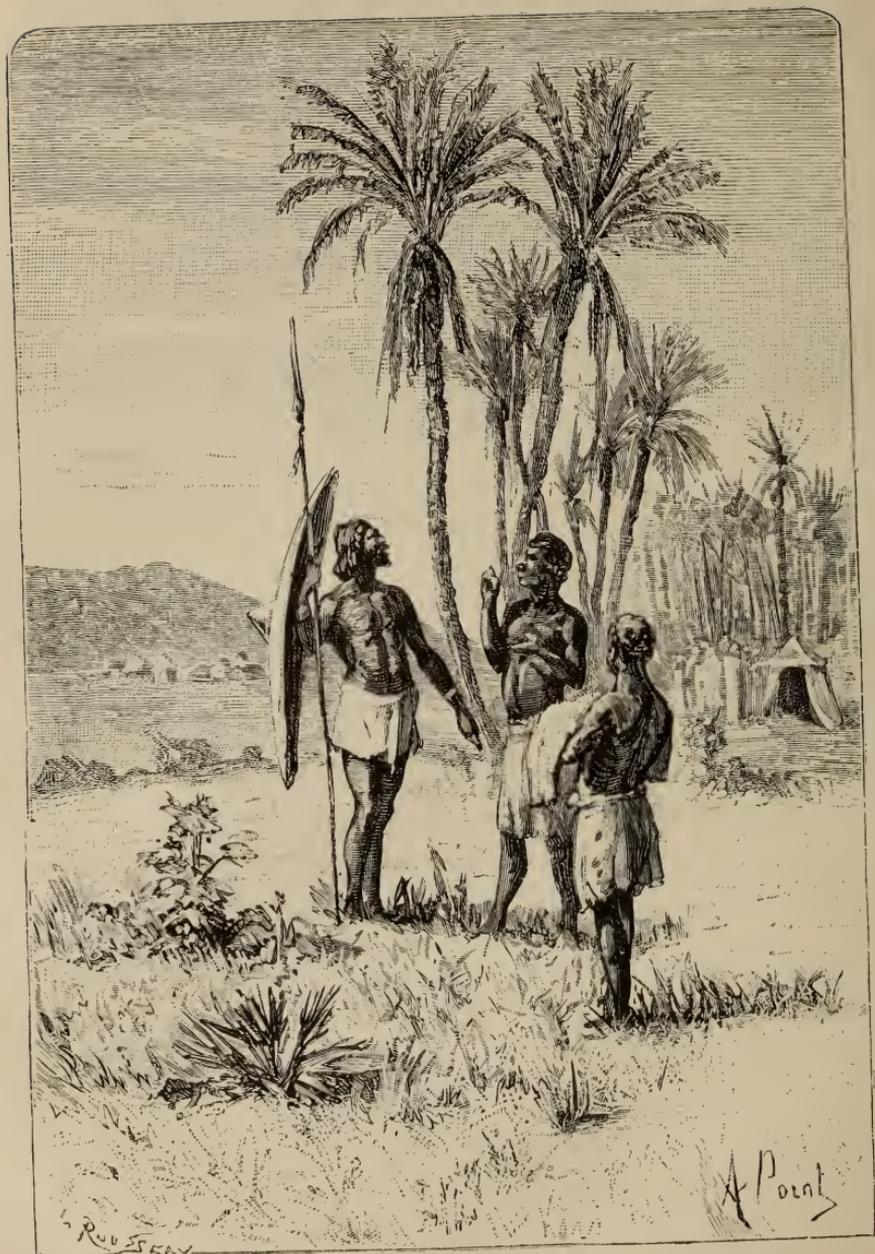
Vers midi, le représentant du sultan vint nous voir. Nous fûmes prévenus un peu trop tard de cette visite ; il repartit sans que nous ayons pu le saluer. Son but était sans doute d'examiner combien nous étions d'Européens, et quelle était

la quantité de nos marchandises, afin de pouvoir se baser là-dessus pour fixer le hongo.

Nous envoyons deux de nos hommes vers le sultan pour savoir s'il consentirait à accepter nos présents. Il leur fut répondu que la chose se traiterait le lendemain.

Pendant la nuit, nous sommes plusieurs fois réveillés par les cris sinistres de nombreuses hyènes en quête de leur proie. Les naturels mettent leurs troupeaux à couvert des atteintes de ces féroces carnassiers en les faisant rentrer chaque soir dans leurs tembés, dont la porte est barricadée avec grand soin.

Les corbeaux paraissent aussi affectionner beaucoup ce district; à voir leur voracité et leur audace, on serait tenté de croire qu'ils viennent de jeûner plusieurs carêmes.



Le ministre du sultan vint au camp réclamer le hongo. (P. 131.)

CHAPITRE VIII

A TRAVERS L'OUGOGO

Un premier ministre désintéressé. — Tarif des douanes dans l'Ougogo. — Bonne journée pour deux fripons crasseux. — Ane escamoté. — A la poursuite d'un verre d'eau. — Brandons de discorde. — Gens sur lesquels il n'est pas bon de porter la main. — Mgogo en grande tenue. — Esclavage. — Maladie du R. P. Pascal.

Samedi 3 août. — Dans la matinée, le ministre du sultan revient au camp en compagnie d'un autre personnage qui, lui aussi, sans doute est constitué en dignité.

Au premier abord, ce vizir nous fait à tous la plus fâcheuse impression. C'est un homme petit de taille, au nez court et un peu retroussé, au regard cupide et méchant, au sourire faux. Cet ensemble de qualités n'était point rehaussé en lui par l'accoutrement. Ses cheveux, en désordre, ruisselaient d'une forte couche de beurre rance; son corps, enduit de terre rougeâtre et d'huile également rance, exhalait une puanteur insupportable. Un vieux pagne, tout enduit de graisse, flottait sur ses épaules et composait tout son costume; personne n'aurait pu deviner si cette étoffe avait été jadis du mérikani (blanc) ou du kaniki (bleu): tel était le prince avec lequel nous devions traiter le hongo.

Après nous avoir promis qu'il ferait en sorte que le sultan, son maître, ne fût pas trop exigeant, il nous quitte, emportant une pièce d'étoffe de couleur pour remplacer sans doute

le chiffon dont il est à peine couvert. Les deux hommes chargés par nous de traiter le droit de passage le suivent de près. Hélas ! il reviennent bientôt en disant que Mavala (*éttoffe précieuse*, c'est le nom donné au sultan à cause de son goût prononcé pour les étoffes de prix) ne consentait pas à recevoir le hongo ce jour-là, vu que c'était un jour néfaste.

Cette nouvelle n'avait rien de consolant pour nous. Nous savions ce que nous coûterait un jour de retard, pagazis et askaris devant recevoir leur paye, même les jours d'arrêt. Ce fut donc pour nous aussi un jour néfaste.

Dimanche 4 août. — Nous offrons à Notre-Seigneur cette nouvelle journée et tous les ennuis qu'elle pourra nous apporter.

Dès sept heures du matin, les hommes chargés de traiter le hongo vont, en compagnie de Jean-Baptiste, notre interprète, trouver le sultan et lui portent vingt dotis d'étoffes assorties. Une heure après, ils reviennent demander un rouleau de fil de cuivre rouge, un baril de poudre, des perles blanches. Nous leur remettons tout cela; seulement, au lieu d'un baril ordinaire, nous en envoyons deux petits de cinq livres chacun. Le sultan refuse ces deux barils et en demande un plus gros. Nous lui envoyons un baril de dix livres. Il le refuse encore en en demandant un plus grand. N'en ayant pas, nous avons recours à Adamou, et nous envoyons à Mavala un tonnelet de vingt livres. Cette fois la poudre ne revint pas. On penserait que le sultan fut satisfait de ce présent. Nullement. Il demande à nos envoyés de lui porter immédiatement soixante dotis d'étoffes qu'il détermine lui-même, sinon il ne laissera pas partir la caravane le lendemain matin. On lui porte les soixante dotis. Cela ne le satisfait pas. Il renvoie vingt-quatre dotis qu'il trouve être des étoffes trop communes, et en demande le même nombre d'un plus grand prix. On les lui donne.

La journée commençait à s'avancer; car, avant de revenir au camp, nos envoyés discutaient pendant des heures entières les exigences du sultan, ou plutôt de son trésorier.

A six heures et demie du soir, voyant que nos hommes ne

reviennent pas, nous commençons à craindre que l'affaire ne se termine pas encore ce jour-là.

Ils reviennent enfin, nous disant que le sultan exigeait, *comme bénédiction*, trois pièces d'étoffes précieuses.

Nous nous exécutons, et à huit heures du soir on nous annonce que tout est terminé, que le sultan est satisfait, et que nous pourrons partir quand nous voudrons.

Je donne tous ces détails afin de faire connaître tous les ennuis et toutes les tracasseries que causent aux caravanes les roitelets de l'Ougogo.

Tout ce qui vient d'être dit pour ce lieu en particulier pourrait être raconté également de tous les endroits où les caravanes sont obligées de s'arrêter en traversant cette province. Les sultans exercent un empire tyrannique sur les voyageurs, qui sont obligés de subir leurs exigences. Toute résistance est impossible : résister serait s'exposer à perdre toute la caravane ; car les Wanyamouézi, qui ont une peur terrible des Wagogo, prendraient la fuite en voyant bander un arc, et laisseraient là leurs paquets. Du reste, le pays est très peuplé, et nous pouvons dire, avec Stanley, que nous avons constaté plus d'une fois l'impuissance des caravanes les plus fortes en face de ces populations.

Dès que l'on apprit dans le camp que le hongo était entièrement payé, ce fut une liesse générale. Malgré toutes les dépenses que nous venions de faire, malgré la perte de ces belles étoffes qui demain seront badigeonnées avec de la terre rouge et plongées dans un bain d'huile rance, nous ne laissons pas de ressentir une certaine satisfaction à la pensée de quitter un lieu où nous avons éprouvé tant de dégoûts et d'ennuis.

Je ferai remarquer que, depuis le premier voyage de Stanley, le tribut a plus que quadruplé.

Lundi 3 août. — En partant de Mvoumi, deux routes se présentent devant nous : l'une au sud, plus longue et moins fréquentée, mais où, dit-on, les hongos sont moins forts ; l'autre plus au nord, où les hongos sont, au contraire, plus considérables. Nous étions décidés à suivre la première, lorsqu'on nous apprit que la guerre existait entre les tribus du sud ;

ce fait nous décida à prendre la seconde. Du reste, au seul bruit de guerre nos pagazis auraient certainement refusé de nous suivre, et pris la fuite¹.

Trois heures de marche nous conduisirent à Matambourou. Là encore se renouvelèrent pour nous les tracas de la veille ; le sultan montra même de plus grandes exigences.

Le jour de notre arrivée, il nous fut impossible de rien traiter, quoique ce ne fût pas un jour néfaste.

Mardi 6 août. — Il y a quelques jours, nous avons commencé une neuvaine à saint Joseph. Nous prions mal sans doute, ou bien Dieu veut encore nous éprouver, en permettant que de nouvelles peines et de nouveaux ennuis fondent sur nous.

Le sultan de Matambourou demande deux cent cinquante dotis d'étoffes, cinq fusils, dont trois à piston et deux se chargeant par la culasse, plusieurs rouleaux de cuivre, enfin de la poudre.

Nous répondons à son ministre qu'il nous est impossible de payer un pareil hongo.

Sur ces entrefaites, le sultan lui-même vient nous visiter dans notre camp. C'est un gros nègre, au front et aux épaules larges, paraissant très habitué à boire le pombé. Nous essayons de lui parler du tribut énorme qu'il exige de nous, et de lui faire rabattre quelque chose de ses prétentions. Il nous répond qu'il ne s'occupe pas de ces choses, et que c'est l'affaire de son vizir. Puis il nous quitte.

A la fin de la journée, le ministre n'exige plus que cent cinquante dotis d'étoffes, un fusil à piston, un baril de poudre, et six rouleaux de fil de cuivre. L'affaire est renvoyée au lendemain.

Mercredi, 7 août. — Le sultan s'en tient toujours à ses prétentions de la veille.

¹ Cette guerre était livrée par le sultan de Kanyenyé à son propre frère, qui lui disputait le pouvoir. L'année suivante, au passage de la seconde caravane, elle s'était terminée à l'avantage du sultan, qui avait brûlé le tembé de son compétiteur et l'avait obligé de s'enfuir misérablement au loin. Les hongos exigés par la route du sud, qui fut aussi suivie par Cameron, sont, à partir de Mvoumi, comme par la route du nord, au nombre de six ; à savoir : Mounia-Nzaga, Mponga, Kanyenyé, Oussékhé, Khokho, Mdabourou.

Je ne veux pas rentrer dans le détail des tracasseries qui se reproduisent ici encore pendant qu'on débat le hongo. Le ministre exige tant de dotis, renvoie une partie des étoffes, en demande d'autres, refuse le fusil qu'on lui donne et en réclame un d'une autre sorte, que nous ne possédons pas, etc. etc. Enfin le hongo s'élève à cent quarante dotis d'étoffes, précieuses pour la plupart, et ayant à Zanzibar un cours moyen de quatre à cinq francs le doti, ou les quatre mètres; un fusil que nous avons acheté à l'un de nos pagazis au prix de vingt dotis de merikani, six rouleaux de fil de cuivre, et dix livres de poudre. Qu'on juge de là combien la journée avait été belle pour le sultan de Matambourou! Comme il devait bénir les Wasoungou qui lui apportaient de si belles choses!

Pour nous, nous déplorions sans doute nos pertes. Mais nous eûmes soin aussi de les offrir au Dieu bon et miséricordieux qui sait faire tourner toutes les épreuves à sa plus grande gloire.

Par surcroît d'ennui, Adamou se faisait toujours prier longtemps avant de payer sa part de hongo.

Jeudi 8 août. — Pendant la nuit, un de nos porteurs a déserté.

En quittant Matambourou, nous entrons dans une forêt; là, point de ces grands et magnifiques arbres, mais des fourrés très épais, composés en grande partie de gommiers et d'acacias épineux.

A peine avons-nous fait deux kilomètres, que des coups de feu retentissent à l'arrière de la caravane. Des voleurs! des voleurs! tel est le cri qui passe de bouche en bouche et arrive jusqu'au Kirangozi. Tous s'arrêtent, chargent leurs fusils, et se précipitent vers l'endroit où semble être le danger. Que se passe-t-il donc?

Faute de vigilance de la part du capitaine, qui avec un certain nombre de soldats doit garder la queue de la caravane et ne jamais laisser un porteur derrière lui, un pagazi s'est attardé. Un Mgogo, caché dans les fourrés, se jette sur lui, s'empare de son bagage et prend la fuite. On a alors tiré des coups de fusil pour avertir la caravane de ce qui venait de se

passer. Nos pagazis ont fait les braves parce qu'ils savaient bien qu'ils avaient affaire avec un ou deux hommes seulement.

Nous mettons trois heures à traverser la forêt, et nous marchons encore pendant une heure à travers une plaine, dans la direction du N.-O., avant d'arriver à Bihahouana.

Le chef de ce village se montre modéré et n'exige que vingt-sept dotis.

Vendredi 9 août. — Après trois heures de marche vers le N.-O., nous arrivons à Kididimo. L'eau y est très mauvaise : elle rend nos ânes malades, et chez nous elle produit des douleurs d'entrailles, des nausées et une irritation de tous les organes.

Le hongo exigé par le sultan consiste en quatre-vingt-huit mètres d'étoffe, dont quarante de mérikani, cinq livres de poudre, un fusil à pierre, deux rouleaux de cuivre.

Sur le soir, voyant qu'un de nos ânes a disparu, nous envoyons quelques askaris à sa recherche. Nous apprenons qu'il a été capturé par des Wagogo, et conduit au tembé du sultan. Celui-ci ne veut le rendre que moyennant deux dotis; nous mesurons l'étoffe, et en attendant notre baudet nous prenons notre frugal repas.

Au bout d'une heure, les messagers reviennent avec les deux dotis : le sultan étant plongé dans les bras de Morphée, on ne pouvait, avant son réveil, terminer une affaire aussi importante.

Samedi 10 août. — Dès le matin, nous envoyons réclamer notre âne; mais la nuit ayant porté conseil, on exige maintenant dix dotis d'étoffes précieuses pour sa rançon. Quoique nous tenions fortement à nos montures, nous préférâmes abandonner celle-là que de passer par de telles exigences; d'ailleurs nous pouvions en avoir dans le pays une meilleure pour le même prix.

Nous partons donc de Kididimo, et pendant deux heures et demie nous marchons dans la direction du N.-O., à travers des bois qu'habitent l'éléphant, le rhinocéros, le zèbre, le daim, l'antilope et la girafe. Puis nous nous arrêtons auprès

d'un étang (*zihoua*) d'eau douce, pour y prendre repos et nourriture ; car nous allons faire une tirikéza.

A onze heures, nous remplissons nos gourdes, la corne du Kirangozi résonne avec fracas, et nous nous mettons en route, malgré la mauvaise humeur très apparente des pagazis.

Le soleil au zénith nous frappe de ses rayons les plus ardents, que le sable blanc du sentier reflète encore avec une intensité qui nous brûle les yeux ; pas la moindre brise pour tempérer de tels feux ; sur nos ânes nous semblons tous accablés et mourants. Dévorés par la fièvre, la gorge en feu, le gobelet à la main, nous demandons à chaque moment de l'eau à notre escorte, eau chaude, hélas ! mais qui calme néanmoins nos souffrances. Il faut voyager au milieu d'une pareille fournaise pour comprendre le prix d'un verre d'eau froide, et pourquoi Notre-Seigneur a attaché à cette œuvre de miséricorde, qui nous paraît si minime, la vie éternelle, lorsqu'elle est faite en son nom.

Cœur de Jésus, si torturé au jardin des Oliviers, acceptez aussi notre agonie, nos sueurs et notre sang, pour hâter la régénération des pauvres nègres qui nous entourent !

Le Père Dromaux est tellement fatigué, qu'il ne peut plus se tenir sur son âne ; il faut préparer le hamac et choisir quatre askaris des plus robustes pour le porter. La chaleur accablante ajoute encore à toutes les souffrances du bon Père.

La marche aussi est plus pénible et plus difficile que celle du matin : nous pouvons à peine passer à travers les fourrés épineux de la forêt.

A cinq heures du soir nous tombons plutôt que nous ne descendons de nos bêtes, et nos porteurs s'étendent le long du sentier, sans autre abri que la voûte étoilée du ciel. Cette marche forcée a beaucoup affaibli tous nos malades ; pour surcroît de peine, après une pareille journée nous n'avons pas une goutte d'eau. Nous avons beau, malgré l'obscurité de la nuit, faire battre les environs, on ne trouve pas le plus petit étang.

Dimanche 11 août. — Il ne fallait pas songer à rester dans ce lieu désert pour y passer, en la sanctifiant tout entière, la journée du dimanche, et nous reposer un peu des fatigues de

la veille. Quelques gouttes d'eau tenues précieusement en réserve permirent aux plus valides d'entre nous de monter au saint autel. Ceux qui furent privés de ce sublime bonheur voulurent prendre néanmoins leur part de ce pain des forts, céleste viatique, consolation suprême inventée par l'amour d'un Dieu mourant. Pauvres frères égarés, qui ne voulez voir là qu'un signe, que vous êtes à plaindre ! N'y aurait-il que dans les choses surnaturelles que la cause ne serait pas proportionnée aux effets ?

Dès cinq heures et demie nous partons tous au pas de course. La soif a singulièrement délié les jarrets de nos hommes, et pas n'est besoin de les exciter. Après trois heures de marche effrénée, nous arrivons à Nyamboua, chez le fameux sultan Pembira Pérch. Nous établissons notre camp dans une grande plaine, sous un immense baobab, à distance des tombés.

Nous n'étions pas encore installés que d'épouvantables clameurs retentissent autour de nous, accompagnées du sifflement d'une grêle de balles : la guerre se déclarait encore une fois entre les askaris et les pagazis. Voici quel en était le motif : en arrivant au campement, les premiers n'avaient rien eu de plus pressé que de s'emparer des meilleures huttes et d'enlever même la paille de celles qu'ils dédaignaient ; les pagazis, trouvant cette façon d'agir un peu trop leste, avaient murmuré, et on en était venu aux coups. Heureusement il n'y eut dans la bagarre d'autre accident qu'un enfant blessé à la cuisse, accident qui nous valut une amende de dix dotis, payés au sultan pour le sang versé sur son territoire.

Si la sainte Vierge, que nous avons tous invoquée au milieu du combat, ne fût venue à notre secours, nous aurions encore laissé là plusieurs charges de bonne étoffe.

Nous sommes toujours assaillis par une foule compacte et hurlante de Wagogo. Ils viennent nous examiner de si près qu'ils nous touchent ; ils inspectent tout, ils rient de tout. Lorsque, après une longue course, on est accablé de fatigue et qu'on ressent les atteintes de la fièvre, on comprend Stanley prenant son fouet et faisant ainsi le vide autour de lui. Nous ne l'avons pas fait ; mais je dois avouer que ce n'est pas faute d'envie. Après tout, peut-être avons-nous été mieux

inspirés en suivant les conseils de la prudence, car un de nos askaris ayant voulu seulement repousser un de ces curieux avec la main, il s'ensuivit une clameur générale qui nous fit croire à une attaque imminente. Le Mgogo prétendu insulté réclama huit dotis de dédommagement ; mais tout finit par s'arranger à l'amiable, et nous n'eûmes rien à déboursier pour cette fois.

De plus, les Wagogo exhalent tous une odeur de beurre rance presque insupportable. Il y en a, et c'est le plus grand nombre, sur le corps desquels l'huile et le beurre coulent, pour ainsi dire. Leur vêtement consiste, je l'ai déjà dit, en une petite peau de chèvre ou de mouton, qu'ils suspendent en bandoulière, par une corde, sur l'épaule gauche. Quelques-uns même ne portent absolument rien.

Ils se percent les oreilles d'une manière horrible ; lorsque le trou est fait, ils y enfoncent de grosses chevilles pour l'agrandir, puis y suspendent toutes sortes de bijoux, souvent une tabatière à la mode du pays en guise de pendant. Il y en a qui portent ainsi, de chaque côté de la tête, de vrais fardeaux. Aussi, chez quelques-uns, le lobe prend-il des proportions telles, qu'il tombe jusque sur l'épaule.

Leurs bras sont enduits d'un badigeonnage de terre rouge et de beurre fondu et ornés de spirales en fil de laiton ou en clinquant. Ils ont toujours à la main quelques javelines ou un long arc et des flèches à pointes ferrées ; quelques-uns même s'enorgueillissent d'un bouclier en peau d'éléphant ou de rhinocéros, badigeonné de noir, de blanc et de rouge ; enfin aux jambes encore une telle quantité de ferraille, que lorsqu'ils passent ils font songer involontairement à des chevaux de poste.

N'oublions pas la plus originale des coiffures : cheveux tordus, relevés de cent manières à l'aide de ficelles en écorce de baobab, ou retombant sur les épaules, avec addition de grains de verre, de fil de cuivre et de péças : têtes qui auraient mérité de servir de types aux diabolins dont on se sert chez nous pour l'amusement des enfants et la tranquillité des parents.

Les femmes ont en outre des rangs de perles aux jambes ; mais l'ensemble du costume laisse quelque peu à désirer.

Le jour de notre arrivée à Nyamboua, il nous fut impossible d'aborder la question du hongo.

Lundi 12 août. — Le sultan se montre d'abord très exigeant : il réclame deux cents dotis (huit cents mètres) d'étoffe, vingt barils de poudre, et une foule d'autres marchandises.

Nous débattons ces exigences, et nous parvenons finalement à ne donner que cent dotis et un rouleau de cuivre.

Dans la soiréc, le sultan nous fait visite. C'est un nègre, petit de taille, mais énorme, et comme tous ses pareils grand buveur de pombé. Il était ivre à ne pas se tenir sur ses jambes. Il réclame, à titre de cadeau, une pièce d'étoffe précieuse et un rouleau de cuivre. Puis il nous quitte.

Depuis quelques jours le nombre de nos malades augmente.

Mardi 13 août. — Nous quittons le camp de Nyamboua à l'heure ordinaire. Après trois quarts d'heure de marche, nous sommes arrêtés par des envoyés de Pembira Péreh. Nous croyons un instant à un nouveau hongo. Mais on vient réclamer autre chose.

Quelques esclaves du sultan se sont enfuis pendant la nuit. A notre insu l'un d'eux s'est joint à notre caravane. Les soldats du roitelet le saisissent et le ramènent au tembé.

La vue de ce malheureux esclave ainsi repris par la force nous cause une émotion profonde, et nous rappelle que l'un des buts principaux de notre mission est de détruire, dans l'intérieur de l'Afrique, cette plaie affreuse et dégradante. Nos esprits sont pleins de tout ce que nous avons lu sur les horreurs de l'esclavage au centre de l'Afrique, de ce que nous en avons appris depuis le commencement du voyage, de ce que nous en voyons enfin nous-mêmes. Il est vrai que la traite *publique* est abolie à Zanzibar. Mais il y a d'autres points de la côte où l'on vend encore le bétail humain, et d'où on l'exporte sur tous les points du monde musulman.

Ce sont, en effet, les musulmans seuls qui font de ce côté le commerce d'exportation des esclaves africains ; ils les transportent jusque dans les profondeurs de l'Asie. Mais à l'intérieur même de l'Afrique l'esclavage n'est point aboli.

Les sultans ou roitelets du pays, tous les chefs de quelque importance ont leurs esclaves, et ceux-ci sont au moins aussi maltraités par leurs compatriotes que par les Arabes. On voit ces malheureux enchaînés l'un à l'autre avec une sorte de cangue qui leur entoure le cou. Quelques-uns semblent avoir, il est vrai, pris leur parti de leur triste situation et la traiter avec indifférence. D'autres, au contraire, ont l'air sombre, morne, désespéré : ce sont ceux qui ont été le plus récemment réduits en esclavage et qui ont encore présentes à l'esprit les scènes sanglantes où ils ont perdu la liberté.

Il n'est que trop vrai, dans l'intérieur du continent africain, de peuplade à peuplade, d'abord sous l'influence directe des Arabes musulmans, et ensuite à cause des gains réalisés dans cet affreux commerce, il se passe tous les jours des scènes que la plume ne peut décrire. Pendant que la population d'un village inoffensif et paisible se livre à ses travaux ou à ses jeux, tout à coup elle voit des bandes d'hommes armés se précipiter sur elle et la traquer comme des bêtes fauves. Pour achever de jeter l'effroi et de paralyser toute résistance parmi ce troupeau humain déjà effaré, les agresseurs déchargent leurs armes sur lui, même lorsqu'il ne songe point à se défendre. Des centaines d'hommes, de femmes, sont quelquefois tués ainsi. Tout le reste, saisi d'effroi, est pris et enchaîné. On met le feu aux habitations après les avoir pillées, et la troupe des assassins et des voleurs d'esclaves s'en retourne, fière de son butin sacrilège, dans le pays d'où elle est venue, où elle vend sa marchandise à d'autres qui la mèneront plus loin pour la revendre, et la feront marcher à force de coups, laissant partout le long de la route, sans même songer à les ensevelir, les tristes victimes de la faim, des mauvais traitements, et quelquefois de l'assassinat ¹.

L'introduction des armes à feu dans l'intérieur du continent, qui s'est faite de proche en proche par l'initiative des marchands arabes, n'a fait qu'entretenir et augmenter cette plaie hideuse. Dans le principe, les Arabes seuls se livraient à la chasse aux esclaves. Ils arrivaient armés ; ils trouvaient les populations noires sans autres armes que leurs flèches, leurs jav-

¹ Voir pour plus de détails le *Dernier Journal de Livingstone*.

lots, leurs lances, qui ne pouvaient rien contre les fusils et les revolvers. C'est ainsi qu'ils formaient leurs troupes d'esclaves. Peu à peu ils ont pris des auxiliaires parmi les noirs pour augmenter leur infâme commerce. Ils les ont armés, ils ont vendu des armes à d'autres même que leurs auxiliaires; et alors il s'est passé dans l'intérieur de ce malheureux continent un phénomène semblable à celui de l'incendie qui gagne de proche en proche et ravage tout sur son passage. Les tribus armées les premières se sont jetées sur celles qui ne l'étaient point, parce qu'elles étaient plus éloignées de la côte, et ont exercé contre elles les mêmes cruautés qu'elles avaient apprises des Arabes. Elles l'ont fait avec encore plus de sauvagerie. Avec le défaut de toute prévoyance qui caractérise le sauvage, elles ont réduit, elles réduisent encore en solitude, par la destruction complète des populations et des villages, des pays autrefois riches et heureux.

C'est en vain que les puissances de la terre se sont liguées pour abolir ce commerce inhumain qui ensanglante l'Afrique. La lèpre continue; que dis-je? elle étend ses ravages. Soit que les mesures se trouvent insuffisantes parce qu'elles n'atteignent que ceux qui vendent et ne s'adressent pas à ceux qui achètent, soit que le mal ait des racines trop profondes pour être guéri par la main de l'homme, l'esclavage est toujours debout, et les récits des derniers explorateurs des régions équatoriales sont remplis de ses fureurs.

On nous dit qu'au delà du lac Tanganyka des provinces considérables sont ainsi réduites à l'état de désert. Tout le monde a été tué, ou a fui, ou a été mené en esclavage.

Les Arabes sont bien encore en partie mêlés à ces sauvages entreprises. Mais le fond des acteurs appartient aujourd'hui à la race nègre elle-même.

Plus loin commence l'œuvre des Portugais ou de leurs métis. Je n'en dirai rien, car ils sont chrétiens, du moins de nom, et le seul désir que nous puissions avoir est de réparer un jour, nous missionnaires, par notre influence, les maux que quelques-uns font encore aux peuples dont nous devenons les apôtres.

Après quatre heures de marche nous arrivons à Mizanza-Nord. Le sultan de ce village refuse de recevoir le hoïgo le

jour même, selon l'usage antique et solennel, et le remet au lendemain, sous prétexte que nous devons être fatigués et avoir besoin de repos : c'est du suprême bon ton.

Mercredi 14 août. — Dans l'après-midi nous payons le hongo, qui s'élève à soixante et dix dotis, ou trois cent quatre-vingts mètres d'étoffes.

Le Père Pascal passe de très mauvaises nuits, et a presque continuellement la fièvre ; mais il supporte ses souffrances avec une douceur et une sérénité angéliques.

CHAPITRE IX

MORT DU R. P. PASCAL. — SORTIE DE L'OUGOGO

L'Assomption. — A demain les affaires sérieuses. — Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur. — La passion de la charité. — Une tombe au fond des bois. — Commerce de sel. — Pratiques et croyances religieuses des Wagogo. — A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Jedi 15 août. — Nous fêtons de notre mieux par la célébration des saints offices la solennité de l'Assomption de la très sainte Vierge. C'est la première fois, depuis le commencement du monde, que les chants du triomphe de Marie retentissent au milieu des forêts de l'Afrique équatoriale. Nous sommes tous pénétrés d'une sainte joie à cette pensée.

Nous confions aussi d'une manière toute spéciale à Marie, qui est « le salut des infirmes », la santé de notre cher malade.

Comme nous'avons hâte de quitter l'Ougogo, où les tributs nous ruinent, nous nous remettons en marche dans l'après-midi. Nous traversons, en nous dirigeant vers le N.-O., une immense plaine de sable qui, à la saison des pluies, se change en un vaste marais d'où les Wagogo tirent du sel en abondance.

Après quatre heures de marche, nous arrivons à Mbumpa. Aussitôt le sultan vient nous voir. Il nous apporte deux fusils et deux pistolets, et nous demande de les réparer. Nous fai-

sons tout notre possible pour répondre à ce désir, espérant qu'ainsi nous pourrions arriver à obtenir des conditions plus favorables pour le hongo et être admis à le payer le jour même. Il n'en est malheureusement rien; le sultan refuse de nous laisser partir et remet au lendemain les affaires sérieuses.

Dans la nuit, huit de nos pagazis prennent la fuite.

Vendredi 16 août. — Le sultan de Mhumpa exige deux barils de poudre et quarante-six dotis d'étoffe.

Le Père Pascal est de plus en plus fatigué; quand on lui adresse la parole, il répond souvent d'une manière incohérente.

La curiosité des habitants nous assiège ici comme partout ailleurs. Les Wagogo entrent dans nos tentes; ils examinent notre malade, mais sans troubler un instant sa charité et sa patience; ils approchent si près de nous, que nous pouvons à peine faire un pas; ils épient nos gestes, nos moindres mouvements; ils nous contrefont; ils rient de tout. Toutefois je ne crois pas qu'ils aient l'intention de se moquer de nous: ils agissent en vrais sauvages qui n'ont pas même la pensée qu'ils peuvent nous être à charge.

Samedi 17 août. — Le Père Pascal a passé une très mauvaise nuit: il a eu continuellement le délire. Mais, lorsqu'il s'est agi de repartir, il a refusé absolument de se laisser porter en hamac, pour ne pas en priver un autre de ses confrères, malade comme lui, et il a voulu à toute force monter sur son âne.

Nous marchons pendant deux heures dans la direction du N.-O., et nous arrivons au camp de Moukondoukou. Ce district est un des plus peuplés de l'Ougogo; notre arrivée y occasionna naturellement, un branle-bas général; mais nous commençons à nous habituer à ces bruyantes démonstrations, et nous nous contentons d'avoir l'œil sur nos moindres ballots, afin d'éviter à nos hôtes de succomber à la tentation de les prendre.

Le Père Pascal est d'une faiblesse extrême; tout nous fait craindre un dénouement prochain.

Notre marche n'est cependant pas rapide, puisque à chaque

hongo nous sommes obligés de stationner pendant deux à trois jours ; mais nous manquons totalement de ces mille riens agréables qui flattent les malades, les distraient, les soulagent et les guérissent.

Dimanche 18 août. — Nous consacrons à Notre-Seigneur la journée et la semaine, qui commencent par l'offrande du saint sacrifice de la messe.

Les missionnaires du lac Tanganika font ensemble un vœu à Notre-Seigneur pour lui demander la guérison du Père Pascal, leur bon supérieur. Quant à lui, sa résignation est parfaite, ses sentiments de piété admirables. Dans les intervalles que lui laisse son mal, il ne cesse d'offrir à Notre-Seigneur le sacrifice de sa vie et de nous exhorter à la soumission aux saintes volontés de Dieu.

Grâce à la bonne volonté du vizir qui seconde ici le sultan, nous évitons la plupart des avanies que nous avons essuyées chez les autres roitelets de l'Ougogo ; le petit cadeau personnel que nous lui avons offert tout d'abord nous avait concilié ses bonnes grâces.

Le hongo est fixé à quarante dotis d'étoffe, un rouleau de fil de cuivre et un baril de poudre de cinq livres.

Les vivres sont abondants, mais peu variés.

Lundi 19 août. — Bien que le hongo eût été payé la veille, nous continuons à camper à Moukondoukou ; car notre caravane doit se procurer des vivres pour les jours suivants. Il serait d'ailleurs impossible au Père Pascal de se remettre en route. Il est si faible, qu'à chaque instant nous pensons le voir mourir. Il le pense lui-même, et il nous fait ses dernières recommandations pour ses chers supérieurs, pour ses parents, pour ses confrères, offrant à Dieu sa peine de mourir ainsi loin de tous. Il répond toujours avec la plus grande édification aux paroles que nous lui adressons.

Après midi, le Père Livinhac administre à notre cher malade les derniers sacrements et fait les prières de la recommandation de l'âme. Il semble que notre cher supérieur n'attendait plus que ces dernières bénédictions de la sainte Église pour quitter cette terre : à trois heures et demie, il expirait.

Son agonie avait été douce. Étendu sur sa natte, sous la tente de voyage, il semblait prêt à s'endormir. Il s'endormit, en effet, du sommeil de la paix entre les bras de Notre-Seigneur, avec le calme et la joie d'un saint, donnant sa vie avec des transports admirables de charité pour cette mission qu'il avait tant désirée.

Nous n'en pouvions croire nos yeux ; quoique nous l'eussions vu souffrir chaque jour, quoique nous eussions assisté à toutes les phases et aux progrès foudroyants de sa maladie, nous n'avions pu nous faire à l'idée de sa mort. Nous pensions que le bon Dieu l'aurait conservé à notre mission naissante. Il ne l'a pas voulu. Que sa sainte volonté soit faite ! Notre consolation est de penser que du haut du ciel il continuera à veiller sur l'œuvre qu'il aurait tant voulu accomplir sur la terre. Il priera pour notre mission, pour ses anciens confrères. Les prières d'un saint comme lui nous obtiendront les grâces qui nous sont nécessaires, et surtout celles de bien souffrir et de gagner des âmes. Pour nous, nous n'avons qu'un désir, celui de marcher en tous points sur ses traces, et c'est ce que nous avons promis à Notre-Seigneur auprès des restes mortels de notre cher et vénéré confrère.

Ce bon Père s'attendait à mourir, et je crois qu'il en avait eu comme la révélation. Il m'a dit plusieurs fois, lorsque je lui présentais quelque chose à boire : « C'est inutile, c'est fini ! » Il avait annoncé au R. P. Livinhac, son confesseur, l'époque de sa mort. Sur la demande que lui fit le Père : « Comment pouvez-vous le savoir ? » Le Père Pascal répondit simplement : « Ne m'interrogez pas ; vous allez trop loin. »

Pauvre confrère ! depuis le commencement du voyage, il n'avait cessé de nous édifier par sa douceur, sa patience, son esprit de foi. Vraiment c'était la victime la plus digne d'être immolée la première sur cette pauvre terre !

Au pied de son lit de mort, nous nous rappelions, en admirant les secrets jugements de Dieu, sa vie si sainte, et les traits les plus édifiants nous revenaient en mémoire.

Le caractère particulier de la vertu du R. P. Pascal était la sagesse, l'humilité et la charité. Jamais nous ne lui avons entendu dire une seule parole où ne respirât le mépris le plus absolu de lui-même. Il n'était jamais plus heureux que lors-

qu'il trouvait une occasion de s'abaisser au-dessous des autres. Sa joie était de rendre à tous, et particulièrement aux pauvres et aux malades, les offices les plus humbles et les plus dégoûtants.

Un jour, dans les environs de Géryville¹, il trouva un pauvre enfant indigène dont le corps ne formait, pour ainsi dire, qu'une affreuse plaie; il avait été abandonné de tous, même de ses parents. Le bon Père ne s'en effraya pas : il le prit, il l'emporta dans sa maison, heureux, comme il l'a dit lui-même dans une de ses lettres, de soigner de semblables malades pour l'amour de Notre-Seigneur. Le mal était trop profond pour pouvoir être guéri; mais par ses soins maternels le Père adoucit les derniers jours de cette pauvre petite créature. Il fit plus : il gagna son cœur. L'exemple de cette charité ouvrit les yeux de l'enfant à la lumière, et si le Père ne lui conserva pas la vie de la terre, il eut du moins la joie de lui donner celle du ciel.

Pendant que le Père Pascal était à Notre-Dame d'Afrique, chargé du pèlerinage, il manifestait sa patience d'une manière non moins admirable. Le jour, la nuit, il était constamment au service de tous, prêt à se rendre au premier appel. Sa charité allait jusqu'à se dépouiller complètement lui-même. En voici deux exemples.

Un jour de fête, l'un des orphelins arabes de la maison n'avait pu changer de linge; on était trop pauvre alors, même pour avoir le strict nécessaire. Le Père Pascal s'en aperçut. Aussitôt il pria l'enfant de le suivre, et lui remit une de ses chemises en disant : « Allez vous changer sans que personne vous voie, et surtout n'en dites rien. » Le jeune Arabe, comme on pense, ne garda point le secret, et un autre missionnaire ayant dit au Père qu'il devait être bien riche sans doute, pour pouvoir faire ce cadeau : « J'ai trois chemises, répondit-il en souriant, je puis bien en donner une pour l'amour de Notre-Seigneur. »

Une autre fois, à Notre-Dame d'Afrique encore, un pauvre d'Alger se présenta pour solliciter l'aumône. Il rencontra le

¹ Les Missionnaires d'Alger occupèrent quelque temps ce point du Sud-Oranais, dans l'espoir de nouer parmi les indigènes des relations qui leur permissent de pénétrer plus avant, avec chance de succès, au Maroc ou au Sahara.

Père Pascal, qui quittait la maison conventuelle pour aller dans l'église confesser les pèlerins. Le Père n'avait point d'argent ; mais ne voulant pas renvoyer, sans l'avoir soulagé, un pauvre dans lequel sa foi vive lui montrait Notre-Seigneur vivant et souffrant, il monta rapidement dans sa cellule et y prit une paire de draps, la seule qu'il possédât (car les missionnaires couchent d'ordinaire sur une simple natte, revêtus de leurs habits); puis il descendit et la donna au pauvre. Comme celui-ci s'éloignait, il fut aperçu et on le poursuivit, parce qu'on le soupçonnait coupable de vol; il expliqua ce que venait de faire pour lui le Père Pascal et celui-ci, appelé, confirma le récit du mendiant. Le Père Supérieur lui ayant fait un reproche de sa prodigalité, le Père répondit simplement que la seule chose qui lui eût coûté dans cette circonstance, était que cette paire de draps lui venait de sa bonne mère.

A Saint-Laurent-d'Olt¹, on le surprit plusieurs fois, durant les nuits d'hiver, couchant, par mortification, sans couverture sur le plancher nu. Et comme un confrère lui en fit l'observation, en disant que c'était à peine s'il pouvait dormir, sans grelotter de froid, sur une paille et avec deux couvertures, le Père répondit simplement : « C'est, que nos tempéraments ne sont pas les mêmes; je n'ai aucun mérite à cela. »

Le courage du Père Pascal était à la hauteur de sa mortification et de sa charité. Un jour, dans sa mission, on vint l'avertir que deux Arabes en étaient venus aux mains et menaçaient de se tuer : le Père accourut aussitôt, les vit, le couteau à la main, prêts à fondre l'un sur l'autre. Il se jeta aussitôt entre eux; puis, se tournant vers le plus furieux, se mit à genoux devant lui, en criant en arabe : « Frappe-moi, si tu en as le courage ! » Devant un pareil héroïsme, l'indigène recule, tandis que l'intrépide missionnaire saute sur lui et l'embrasse.

¹ Sous les auspices de M^{sr} Bourret, évêque de Rodez, dont le grand cœur, ouvert à toutes les œuvres de zèle, a manifesté en maintes circonstances le plus vif et le plus tendre intérêt pour la mission d'Afrique, les Missionnaires d'Alger dirigent, dans la gracieuse vallée de Saint-Laurent-d'Olt (Aveyron), une école apostolique et un noviciat de Frères coadjuteurs pour les jeunes gens qui se destinent à l'apostolat.

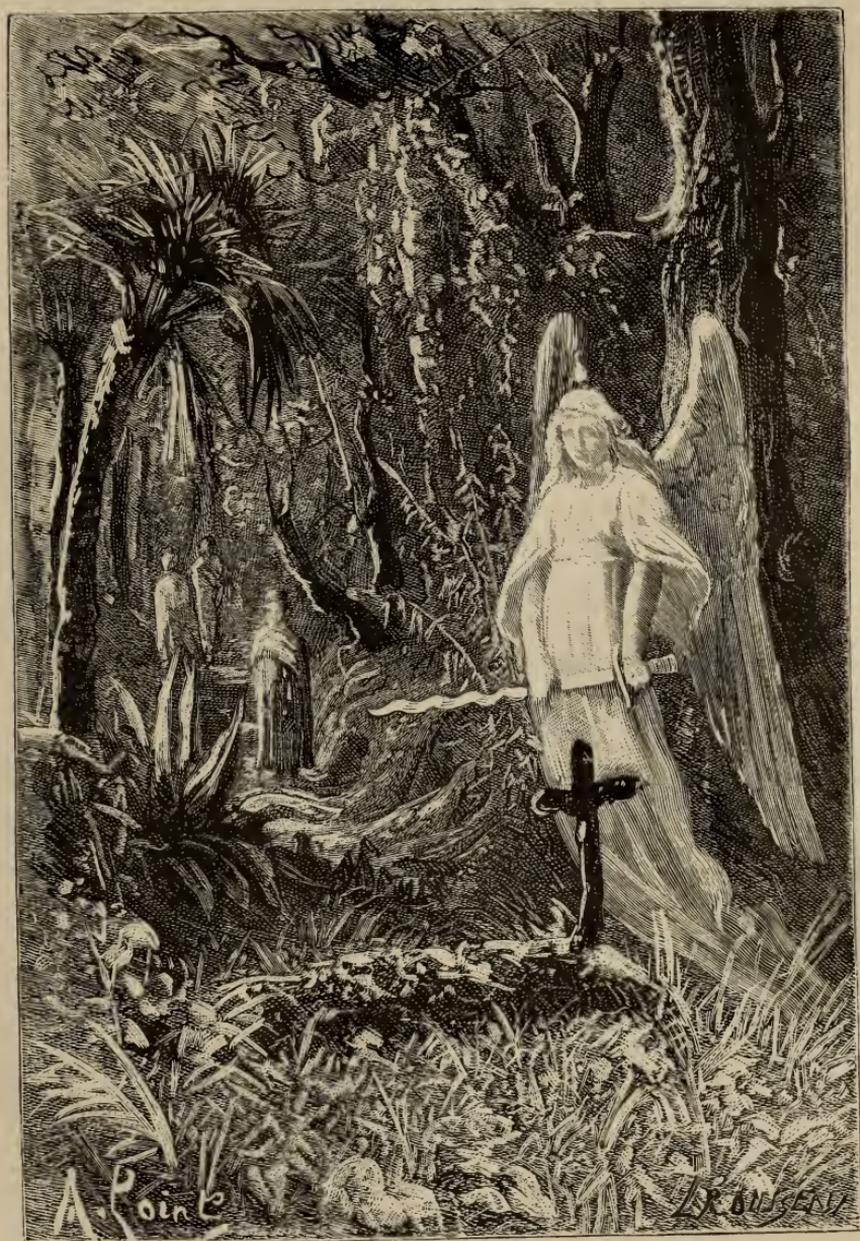
C'est en nous consolant par ces pensées et par ces souvenirs que nous fîmes auprès de notre cher défunt les prières des funérailles. Eu égard aux dispositions superstitieuses d'une partie des sauvages qui nous entouraient alors, et qui n'auraient pas manqué d'exiger de nous, à cause de cette mort, un tribut de plusieurs centaines de dotis, nous résolûmes, après nous être consultés, de transporter le corps vénéré du défunt hors de la frontière de l'Ougogo, et de l'ensevelir dans l'immense forêt qui commence après la dernière plaine de cette province. Mais, afin de le faire avec plus de recueillement et de paix, nous attendîmes le milieu de la nuit. Nous nous réunîmes alors pour réciter auprès de lui une dernière prière; et un Père, accompagné de huit soldats et de deux guides qui connaissaient parfaitement le pays, partit, emportant le précieux dépôt. C'était un spectacle plein de solennité et d'émotion que celui de leur petite troupe s'éloignant dans les ténèbres. Leur voyage se fit sans aucun accident fâcheux. Ils franchirent avant le jour la frontière de l'Ougogo, et pénétrèrent dans la forêt d'au moins sept à huit kilomètres. C'est là qu'ils ensevelirent notre cher défunt; c'est là qu'au milieu du silence et de la paix, sous une petite croix de bois, le corps de notre saint et vénéré confrère attend l'heure de la résurrection.

Mardi 20 août. — Nous offrons tous le saint sacrifice pour le Père Pascal, ce premier martyr de l'Afrique équatoriale. Ensuite, vers six heures, nous levons le camp.

Trois pagazis manquent à l'appel : ils ont fui pendant la nuit.

Après une heure de marche, nous arrivons au dernier village de l'Ougogo. Il se compose de quelques tombés seulement, et dépend entièrement du sultan de Moukondoukou, dont il porte le nom.

Dans l'après-midi, trois chefs viennent nous accuser de cacher dans nos tentes le corps d'un de nos confrères défunt. Nous le nions, et pour preuve nous invitons le sultan à venir visiter toutes nos tentes. Il refuse et s'obstine à demander cinquante dotis. Nous parlementons longuement : tout est inutile. Nos pagazis ont, sans aucun doute, révélé la mort de



Une tombe au fond des bois. (P. 150.)

notre confrère. Finalement, le sultan se contente de trente-neuf dotis d'étoffe et de trois rouleaux de cuivre.

Mercredi, 21 août. — Pendant la nuit, nous sommes réveillés par un coup de feu tiré dans le camp. Bientôt des cris s'élèvent de toutes parts; tous les pagazis courent aux armes; c'est un tumulte général.

Nous questionnons notre monde pour savoir la vérité, et nous apprenons que le coup de feu a été maladroitement tiré par un soldat sur un pagazi qu'il croyait se disposer à prendre la fuite. Le seul effet produit fut la colère de tous les pagazis contre les Wangouana.

Au bout de quelques heures néanmoins, nos furieux rentrent dans leur camp, et le calme se rétablit.

Avant d'entrer dans l'Ouyanzi, autrement appelé Magounda-Mkali (plaine ardente), nous devons nous procurer des vivres pour plusieurs jours : nous retombons dans les bois et les déserts.

Il faut que l'Ougogo soit d'une bonne fertilité pour nourrir non seulement ses nombreux habitants, mais encore toutes les caravanes qui le traversent et y séjournent pour les négociations si difficiles du terrible hongo. Les indigènes ne paraissent pas cependant se livrer par eux-mêmes à la culture du sol; ils préfèrent y employer leurs esclaves¹, et passer leurs loisirs à la chasse aux éléphants, dont ils tirent d'excellent ivoire qu'ils vendent aux caravanes en destination de la côte.

Celles-ci ne payent pas les mêmes contributions qu'à l'aller; elles en sont quittes pour quelques houes en fer, article qui ne se fabrique pas dans le pays.

Les Wagogo ne se louent jamais comme porteurs. Quoiqu'ils ne soient pas musulmans, ils célèbrent la nouvelle lune par des roulements de tambours et des décharges de mousqueterie.

Le sel est pour eux un précieux article d'échange; ils le

¹ Quelquefois ils se font un malin plaisir de réquisitionner les pagazis des caravanes pour faire des corvées dans leurs champs. C'est ainsi que la seconde expédition dut prêter un jour ses porteurs au sultan de Kanyényé pour rentrer le moutama.

tirent soit des étangs nitreux, qui se rencontrent fréquemment sur leur territoire, soit de la terre elle-même, à laquelle ils font subir plusieurs lavages. Nous avons vu maintes fois les femmes occupées à ce travail. Le résidu qu'elles obtiennent par l'évaporation est moulé en cônes informes qui s'exportent à l'est et à l'ouest, ou est acheté, faute de mieux, par les voyageurs².

Il n'y a pas de ruisseaux permanents dans le pays; aussi est-il d'une grande aridité pendant la saison sèche. Les habitants conservent l'eau dans des citernes ou des dépressions de terrain qu'ils cachent soigneusement, et dont l'accès n'est permis aux caravanes que moyennant finances. La réverbération solaire produit une chaleur étouffante pendant le jour, à laquelle des nuits étoilées font succéder un froid presque glacial.

Il n'est pas étonnant après cela que l'on ne puisse guère franchir l'Ougogo sans ressentir les atteintes de la fièvre, malgré toutes les précautions possibles.

On dit que les Wagogo ne croient pas à l'immortalité de l'âme; mais nous n'en avons eu aucune preuve: ils ne semblent avoir, il est vrai, d'autres sentiments, d'autres instincts que ceux de la brute. Ils croient aux sorciers, qui sont de deux sortes: les uns, mauvais, envoient les maladies ou autres

¹ Qu'on ne s'étonne pas si le sel est regardé par beaucoup de peuples africains comme une véritable friandise; cette estime est basée sur les propriétés médicales de ce précieux condiment. Citons à ce sujet un passage de Livingstone (*Explorations dans l'Afrique australe*, page 29):

« Lorsque les pauvres, qui n'avaient pas de sel, étaient forcés de vivre entièrement de racines pendant un certain laps de temps, ils avaient de fréquentes indigestions. Nous eûmes souvent l'occasion de l'observer; car, le district manquant de sel, les riches avaient seuls le moyen de s'en procurer. Les médecins du pays, sachant bien quelle était la cause du mal, prescrivirent ordinairement un peu de sel avec les drogues dont ils faisaient usage; mais, comme ils n'en avaient pas à leur donner, c'est à nous que les pauvres s'adressaient lorsqu'ils étaient malades; nous fîmes profit de cette méthode; depuis lors nous avons traité l'indigestion en administrant une cuillerée à café de sel, et nous avons restreint l'emploi que nous faisons des autres médicaments. Le lait et la viande produisent le même effet; bien qu'ils n'agissent pas d'une manière aussi rapide. Il m'arriva plus tard, après avoir été privé de sel pendant quatre mois, de n'éprouver aucun désir d'en goûter, mais de souffrir cruellement du besoin de manger de la viande ou tout au moins de boire du lait. Ce besoin impérieux se faisait sentir aussi longtemps que je restais au régime végétal; dès que je pouvais avoir de la viande, bien qu'elle eût bouilli dans de l'eau de pluie parfaitement insipide, elle avait pour moi un goût de sel très agréable, comme si elle avait été légèrement assaisonnée. »

fléaux ; les autres, bons, trouvent les coupables et leur font subir le châtement qu'ils méritent. Ils croient aussi, dit-on, qu'après leur mort ils passent dans le corps d'une hyène. Du reste, on ne voit pas de signes religieux auprès de leurs tombés.

Jeudi 22 août. — Au moment où nous allions quitter cette région inhospitalière, nos porteurs se sauvent à toutes jambes, sans autre motif que celui de se débarrasser de leurs ballots et d'arriver plus vite chez eux¹. Nos soldats se mettent à leur poursuite, et, aidés par les gens du pays, ils en font rentrer les trois quarts dans le camp. Nous nous efforçons de calmer les esprits; nous y parvenons, grâce à l'intervention visible de la Providence, et nos pagazis nous promettent de nous être fidèles jusqu'au bout.

Restaient encore cent mzigos qui n'avaient plus de porteurs, et dont nous ne voulions pas faire cadeau à des gens qui nous avaient déjà extorqué la valeur de mille piastres. Après maints pourparlers avec le sultan de Moukondoukou, nous pûmes engager le nombre de pagazis qui nous était nécessaire : car ces messieurs ont toujours sous la main de nombreux déserteurs de caravanes qu'ils emploient à leurs cultures. Pour faire porter les ballots des fuyards jusqu'à Toura, premier village de l'Ounyamouézi, nous dûmes déboursier environ mille dotis, valeur égale à six mille francs.

Enfin nous sortons de l'Ougogo. Nous avons subi bien des pertes et passé de très mauvais jours en le traversant. Nous remercions Dieu de nous avoir délivrés de la tyrannie des pillards qui l'habitent. Pauvre peuple! comme il paraît dégradé! comme il est éloigné de toute idée de civilisation et surtout de christianisme! *Notre Père... que votre règne arrive!*

Après avoir marché dans la forêt jusqu'à midi, nous campâmes dans un lieu appelé Simbo. — Le reste de la journée se passa à payer les pagazis engagés au dernier camp.

¹ Pareille mésaventure arriva, également au sortir de l'Ougogo, au capitaine Speke. (*Voyage aux sources du Nil.*)

Vendredi 23 août. — Nous ne partons qu'à midi par un soleil ardent, et nous voyageons jusqu'à six heures, toujours dans la forêt. Cette tirikéza est très pénible, non seulement à cause de la chaleur, mais aussi de la difficulté du sentier, très étroit, et bordé de fourrés épineux qui nous arrêtent à chaque pas.

Un peu au sud se trouve un village de Wangouana, que le sultan de Zanzibar a envoyés comme colons dans ces parages. Ils sont au nombre de cent cinquante ; mais leur établissement ne pourra guère prospérer, l'eau étant très rare. Ils habitent un tembé splendide surmonté du drapeau de Saïd Bargache.

CHAPITRE X

ÉPREUVES. — L'OUNYANYEMBÉ

Suspects. — Chaîne d'esclaves. — Ruines et déserts. — Forêt de Bondy. — Portrait d'un Rouga-Rouga. — Touchante unanimité. — Importance de Toura. — Ambassadeurs. — Un peu de *moussica*. — Fusillade obligatoire. — *Timeo Danaos*. — La carte à payer. — Vive la croix !

Samedi 24 août. — Nous constatons avant le départ que des désertions ont encore eu lieu pendant la nuit. Nous croyons devoir profiter de la présence des gens qui suivent notre caravane et nous les engageons. Ces désertions multipliées diminuent considérablement nos étoffes ; car ceux que nous sommes obligés d'engager ainsi profitent de notre embarras pour demander plus qu'il ne convient. Que faire en présence de ces difficultés ? Menacer ceux qui voudraient fuir de la colère du gouverneur de l'Ounyanyembé ? Ils riraient de nos menaces. Nous montrer durs envers eux et les maltraiter ? Ils fuiraient en bien plus grand nombre. Ici point de justice possible ; la justice, la loyauté pour ces pauvres noirs, c'est l'intérêt. Si Dieu leur faisait un jour la grâce de connaître la loi de l'Évangile, ils sauraient alors se plier sous le joug de l'obéissance, non plus en esclaves, mais en chrétiens, et ils déposeraient leur caractère sauvage pour devenir des enfants, des serviteurs plus soumis et plus fidèles.

Après deux heures et demie de marche, nous arrivons à un village appelé Kirounda, qui est assez considérable et entouré

de palissades. Nous campons à quelque distance sur une petite colline. Les habitants de Kirounda, venus en grand nombre dans notre camp, les uns pour vendre, les autres pour voir des blancs, nous parurent très suspects.

Dimanche 25 août. — Nous restons à Kirounda par la mauvaise volonté des pagazis. Avec les blancs surtout, les Wanyamouézi font ce qu'ils veulent, et quand on les mène avec quelque rigueur, ils s'enfuient. Avec les Arabes, leur conduite est bien différente; ils savent que, s'ils fuient, ceux-ci sauront les retrouver dans leur propre pays, les mettre à la chaîne et en faire leurs esclaves. Aussi le Mnyamouézi a-t-il une crainte servile de tout Arabe qui est chef de caravane. C'est du moins ce qui arrive ordinairement.

Adamou, qui avait passé l'Ougogo avec nous, voyant que nous ne nous remettons pas en route aujourd'hui, nous quitte à Kirounda et prend les devants.

Le Père Lourdel est bien faible depuis deux jours.

Lundi 26 août. — Dix-huit pagazis manquent encore à l'appel. Ainsi en quelques jours nous comptons plus de cent vingt désertions, et nous sommes obligés de contracter autant d'engagements nouveaux.

Nous marchons dans la direction du N.-O. pendant quatre heures. Nous étions partis depuis une heure à peu près, quand le Père Lourdel, qui était à l'arrière de la caravane, se sentant trop fatigué pour la suivre, fut contraint de descendre de son âne et de se coucher sous un arbre. Le Père Livinhac, qui le suivait de près, resta avec lui pour lui prodiguer ses soins.

Dès que nous fûmes arrivés au camp, nous leur envoyâmes une litière et des porteurs, avec quelques provisions. A cinq heures du soir ils ne nous avaient pas encore rejoints, et nous commencions à être inquiets sur leur sort. Enfin les deux Pères arrivent à la tombée de la nuit.

Le matin, pendant notre marche, nous avons rencontré une riche caravane chargée d'ivoire. Elle conduisait en outre vers la côte vingt-cinq esclaves, la chaîne au cou, exténués du voyage, et ployant néanmoins sous de lourds fardeaux; il y avait des hommes et des femmes; ce cruel spectacle fait saigner le cœur. Ah! si les catholiques de France étaient là!

Mardi 27 août. — Nous partons du camp à onze heures et demie, et nous faisons une tirikéza ou marche de l'après-midi. Trois porteurs se sont encore enfuis pendant la nuit. Le Père Lourdel, toujours très fatigué, est porté en litière ; il a beaucoup à souffrir en route, car nous sommes toujours dans la forêt aux sentiers étroits et tortueux. C'est dans ce bois que nous campons après six heures de marche environ.

Mercredi 28 août. — Nous quittons le camp de bonne heure. Pendant la première partie de notre marche, nous traversons de grands bois, puis nous arrivons dans une plaine où l'on trouve de nombreuses traces de culture. Autrefois il devait y avoir là des villages prospères. Voici ce qu'en dit Cameron :

« Lorsque, en 1857, Burton et Speke arrivèrent dans le Mgounda Mkali, le défrichement n'était qu'au début, l'eau était rare, et de Mdabourou à Tabora on ne trouvait des provisions qu'à une seule place. Les caravanes ne passaient guère qu'à force de tirikézas, et il n'était pas une d'entre elles qui pût franchir ce lieu embrasé sans y perdre beaucoup de porteurs.

« C'est maintenant tout autre chose : les Wakimbou, gens de l'un des districts de l'Ounyamouézi, ont attaqué la jungle, trouvé de l'eau, défriché de grands espaces qu'ils ont mis en culture ; et aujourd'hui, sous la domination de l'homme, cette plaine brûlante est fertile. Quelques-uns des champs les plus féconds, des lieux les plus paisibles de l'Afrique, se rencontrent là où naguère on ne trouvait qu'un hallier, repaire des animaux sauvages. »

Qu'est-il advenu de cette prospérité ? Il est facile de le deviner : régis par des chefs indépendants les uns des autres, et répartis en petites communes éloignées, les Wakimbou n'ont pas pu se mettre à couvert des incursions des brigands (*Rougas-Rougas*) qui peuplent la forêt. Ceux-ci se sont faits les auxiliaires de Mirambo dans sa lutte avec les Arabes de l'Ounyanyembé, et ils ont entouré Tabora, chef-lieu des traitants, d'un vaste désert, en détruisant tous les tembés cir-

¹ Caméron, *A travers l'Afrique*, p. 91.

convoisins : c'est pour cela que depuis l'Ougogo nous avons rencontré si peu d'habitations.

Les Wakimbou, qui au moindre bruit de guerre changent de résidence avec leurs troupeaux et leurs familles, reviendront sans doute, et rebâtiront peu à peu leurs tembés, car le pays paraît assez fertile; mais Mirambo ne les ruinera-t-il pas une seconde fois?

On ne voit plus aujourd'hui dans cette plaine qu'un petit tembé à peine terminé et habité probablement par des brigands, ou tout au moins par des gens dont l'apparence n'a rien de rassurant. Ils ont rôdé toute la journée dans notre camp, cherchant à se rendre compte de ce que nous possédions.

Jeudi 29 août. — Six pagazis ont encore disparu. Nous partons à onze heures et voyageons toujours au milieu d'épaisses broussailles, où nous campons vers sept heures du soir. Le Frère, n'ayant pu faire le chemin sur son âne, est porté en hamac.

Vendredi 30 août. — Même chemin qu'hier. Après avoir pris quelques instants de repos sur le bord d'un marécage, nous repartons à une heure de l'après-midi. Nous côtoyons alors l'étang de Tchaïa. A cette époque les eaux sont très basses, ce qui n'empêche pas les hippopotames d'y pulluler. Une troupe d'autruches se lève à notre approche et disparaît dans les fourrés. Vers trois heures nous faisons halte dans une clairière.

Soudain des coups de feu répétés se font entendre à l'arrière de la caravane, qui n'avait pas encore atteint le lieu de la halte. Les pagazis accourent vers nous en tumulte et criant : « Les Rougas-Rougas ! De la poudre ! Nous allons soutenir les askaris. » Connaissant leur bravoure et ayant affaire à des gens fous de peur, nous nous gardâmes bien de faire droit à cette demande. Nous courûmes vers le lieu d'où partaient les coups. Nous arrivâmes trop tard. Deux cadavres rougissaient le sol de leur sang, tandis qu'à côté des débris de caisses encombraient le sentier. Les Rougas-Rougas s'étaient enfoncés dans la forêt, nous emportant trois ballots d'étoffe et un

grand nombre de colis divers. Les pagazis qui les avaient vus de près évaluent leur nombre à soixante. S'ils disent vrai, nous devons remercier Dieu de ce que l'idée ne leur est pas venue de s'emparer de toute notre caravane ; assurément, s'ils avaient poursuivi leur attaque jusqu'à la clairière, pagazis et soldats auraient pris la fuite, et nous-mêmes aurions pu tomber sous les coups de ces bandits.

Nous nous hâtons de prendre des mesures contre une nouvelle attaque. Les bagages sont rassemblés au centre de la clairière, et un immense abatis d'arbres nous met dans une sécurité au moins relative. Askaris et pagazis courent d'un bout à l'autre du camp et plongent de temps en temps leurs regards dans la jungle à travers les interstices de l'estacade, jusqu'au moment où le capitaine adresse le manéno (harangue) obligatoire pour calmer les esprits ¹.

Je viens de nommer les Rougas-Rougas. En voici le portrait fidèle : figurez-vous un noir de bonne taille pour qui le travail est un supplice, la tête orgueilleusement coiffée de plumes de coq, le front ceint d'un bandeau de perles ou d'étoffe aux couleurs vives, portant un arc avec un carquois rempli de flèches, ou bien deux ou trois lances et un mauvais fusil. En voilà certes plus qu'il ne faut pour mettre en fuite une escouade de pagazis, même accompagnés d'une escorte d'askaris ou soldats nègres ; mais aussi quels soldats !

Ces émules de Cartouche ont leurs demeures habituelles dans les bois. Ils ne vivent que de meurtres et de rapines, tombent à l'improviste sur les villages et les caravanes, les

¹ Moins d'une année plus tard, un Anglais, M. Penrose, parti de Zanzibar avec une forte caravane, mais une escorte tout à fait insuffisante (six askaris et un capitaine), fut attaqué dans cette même forêt, que personne ne traverse sans crainte. Au premier coup de fusil tiré par les Rougas-Rougas, capitaine, askaris et pagazis prirent la fuite avec une touchante unanimité. M. Penrose, resté seul, ne put faire une longue résistance ; il tomba percé de coups. L'année suivante, c'étaient MM. Carter et Cadenhead, de l'association internationale belge, qui étaient massacrés pareillement entre Tabora et le Tanganika. La seconde caravane des missionnaires d'Alger perdait aussi un excellent frère coadjuteur dans le trajet de Tabora au Nyanza.

Le sultan de Zanzibar s'est ému à ces tristes nouvelles, et a envoyé, dit-on, contre les Rougas-Rougas une expédition militaire sous les ordres d'un colonel anglais. Il est permis d'espérer que cette expédition donnera un peu plus de sécurité aux voyageurs ; mais la plus grande protection pour eux sera encore dans une ligne non interrompue d'établissements commerciaux ou religieux traversant l'Afrique de part en part.

pillent, et, lorsqu'ils se croient supérieurs en force, massacrent tous ceux qu'ils rencontrent.

Voilà déjà trop longtemps qu'ils sèment la désolation et la mort depuis l'Ougogo jusqu'aux rives du Tanganika et du Nyanza; malheureusement les Arabes manquent des ressources nécessaires pour les anéantir.

Samedi 31 août. — Comme aux jours précédents, marche le matin et l'après-midi. A cinq heures et demie, nous campons au milieu de grands arbres. La veille nous avons subi de lourdes pertes; nous allions encore aujourd'hui tremper nos lèvres au calice de l'adversité.

Sur le soir le deuxième Kirangozi, selon son habitude, monte sur le tas de ballots et adresse un discours aux pagazis. Il parlait le kinyamouézi. Nous croyions qu'il avertissait ses hommes de marcher en bon ordre, afin d'éviter une attaque. Nullement; voici le résumé de son discours :

« Hommes de l'Ounyanyembé, demain nous arrivons à Toura. Là, vous le savez, nous rencontrons deux routes : l'une qui se rend à Tabora, l'autre à Ouyouy (premier village de Mirambo). Les Wasoungou veulent prendre la première; nous prendrons la seconde. (Applaudissements bruyants.) Ainsi, hommes de l'Ounyanyembé, en arrivant à Toura, que chacun jette là le paquet du blanc et me suive! »

Que faire en pareille circonstance? User de la force n'était pas possible : les porteurs se seraient tous enfuis pendant la nuit. Du reste qu'auraient pu faire nos soldats contre tant de gens? Si nous devions perdre tous nos pagazis, nous devions du moins aviser à sauver nos ballots. Nous ordonnâmes à quelques-uns de nos soldats de précéder la caravane le lendemain, afin de se trouver à Toura quand les pagazis jetteraient là *les paquets des blancs*, comme ils l'avaient promis.

Dimanche 1^{er} septembre. — Ce qui avait été annoncé fut exécuté à la lettre. Après une marche de quatre heures nous arrivâmes à Toura. Grâce aux soldats qui avaient été envoyés en avant, tout se passa avec ordre. Chaque pagazi déposa sa charge en passant devant le village de Toura et enfila prestement le chemin de Ouyouy. Si nous n'avions pris nos pré-

cautions, un grand nombre d'entre eux se seraient enfuis avec leurs charges, et nos pertes étaient considérables¹.

Nous nous trouvions encore à plus de cent kilomètres de Tabora, et nous n'avions pas un seul porteur! C'était le cas de nous rappeler que nous étions missionnaires et que nous devons nous remettre entièrement entre les mains de Dieu. Nous dûmes donc du fond du cœur le *fiat voluntas tua*, et nous nous résignâmes complètement à cette volonté sainte.

2, 3, 4, 5 *septembre*. — Toura ou Itoura est marqué sur les cartes en grands caractères. Nous nous attendions à y trouver une réunion de tembés assez considérable, mais nous n'en apercevons qu'un du lieu où nous sommes. Il y en a, nous dit-on, un second à deux heures de marche; chacun d'eux contient en moyenne une cinquantaine de ménages.

Quoi qu'il en soit, l'important est que les caravanes puissent s'y ravitailler dans le besoin, et nous n'en manquâmes pas l'occasion.

Les PP. Delaunay, Girault, Augier et Dromaux sont très fatigués. Les autres Pères s'occupent à réviser les ballots d'étoffe et les caisses, tâchant de tout réduire au plus petit nombre de charges possible. Puis nous nous réunissons en conseil pour voir ce qu'il convient de faire dans la situation où nous nous trouvons. Il fut décidé que, vu la rareté des pagazis de Toura et les prix élevés qu'ils nous demandaient, trois d'entre nous iraient trouver le gouverneur de l'Ounyanyembé et le prieraient d'envoyer des porteurs à Toura pour emmener nos bagages.

Achevant alors de mettre nos paquets en ordre, nous essayons d'enrôler quelques pagazis pour accompagner les trois Pères. La chose n'était pas des plus aisées. Enfin nous parvenons à en louer quatorze à raison de cinq dotis chacun jusqu'à Tabora. Nous désignons aussi douze soldats qui accompagneront la députation jusqu'à l'Ounyanyembé. Les

¹ Pour éviter une semblable détresse, les Pères de la seconde caravane usèrent d'un expédient auquel leurs devanciers n'avaient pas songé : ils firent ramasser et garder dès la sortie de l'Ougogo, par le capitaine des askaris, tous les petits paquets personnels des porteurs. L'intérêt contient ainsi dans le devoir ceux que la reconnaissance et les bons traitements n'avaient pu vaincre.

trois Pères désignés, les PP. Livinhac, Barbot et Deniaud, se disposent à partir avec leurs ânes.

D'après toutes les indications que nous avons reçues à Zanzibar, nous devons nous rendre directement à l'Ounya-nyembé; nous avons des lettres pour le gouverneur. Du reste nos pagazis étaient engagés pour Tabora, et si nous les avons suivis jusqu'à Ouyouy, ils auraient pareillement refusé d'aller plus loin. D'un autre côté, Ouyouy est sur le territoire de Mirambo, et à cause de l'inimitié qui existe entre ce sultan et le gouverneur arabe, nous aurions eu de nombreuses difficultés pour gagner de là l'Ounya-nyembé.

Vendredi 6 septembre. — A six heures et demie nous disions à nos confrères un cordial au revoir, et nous mettions notre petite caravane en marche¹. Nous laissions les PP. Girault et Augier dans un état vraiment inquiétant : la fièvre ne les quittait plus, et l'un et l'autre avaient presque continuellement le délire.

O Providence de Dieu, que nous comprenions bien la nécessité de nous abandonner entre vos mains!

Après deux heures de marche nous arrivions au tembé appelé Toura oriental. Nous campâmes au milieu dans une sorte de cage à poules assez bien couverte, ce qui nous dispensa de dresser notre tente. Nous fîmes des vivres pour deux jours; car le lendemain nous entrions dans une forêt et nous ne devions point trouver de village jusqu'au surlendemain.

Samedi 7 septembre. — Partis à six heures, nous arrivons au campement à midi et demi. Le lieu où nous nous arrêtons se nomme Kouala Mtoni.

Notre marche est plus facile et beaucoup plus rapide avec ce petit nombre de pagazis qu'avec notre nombreuse caravane.

Çà et là on aperçoit un tembé dans la forêt.

Les indigènes seraient-ils assez rapprochés de Tabora pour se croire en sûreté contre les attaques des voleurs? Il faut le

¹ Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici que c'est le Père Deniaud, à peu près seul valide, qui rédigeait alors le journal de voyage.

penser, puisqu'ils ne cherchent pas à se défendre mutuellement; il est vrai que chaque tembé est lui-même une petite citadelle qui défie l'attaque de plusieurs hommes, et les Rougas-Rougas préfèrent d'ailleurs piller une riche caravane qu'une misérable hutte.

L'eau se conserve longtemps dans le lit profond et encaissé du Kouala; aussi pûmes-nous nous désaltérer à notre aise.

Dimanche 8 septembre. — Fête de la Nativité de Marie. Nous avions, en ce saint jour, bien des demandes à faire à notre bonne Mère. Aussi ce fut un bonheur pour nous de pouvoir offrir le saint sacrifice de la Messe avant notre départ. Nous remîmes entre les mains de Marie le résultat de notre mission dans l'Ounyanyembé, nous lui confiâmes tous nos intérêts, et nous lui demandâmes surtout une meilleure santé pour nos confrères restés à Toura.

Partis à six heures, nous faisons halte dans un lieu nommé Niahouah. A une heure de l'après-midi, nous reprenons notre course, qui cette fois est plus intéressante. Plus de buissons épineux, mais de grands bois, peu épais, qui n'embarrassent pas la marche. De temps en temps nous rencontrons d'immenses rochers de granit superposés, et offrant un aspect des plus variés; on dirait que ces masses énormes ont été placées là par la main de l'homme, ou que ce sont les ruines colossales de monuments antiques.

Avant d'arriver à Roubouga, nous rencontrons de nombreux villages ruinés et des traces de cultures.

Vers six heures, nous entrons dans Roubouga pour y passer la nuit. Eau abondante.

Lundi 9 septembre. — A notre grand regret nous sommes obligés de rester encore un jour à Roubouga; les pagazis, fatigués par les tirikézas des jours précédents, réclament un peu de *mousica* (repos).

Mardi 10 septembre. — Le départ a lieu un peu avant six heures. A onze heures et demie, nous arrivons au village de Kigoua, dans lequel nous campons.

Comme nous approchions de l'Ounyanyembé, nous en-

voyâmes le capitaine et un soldat annoncer notre arrivée au gouverneur, c'est toujours ce qui se pratique avant d'entrer dans un établissement arabe.

Mercredi 11 septembre. — Nous marchons jusqu'à dix heures au milieu des bois, et nous faisons halte auprès d'un noullah nommé Wala, qui marque la frontière de l'Ounya-nyembé. A une heure de l'après-midi, nous repartons. Nous traversons un pays où l'on découvre beaucoup de traces de culture. Maintenant la forêt repousse, et tend à faire disparaître les sillons de maïs ou de moutama.

A la sortie du bois, l'aspect change complètement. La vue s'étend au loin, et nous traversons une belle plaine assez bien cultivée jusqu'au village de Goudou, au milieu duquel nous campons. Ce village a une double enceinte : l'une se compose d'une haie très épaisse; l'autre est formée par les murs du tembé. Les maisons sont assez bien bâties en grosses briques non cuites.

Jeudi 12 septembre. — Dès la pointe du jour, notre capitaine est de retour au camp; il nous apporte le *salem* (bonjour) de la part du wali (gouverneur), et nous apprend que celui-ci destine à notre logement une maison à Kouihara.

Nous quittâmes de bonne heure le camp de Goudou. Vers huit heures une belle plaine, qui s'étendait devant nous, nous permit d'apercevoir Kouikourou, résidence du gouverneur de l'Ounya-nyembé.

Alors commença la fusillade accoutumée; tous ceux qui portaient un fusil, tenant à se faire entendre jusqu'au village, c'était à qui mettrait le plus de poudre dans son arme et tirerait le plus souvent. Ce jeu dura jusqu'à notre arrivée aux portes de Kouikourou. Là était réunie une foule de gens, en grand costume, accourus pour nous voir; quelques-uns des spectateurs, nous prenant pour des Anglais, nous saluèrent par un *good morning* chaleureux.

Un noir fantoche décoré du titre de sultan de l'Ounya-mouézi nous reçut à l'entrée du village et nous y introduisit. Le sultan réel, Abdallah ben Nassib, vint aussi au-devant de nous, nous serra la main avec attendrissement, et nous con-

duisit dans une petite salle de réception où il s'informa si notre voyage avait été heureux. Après avoir échangé quelques mots de politesse, nous lui donnâmes les lettres de recommandation dont nous étions porteurs, puis nous gagnâmes Kouihara, distant d'environ une heure de Kouikourou. Notre escorte, ne s'étant point arrêtée, nous avait précédés à notre nouveau gîte.

A peine y étions-nous arrivés nous-mêmes, que le frère du gouverneur, qui demeurait aussi à Kouihara, envoya un esclave pour nous emmener dîner chez lui. Nous ne pûmes accepter l'offre de Cheik ben Nassib, car le wali, son frère, venait de nous dire qu'il nous suivait afin de nous rendre visite. Nous n'y perdîmes rien; on nous apporta chez nous le dîner auquel nous avions refusé de prendre part. Il venait très à propos; l'heure était avancée et nous étions encore à jeun.

Le gouverneur vint nous voir dans l'après-midi, comme il nous l'avait promis. Nous lui parlâmes des pertes que nous avions subies, de la désertion en masse de tous nos pagazis, de nos confrères restés à Toura avec plus de deux cent cinquante charges. Abdallah ben Nassib savait déjà tout cela. Nous lui dîmes alors la cause de notre arrivée à Kouikourou. Il nous répondit que nous aurions autant de pagazis qu'il nous plairait.

N'ayant qu'un petit nombre de ballots d'étoffe, nous demandâmes à le payer avec du fil de cuivre, de la poudre, des fusils et d'autres objets.

« Ne vous préoccupez de rien, nous dit-il, je me charge de tout; dès demain les pagazis partiront. »

Nous insistions pour qu'il fixât un prix. Il refusa absolument, en disant que nous nous arrangerions à l'amiable, et que c'était son devoir de nous rendre ce service.

Vendredi 13 septembre. — Dès le matin, le gouverneur, son frère et le sultan nous envoyèrent, l'un, un bœuf, et les deux autres, chacun une vache. Plus tard, nous reçûmes encore d'autres petits présents et une grande quantité de riz non pilé. Dans la soirée, le wali Abdallah vint nous annon-

cer que le lendemain deux cent soixante pagazis partiraient pour Toura, pour amener le reste de la caravane.

Quelques-uns des soldats qui nous avaient accompagnés jusqu'à Kouihara n'ont point paru pendant toute la journée. Nous supposons qu'ils sont à Tabora, principale ville de l'Ounyanyembé, à une lieue environ de Kouihara. Tabora, Kouikourou et Kouihara, forment un triangle: Tabora est au nord, Kouihara au sud-ouest, et Kouikourou au sud-est.

Samedi 14 septembre. — Toute la journée se passe à installer une petite chapelle et à recevoir les Arabes qui viennent en foule nous visiter. Ils nous donnent beaucoup de détails sur les différents chemins à prendre pour nous rendre soit dans l'Ouganda, soit à Oujiji. Dans la soirée, nous allons faire visite à Cheik ben Nassib et au gouverneur.

Dimanche 15 septembre et jours suivants. — A partir de ce jour, nous recevons à chaque instant des visites d'Arabes, surtout des deux Ben Nassib. C'est à qui nous fera le plus de promesses. Le wali et son frère, le vieux cheik, se mettent tout entiers à notre disposition; ils sont prêts à nous rendre tous les services possibles. Si nous voulons nous fixer dans l'Ounyanyembé, ils en seront très heureux et nous aideront de tout leur pouvoir¹; si nous voulons continuer notre voyage, nous n'aurons qu'à dire un mot, et les porteurs dont nous aurons besoin seront de suite à notre disposition.

Chaque jour ils nous font les mêmes promesses; ils nous demandent si nous manquons de quelque chose, afin de nous le fournir. Ils nous disent que les trois ministres anglais n'ont pas été bien reçus par les Arabes d'Oujiji, parce qu'ils n'étaient pas passés par l'Ounyanyembé. « Pour vous, ajoutent-ils, vous y serez bien accueillis, car nous vous donnerons des lettres de recommandation; vous allez faire le bien là-bas; vous n'êtes point, comme les Anglais, des voleurs d'esclaves. »

¹ Les mêmes offres furent faites à la seconde caravane, ce qui n'empêcha pas le gouverneur d'agir sous main pour rendre impossible tout établissement catholique au centre de l'Ounyamouézi: le commerce d'esclaves serait alors surveillé de trop près.

Tous ces beaux discours sont assaisonnés de petits présents en volailles, pâtisseries, etc. etc.

Nous étions loin de nous fier à toutes ces civilités. Nous nous demandions quel serait le résultat de toutes ces protestations d'amitié et de dévouement; nous nous répétions l'un à l'autre le mot de Laocoon au siège de Troie : *Timeo Danaos et dona ferentes*. C'était, en effet, la réflexion la plus naturelle que nous pussions faire.

Les soldats qui nous avaient quittés en arrivant reviennent rendre leurs armes et nous abandonnent tout à fait.

Dimanche 22 septembre et jours suivants. — Le bruit court que la caravane d'un blanc se serait battue avec les indigènes de Mpouapoua, et que ce blanc, ayant été abandonné de ses porteurs, se serait rendu alors chez Mirambo pour lui demander aide et protection. Nous ignorons absolument de qui il s'agit.

Les PP. Livinhac et Barbot ont la fièvre. Le Père Deniaud est cloué sur sa natte par un violent rhumatisme aux jambes qui l'empêche de se tenir debout.

Nous commençons ainsi à payer notre tribut au climat de Kouihara. *Gaudete in Domino semper, iterum dico gaudete.*

Quelques Arabes viennent demander de nos nouvelles.

26, 27, 28 et 29 septembre. — Pendant ces quatre jours, ayant été tous trois malades, nous ne sommes plus d'accord sur la date et le jour de la semaine. Dieu nous tiendra compte de tout, nous sommes à lui à la vie et à la mort : *sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.*

Lundi 30 septembre. — Dans la soirée, deux soldats envoyés par les confrères nous annoncent leur arrivée pour le lendemain. Ils nous apportent une lettre dans laquelle les Pères nous parlent de quelques difficultés avec le chef de la caravane. Ils nous annoncent avoir vu M. Gambier à Toura; il allait chez Mirambo avec une petite caravane de quatre-vingts hommes, ayant perdu tous ses pagazis neuf journées avant d'arriver à Mpouapoua. Son intention était de demander des porteurs à ce noir potentat pour aller quérir le reste de

ses ballots. Ils nous annoncent aussi l'arrivée prochaine de M. Debaize. Mais la meilleure nouvelle qu'ils nous donnent, c'est que nos confrères sont tous en bonne santé.

Mardi 1^{er} octobre. — Entrée solennelle de la caravane à Kouikourou. Le wali étant absent, elle se rend aussitôt à Kouihara; le gouverneur y arrive sur ses talons.

Quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous l'entendîmes réclamer quatre dotis pour chacun des deux cent soixante hommes qui avaient apportés nos ballots!

Nous lui répétâmes sur tous les tons qu'il était convenu que nous n'aurions affaire qu'avec lui pour le paiement, et que ce paiement se ferait, non pas en étoffe, mais en fil de fer, poudre, etc... Il ne voulut rien entendre, disant que cela ne le regardait plus, que c'était à nous de payer nos pagazis. Quant à ceux-ci, ils ne voulaient pas rendre les paquets avant qu'on leur mesurât les dotis. La mauvaise foi du wali était évidente. Finalement, nous fûmes contraints de nous exécuter et de distribuer quatre mille mètres d'étoffe, soit environ six mille francs¹, à cette caravane composée en grande partie des esclaves du gouverneur.

Nos confrères nous racontèrent alors quel genre de difficultés ils avaient eues à Toura avec le chef de la caravane. Cet homme, qui avait reçu des instructions d'Abdallah ben Nassib, réclama avant de partir le paiement des pagazis; nos confrères, que nous avions avertis par lettre de n'en rien faire, que tout serait réglé avec le gouverneur, refusèrent de payer d'avance. Le capitaine avait insisté longtemps et menacé même de s'en retourner avec tous les porteurs.

Ce journal ne donnera qu'une faible idée de ce que nous avons souffert; mais je dois dire qu'au fond, les épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de nous faire passer ont fait beaucoup de bien à nos âmes. Si nous avions moins souffert, nous aurions moins prié, nous serions moins détachés des choses de la terre, moins unis à Dieu. Que le divin Maître soit donc béni de nous avoir trouvés dignes de souffrir quelque chose pour Lui! Nous ne savons pas quelles croix il nous réserve

¹ Dans l'Ounyanyembé, les étoffes ont plus que quintuplé de valeur.

encore ; mais, comptant sur le secours de sa grâce, nous embrassons d'avance toutes celles qu'il lui plaira de nous envoyer. Pourvu que le bon Dieu soit glorifié, que son œuvre se fasse, que nos pauvres noirs ouvrent les yeux à la lumière, qu'importe tout le reste ¹ !

¹ Voici, d'après le journal de la deuxième caravane, le résumé des étapes de Bagamoyo à Tabora, par heures et par kilomètres :

1° De Bagamoyo à Mpouapoua, 97 h. $\frac{1}{2}$ = 377 kilom. ;

2° De Mpouapoua à l'Ougogo (tirikéza), 48 h. = 65 kilom. ;

3° Traversée de l'Ougogo, 38 h. $\frac{3}{4}$ = 164 kilom. ;

4° De l'Ougogo à Tabora, 63 h. $\frac{3}{4}$ = 260 kilom.

Total : 220 heures de marche, et 866 kilomètres.

CHAPITRE XI

SÉJOUR A KOUIHARA

Actions de grâces. — Réaction terrible. — Établissements arabes. — Coup d'œil de Tabora. — Cultures. — Marché. — La Terre de la Lune. — Plus d'étoffes ! — Une ancre de salut. — Sagesse antique. — Moyens de persuasion topiques. — La capitale de Mirambo. — Déceptions. — Arrivée de M. Debaize à Kouihara. — Emprunt forcé. — Encore la fièvre. — Notre Père, que votre règne arrive !

Mercredi 2 octobre et jours suivants. — On pense bien que nous rendîmes d'abondantes actions de grâces au Seigneur pour notre réunion. *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Le bonheur de nous retrouver tous ensemble nous fit un peu oublier le contretemps de la veille et la conduite du gouverneur à notre égard.

Malheureusement on ne fait pas impunément des marches forcées comme nous avons dû en subir. Les diverses émotions du voyage donnent bien une énergie factice et trompeuse pour quelque temps ; vienne le repos, les nerfs se détendent, et les poisons amassés dans l'organisme par les miasmes putrides des marais et des bois sombres exercent alors leur toute-puissante influence : réaction terrible à laquelle nous avons été en butte à Mpouapoua, et que l'inaction forcée au centre de l'Ounyamouézi ne pouvait manquer de voir se reproduire.

Tôt ou tard la nature reprend ses droits, et elle le fait avec une violence proportionnée au fardeau sous lequel on l'a contrainte de plier. Stanley, en ce lieu même, avait été huit jours entre la vie et la mort. Cameron, qui vint après lui, donne des détails navrants sur la fièvre qui le minait, lui et ses deux compagnons. « Sur près de sept semaines écoulées, écrivait-il de l'Ounyanyembé, je n'ai eu que seize jours sans maladie, — seize jours de faiblesse ! »

Ce fut bien à peu près là aussi notre partage : fièvre, maux d'yeux et dysenterie transformèrent notre tombé en une salle d'hôpital ; mais, grâce à notre nombre, il y avait toujours un Père plus ou moins valide pour soigner les autres et leur rappeler les grandes pensées de la foi, la sublimité du sacrifice, la suavité de la confiance en Dieu et l'abandon à la sainte Providence. Enfin la fièvre disparut avec son affreux cortège sans faire de victimes, et nous n'eûmes qu'à remercier le sacré Cœur de Jésus, qui nous donnait une preuve de plus de ses miséricordieuses bontés¹.

¹ La seconde caravane ne devait pas être aussi favorisée du Ciel.

Partie de Bagamoyo, le 16 août 1879, elle arrivait sans perte d'hommes ni de bagages, en deux mois et vingt jours, à la capitale de l'Ounyanyembé : c'était une des marches les plus rapides et les plus heureuses qui se soient encore faites sur cette route. Mais à Tabora de cruelles épreuves attendaient les missionnaires.

Le lendemain de leur arrivée, le Père Facy, vrai ange de piété et de douceur, s'éteignait doucement sans avoir fait entendre une seule plainte le long de cette pénible route, et sans que rien pût faire prévoir à ses compagnons une mort si rapide. Il n'avait que vingt-cinq ans.

Trois jours après, c'était le tour du Père Ruellan. Cet intrépide et zélé missionnaire s'était surmené de travail et de fatigue depuis son arrivée à Zanzibar jusqu'à Tabora. Citons ici le journal de M. l'abbé Guyot :

« En apprenant la mort du Père Facy, il dit simplement : « C'est la première victime ; si Dieu me veut pour être la seconde, je suis prêt. » Son sacrifice fut accepté. Il voulut communier le matin du 21 novembre, et le soir, en recevant l'extrême-onction, il expira doucement, au milieu de tous ses confrères éplorés.

« Sa tombe fut creusée près de celle du Père Facy, avec lequel il avait reçu le sacerdoce au commencement de l'année, au sommet d'une colline rocailleuse qui domine Tabora vers le sud.

« Le corps, étendu sur un lit de campement, était porté à tour de rôle par les missionnaires précédés de la croix. Nos zouaves et nos askaris escortaient sur deux rangs, le fusil incliné sur l'épaule. Nous suivions au centre, psalmodiant les psaumes de la pénitence.

« Le cortège gravit lentement la colline à travers les champs ensemencés. Arrivé au sommet, le Père Lévesque, en surplis et en étole, entonne le chant des morts, que nos voix accompagnent. Les nègres, recueillis et respectueux, se pressent autour de cette tombe béante, et regardent avec émotion descendre dans la

Doit-on conclure de là, comme l'ont fait tous les explorateurs, à l'insalubrité du plateau central, qui s'étend entre le Tanganika, le Victoria-Nyanza et les montagnes de l'Ousagara? Peut-être, mais il était difficile aux trafiquants arabes de choisir un meilleur emplacement pour l'entrepôt de leur commerce. Là convergent tout naturellement les caravanes venant du Karagoué et de l'Ouganda au nord, du Manyéma et de l'Oujiji à l'ouest, de l'Oufipa, de l'Ourori et de la fertile plaine de la Rikoua au sud; là elles se licencient et se reforment pour une nouvelle destination.

Vu le peu de pente pour l'écoulement des eaux, la sécheresse et l'inondation sont tour à tour suspendues sur Tabora comme l'épée de Damoclès; mais le coup d'œil ne manque pas de charme, malgré sa monotonie. Les plaines arides sont entremêlées de grands bois et de crêtes rocheuses parsemées d'énormes cactus ou d'arbres nains en parasol; d'agréables vallons montrent avec orgueil leurs champs de céréales, dont les chaumes dorés font les délices de nombreux troupeaux; enfin autour des tembes arabes prospèrent de gracieux bosquets de bananiers, d'orangers parfumés et de grenadiers empourprés, qui cachent, sous leur luxuriante verdure, la voluptueuse demeure du maître; puis de frais jardins entretenus par une foule d'esclaves, où tomates, piment, concombres, arachides, patates et maïs poussent à ravir. En certains endroits on rencontre même de nombreux pieds de vigne à l'état sauvage, mais disposés de telle façon qu'on croirait à d'anciens essais de culture.

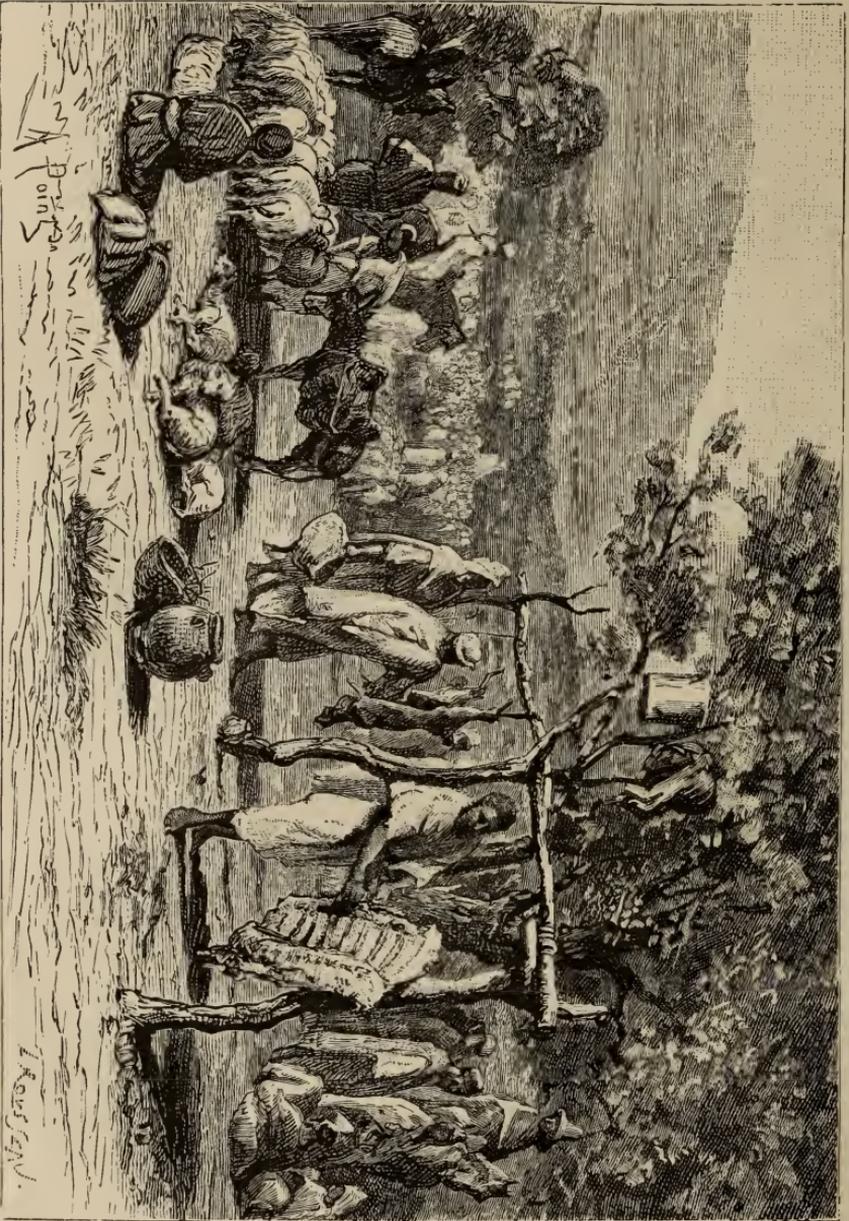
fosse bénite le corps de ce Père qu'ils aimaient tant, parce qu'il s'était donné la charge, repoussante à la nature, de soigner leurs plaies. Puis la terre s'amoncelle pour toujours sur lui: c'est là que, près d'un de ses frères, il va attendre le grand jour de la résurrection. »

Un mois plus tard expirait le Père Soboul. Doué d'une constitution des plus robustes, il avait bravé pendant dix ans le soleil du Sahara et de la Kabylie: une insolation l'a enlevé sous l'équateur.

Peu de temps après, M. Van Oost, qui escortait les missionnaires se rendant à Oujiji, fut atteint de la dysenterie. Il dut revenir à Tabora, où, malgré les soins qui lui furent prodigués, il expira le 27 janvier dans les sentiments de la foi la plus ardente et de la plus suave piété, offrant à Dieu, pour l'extension de son règne dans ces contrées infidèles, cette mort qu'il avait souvent bravée sur les champ de bataille, quand il défendait le Saint-Siège dans les rangs des zouaves pontificaux.

O profondeur des jugements de Dieu, que vos desseins sont inscrutables!





Marché de Tabora. (P. 173.)

Comme partout où ils ont porté leurs pas, les sectateurs de Mahomet n'ont rien négligé pour se créer là une existence confortable. Ce que le sol ne peut produire, ils le font venir de la côte : parfumeries, café, sucre, liqueurs, bronzes, œuvres d'art, poudre et mousquets leur sont régulièrement envoyés par leurs correspondants de Zanzibar.

Leurs tombés ne diffèrent de ceux des indigènes que par une construction un peu plus solide, et certains aménagements particuliers à l'islam. Une profonde véranda en ceint l'extérieur et y forme une salle de réception toute naturelle, où l'on aime à venir respirer le frais du matin et la brise du soir.

Dans la saison où nous sommes, la température ne dépasse guère 20 ou 25° centigrades pendant le jour; la nuit elle s'abaisse considérablement, et nous sommes obligés de prendre les plus grandes précautions pour ne pas grelotter de froid.

Il se tient chaque jour à Tabora un marché dont l'approvisionnement est très variable; néanmoins on peut y acheter de la viande de bœuf à bon compte. On y trouve aussi du blé, mais en petite quantité; le reste, tabac, patates, bananes et moutama se débite le plus facilement du monde.

Chez les traitants, on paraît assidu aux prières du matin et du soir; on jeûne même le Rhamadan, et je crains bien qu'on ne le cède guère en fanatisme à tous les autres points du globe infestés par le Coran. Malgré toutes les belles fleurs de rhétorique que lui débiteront les Arabes, le voyageur devra se rappeler qu'il ne peut être pour la plupart d'entre eux qu'un *infidèle*. Il s'expliquera ainsi bien des choses ¹.

¹ Nous trouvons, à l'appui de cette remarque, une curieuse anecdote sur Abdallah ben Nassib lui-même dans Stanley (*Comment j'ai retrouvé Livingstone*, page 132).

« Abdallah ben Nassib, dit-il, était alors campé dans notre voisinage, avec cinq cents porteurs et une suite nombreuse, composée d'Arabes et de Wasahouahili, qui gravitaient dans le cercle où les retenait son importance. Il vint me trouver, — c'était un homme de grande taille, d'une cinquantaine d'années, plein de vigueur, — et me demanda si par hasard je n'avais pas besoin d'acheter des ânes. Tous les miens étaient malades ou moribonds, je répondis affirmativement. Il me dit alors avec la plus grande affabilité qu'il me vendrait tous ceux qui pourraient m'être nécessaires, et qu'il recevrait en paiement une traite sur Zanzibar.

« Enchanté de ce noble Arabe, trouvant qu'il justifiait complètement les éloges que lui avait donnés Burton, j'eus pour lui tous les égards dus à un homme d'un si haut rang et d'une si touchante bonté. Le lendemain matin, sans me prévenir,

Le mot *Ounyanyembé* signifie pays des houes; quant à la vraie signification du mot Ounyamouézi, dont l'Ounyanyembé est un district, elle a été fort débattue; celle de Terre de la Lune paraît être la plus probable, s'il faut en croire Livingstone.

« Les Wanyamouézi, dit-il (*Dernier Journal*, II, 219), tirent leur nom d'un ornement d'ivoire, en forme de croissant, qu'ils portent suspendu au cou, et dont les pointes leur atteignent les épaules. Ils croient être venus anciennement des bords de la mer, environs de Mombas (?). »

« Questionnés sur eux-mêmes, les arrivants répondirent : « Nous sommes les gens de l'ornement de la lune. » Actuellement encore cette parure jouit chez eux d'une grande faveur, et une quantité considérable d'ivoire est employée à sa fabrication. Quelquefois elle a pour matière les défenses incurvées de l'hippopotame. »

La langue parlée ordinairement par les Arabes est le Kisouahili, qui est aussi connu de bon nombre de Wanyamouézi, à cause de leur caractère essentiellement voyageur; mais pour établir des missions aux alentours, la connaissance du Kinyamouézi serait nécessaire.

On ne saurait croire aussi quel prestige peut donner aux yeux des traitants la connaissance de la langue arabe, surtout de l'arabe littéral.

Ajoutons en passant qu'ils sont fort amateurs de tous les produits de l'industrie européenne. De petits cadeaux en ce genre seraient bien accueillis de tous les personnages influents du pays. C'est ainsi que Cheik ben Nassib nous a manifesté à plusieurs reprises le désir d'avoir une belle couverture de voyage; d'autres fois il nous demandait si nous n'avions pas des stéréoscopes, des réveille-matin, des revolvers, des fusils à système perfectionné, des verres à boire de couleur, etc. etc.

10, 11, 12 octobre. — Nous nous occupons à faire l'inventaire du contenu de nos caisses pour le partage entre les deux

sans m'envoyer le moindre mot d'adieu, Abdallah ben Nassib prenait la route de Bagamoyo avec ses satellites, ses pagazis et tous ses ânes, me traitant à peu près comme Ben Soulayam avait traité Speke au Tanganika. »

stations du Tanganika et du Nyanza. La division faite, chacun refait ses ballots. Nous constatons avec douleur que nous n'avons pas même assez d'étoffes pour payer des porteurs jusqu'à Oujiji et l'Ouganda, car le paiement de la caravane de Toura a bien diminué nos valeurs; il faut donc nécessairement songer à nous en procurer d'autres, si nous ne voulons éterniser notre séjour dans l'Ounyanyembé.

Dans cette extrémité, nous avons recours au crédit extraordinaire qui nous a été ouvert à Zanzibar, et nous nous adressons aux commerçants du pays. Le gouverneur et son frère nous promettent de nous fournir autant d'étoffes que nous voudrions, moyennant un billet sur M. Greffulhe, correspondant à Zanzibar de la maison Roux de Freissinet, de Marseille. Mais, quand nous en venons au prix des marchandises, nous ne tardons pas à nous apercevoir que nous avons affaire à des gens qui vont profiter de notre situation pour nous exploiter dans des proportions inacceptables. La pièce de satini, qui à Zanzibar coûte à peine huit francs, ils veulent nous la faire payer plus de soixante-dix. Si nous voulons partir, il nous faut faire un emprunt qui s'élèvera à une somme énorme.

Dimanche 13 octobre. — Dans notre conseil hebdomadaire, nous nous demandâmes quel parti nous devons prendre dans la situation où nous nous trouvions : plus d'étoffes, et impossible de s'en procurer sans souscrire à des prix exorbitants. D'un autre côté, nous demandions aussi des porteurs au wali et à son frère, mais la promesse faite à ce sujet était sans effet comme toutes les autres.

Devant de telles difficultés, la pensée nous est venue de nous adresser à Mirambo, roi de la contrée voisine de l'Ounyanyembé. Il passe pour très favorable aux Européens, et sa résidence n'est qu'à quelques jours de marche de Kouihara, où nous nous trouvons en ce moment. Nous sommes confirmés dans cette pensée par le bruit répandu que plusieurs blancs viennent d'arriver chez ce prince. D'après ce qu'on nous dit, nous croyons pouvoir conclure que M. Philippe Broyon, dont le Père Charmetant voulait faire notre banquier dans l'intérieur de l'Afrique, est de ce nombre.

Nous nous décidons, en conséquence, à aller le trouver pour savoir quelles sont les conventions faites entre lui et notre Père Procureur, et pour réclamer l'appui de Mirambo. Mais ici se présente une difficulté nouvelle : Mirambo est l'ennemi juré de la colonie arabe établie à Tabora ; depuis de longues années, ils sont dans un état d'hostilité ouverte qui date de l'époque du premier passage de Stanley. Cet explorateur raconte, en effet, dans son livre, comment il fut amené à prendre part lui-même à la première guerre que le gouverneur arabe de Tabora déclara à Mirambo, alors simple chef de brigands, et qui peu à peu s'est fait un royaume tous les jours plus menaçant pour les établissements arabes de l'intérieur.

Lundi 14 octobre. — Le Père Lourdel et moi sommes désignés pour l'ambassade chez Mirambo. Nous porterons des présents au sultan, et lui expliquerons les motifs qui nous ont conduits dans l'Ounyanyembé. Nous tâcherons d'obtenir des étoffes, et, s'il est possible, des pagazis.

Avant de partir, je vais trouver Cheik ben Nassib, afin de voir encore une fois s'il ne veut pas livrer ses étoffes à meilleur compte. Je le trouvai assis sous sa véranda en compagnie de plusieurs Omanis qui étaient venus prendre de ses nouvelles. Après les questions ordinaires relativement à l'état de nos santés, j'abordai le principal objet de ma visite.

« Ami cheik, le temps perdu ne se rattrape jamais, il faut que nous te quittions.

— Pourquoi tant vous presser? Vous êtes fatigués, attendez encore quelques jours.

— Nous ne serons en repos que lorsque nous aurons atteint le terme de notre voyage.

— Sans doute; mais croyez-moi, le chemin est long, il vous faut faire ample provision de forces. Comptez sur moi; quand il en sera temps, je vous fournirai tout ce dont vous avez besoin.

— Toute réflexion faite, ajoutai-je du ton le plus indifférent que je pus prendre, j'ai entendu dire qu'il était arrivé des blancs chez Mirambo, j'irai voir demain s'ils n'ont point de lettres pour nous. »

A ce nom de Mirambo, le vieux cheik, perdant tout déco-

rum, bondit sur sa natte, et ses yeux lancèrent des éclairs.

« Tu n'iras pas, dit-il, c'est impossible. Mirambo ne te recevrait jamais, car tu es venu ici, et nos amis sont ses ennemis. D'ailleurs, les chemins sont mauvais, et puis on te tuera, c'est sûr. Non, tu ne peux partir.

— Ami cheik, je ne crois point être esclave à Kouihara; par conséquent, personne ne peut m'empêcher d'aller où je veux : je suis déterminé à aller chez Mirambo, j'irai en dépit de tous les obstacles.

— Écris à tes amis les blancs qui sont chez Mirambo, je ferai porter ta lettre; cela vaut beaucoup mieux.

— Je préfère y aller moi-même.

— Vois, tu es fatigué, ajouta-t-il sur un ton pathétique; par Allah! tu seras malade en route.

— A la grâce de Dieu, je partirai demain. »

Cheik ben Nassib, ne pouvant me persuader, hocha mélancoliquement la tête, et nous nous séparâmes.

La difficulté était de trouver un guide; aucun de nos soldats ne savait la route. Du reste, ils étaient pleins de mauvais vouloir et refusèrent presque tous de nous accompagner. Jean-Baptiste, notre interprète, qui plus que les autres avait peur des Arabes, ne voulut point partir. D'un côté il craignait de leur déplaire, et de l'autre il pensait, comme tous les askaris, que Mirambo lui ferait couper la tête en arrivant chez lui. Nous envoyâmes dans tous les tembés voisins, même pendant la nuit, à la recherche d'un guide. Même réponse partout : « Nous ne pouvons aller chez Mirambo sans l'autorisation du wali. »

Mardi 15 octobre. — Sur ces entrefaites, Cheik ben Nassib fit prévenir son frère de notre projet, et tous deux délibérèrent sur la conduite à tenir à notre égard en cette conjoncture. Le résultat de la délibération fut que, dans la crainte que nous ne nous plaignissions au sultan de Zanzibar, Abdallah prit son air le plus aimable, et, vers les six heures, vint frapper à notre tembé.

« Vous voulez aller chez Mirambo? nous dit-il; il fallait donc me prévenir, je vous aurais fourni dès hier les guides et les porteurs nécessaires. Combien en voulez-vous?

— Trois nous suffiront. »

Il nous quitte, et une heure après, toujours souriant, revient avec trois de ses esclaves. Il fut convenu que nous donnerions à chacun un doti et demi pour le voyage, et que nous partirions à midi.

A l'heure fixée, nous donnons à chacun sa charge : une tente, une caisse et un ballot contenant quelques effets. A la vue des fardeaux que nous déposons devant eux, ces messieurs, qui croyaient sans doute aller les mains vides, nous tournèrent le dos en gesticulant comme des fous et s'en allèrent se plaindre au frère du gouverneur.

Il se passa alors une scène un peu curieuse.

Dès que les trois esclaves furent partis, nous envoyâmes Jean-Baptiste chez Cheik ben Nassib, afin de lui expliquer pourquoi les trois nègres refusaient de se mettre en route. A peine l'explication est-elle donnée que le vieux cheik et tous ceux qui étaient assis sous sa véranda tombent sur les trois pauvres esclaves, qui avec des bâtons, qui avec des pieds de lances, et les forcent à reprendre le chemin de notre demeure. Cette fois ils nous arrivent doux comme des agneaux, et prennent chacun leur paquet sans mot dire.

A trois heures de l'après-midi nous partons. Trois soldats se sont encore joints à notre petite troupe. Nous allons droit vers l'ouest. A cinq heures et demie nous campons dans le village de Moakoumbi. Le Père Lourdel est très fatigué.

Mercredi 16 octobre. — Nous partons à six heures et marchons toujours dans la même direction. Sur le chemin beaucoup de villages. A neuf heures nous faisons halte à Manangoua. A deux heures nous repartons, et à quatre heures et demie nous campons dans le village de Mguankoua. Nos étapes sont très courtes ; mais le Père Lourdel se sent de plus en plus faible.

Jeudi 17 octobre. — Nous partons à cinq heures. Notre guide s'égaré et nous fait errer longtemps dans les bois à la recherche du sentier. A sept heures et demie nous arrivons au village de Mziga ; le chef nous accueille très bien, et nous dit de choisir un tembé pour nous y installer : attention pro-

videntielle, car le Père Lourdel ne peut plus marcher. Cette indisposition me met dans un grand embarras. Pendant la nuit du 17 au 18, fièvre très forte avec délire. La veille il m'avait dit de partir seul et de le laisser là jusqu'à mon retour. Mais était-il prudent de l'abandonner dans cet état ? Nous promettons de dire chacun une messe pour les âmes du pagatoire si le lendemain le départ est possible.

Vendredi 18 octobre. — Le Père Lourdel se trouve beaucoup mieux ce matin et me prie de le laisser pour continuer ma route. J'accède à son désir et lui laisse un des soldats, celui qui nous sert de cuisinier en voyage. Départ avec les autres à quatre heures du matin, par un beau clair de lune. En chemin nous sommes rejoints par des indigènes qui nous disent qu'un blanc vient d'arriver à Kouihara, et qu'ils ont été ses pagazis depuis Bagamoyo jusqu'à l'Ounyanyembé. D'après toutes les indications qu'ils me donnèrent, je conclus que c'était M. Debaize.

Nous rencontrâmes un grand nombre de villages entièrement brûlés, car tout ce pays a été dévasté par les dernières guerres ; puis nous entrâmes dans une grande forêt.

A onze heures et demie nous faisons halte près d'un étang, sous un vieux tamarinier, afin de prendre un peu de repos et de nourriture. A une heure et demie nous repartons, et au coucher du soleil nous sommes dans le petit village de Mkoulongo.

Si notre halte du midi n'avait pas été si longue, nous aurions pu arriver ce soir même à la capitale de Mirambo, car à Mkoulongo on n'en est plus éloigné que de trois heures.

Nous avons marché depuis le matin dans la direction nord-nord-ouest.

Samedi 19 octobre. — Nous repartons à la pointe du jour, et à neuf heures nous arrivons à Tierra-Magazy, la métropole de Mirambo. Elle est entourée d'un mur en quadrilatère. Presque toutes les maisons ont la forme de ruches d'abeilles et sont très bien bâties.

Cette ville ne datait que de six mois lors de ma visite ; elle avait été construite sur l'emplacement de la ville d'Oulian-

kourou. Ainsi Mirambo n'habite plus à Ourambo, qui est à deux lieux plus loin; Tierra-Magazy est devenue sa résidence habituelle¹.

En arrivant je fus reçu par M. Cambier, le chef de l'expédition belge. Il m'apprit que M. Broyon n'était pas encore de retour, et que Mirambo venait de partir en guerre. Je lui fis connaître alors quel était l'objet de ma visite. Il me répondit que chez Mirambo je ne trouverais point d'étoffes; que, si le sultan avait été chez lui, j'aurais moi-même été obligé de lui en donner et de lui faire un riche présent. Quant aux pagazis, Mirambo ne m'en aurait pas fourni non plus; il m'aurait peut-être dit comme à M. Cambier lui-même: « Je permets à ton kirangozi de chercher des pagazis, » et c'eût été tout.

Cependant M. Cambier n'était point passé par l'Ounya-nyembé, ce qui est une bonne note aux yeux de Mirambo; aussi en arrivant dut-il être bien déconcerté: il pensait trouver une caravane à sa disposition et recevoir un très bon accueil du sultan. Au lieu de tout cela il dut délier ses ballots et faire de nombreux cadeaux au grand chef de Tierra-Magazy. Il y avait loin de là à cet accueil chaleureux dont parle Stanley dans son second voyage; mais le caractère du nègre est changeant, et le sultan le plus généreux, lorsqu'il n'a rien à craindre et tout à espérer, devient facilement le plus astucieux et le plus avare; à moins toutefois que son amour-propre ne soit en jeu, car l'orgueil est bien encore un des côtés faibles de ces natures dépravées.

Tout ce que me dit M. Cambier de Mirambo, de sa politique, et surtout de sa conduite envers les blancs, fit beaucoup baisser le *noir gentleman* dans mon estime, et je remerciai Dieu de ce que nous avions été dans l'Ounya-nyembé, au lieu de prendre directement la route de ses États; ne pouvant trouver chez lui ni étoffes ni pagazis, nous aurions été dans le plus grand embarras.

Dimanche 20 octobre. — Nous quittâmes Tierra-Magazy à cinq heures et demie. M. Cambier eut la bonté de nous accom-

¹ Depuis lors, Ourambo est redevenue capitale, et les protestants anglicans y ont établi une station de missionnaires.

pagner pendant plus de deux heures. Je lui laissai une lettre pour M. Broyon, dans laquelle je le priais de nous faire savoir s'il avait accepté les propositions du Père Charmetant. Pour le moment, ce monsieur, pas plus que Mirambo, ne peut nous être d'aucun secours. Il faudra donc nous servir des Arabes. Nous devons même partir au plus tôt de Tabora, car la saison des pluies, qui approche, nous rendrait le voyage impossible. Reculer devant l'emprunt serait une véritable folie.

J'avais hâte d'arriver au village de Mziga, où j'avais laissé le Père Lourdel. Aussi, pour encourager les trois pagazis, je leur promis un doti s'ils arrivaient le soir même à ce village. Pour nous y rendre, nous avons plus de dix heures de forêt à traverser, et au sortir de cette forêt environ trois à quatre heures de marche en plaine.

A midi nous campions de nouveau sous le vieux tamarinier. Mais cette fois je ne donnai que vingt minutes de répit à mes hommes. Dans la soirée, les deux soldats que j'avais restent en arrière, se disant à bout de forces. Voulant à tout prix sortir de la forêt avant la nuit, je continue de marcher avec les trois porteurs.

A huit heures, notre petite caravane arriva à Mziga. J'eus la consolation de trouver le Père Lourdel en bonne voie de guérison et tout disposé à partir le lendemain.

Lundi 21 octobre. — Nos pagazis, harassés par la longueur de la course de la veille, font beaucoup de difficultés pour se mettre en route ce matin; mais notre dessein n'étant pas de passer un jour de plus à Mziga, nous leur rappelâmes le souvenir des coups de bâton du vieux cheik, en leur faisant entendre qu'ils pourraient bien en recevoir d'autres s'ils refusaient de nous obéir. L'exhortation eut un bon effet; ils prirent immédiatement leurs fardeaux, et nous partîmes vers sept heures.

Un des askaris restés en arrière dans la forêt était rentré peu de temps après la caravane à Mziga. L'autre n'avait pas encore reparu.

A neuf heures nous arrivâmes à Mguankoua et en reparâmes à midi et demie. Nos pagazis, qui le matin montraient de la mauvaise volonté, nous conduisirent ce jour-là même

jusqu'à Kouihara : c'était une étape de douze heures. En allant, nous avons mis deux jours et demi à faire ce trajet.

En arrivant nous trouvons avec les confrères M. Debaize, qui avait fait un excellent voyage. A Bagamoyo il avait recruté trois cents Zanzibarites pour porter ses bagages; il en avait armé deux cents de bons fusils, et avait pu ainsi, par la force, maintenir dans le devoir les quatre cents Wanyamouézi qui complétaient sa caravane. Au lieu d'être pillé comme nous par les brigands, il leur avait tué trois hommes; au lieu de payer comme nous de forts tributs en passant dans l'Ougogo, sa force armée l'avait fait redouter des naturels, et il n'avait presque rien déboursé.

Si nous avons réussi en tout comme lui, peut-être aurions-nous oublié un peu que nous étions missionnaires; peut-être nous serions-nous crus de simples explorateurs. Au lieu donc de nous affliger, bénissons Dieu de tout ce qui nous est arrivé, et de nous avoir permis malgré tout d'atteindre le but.

Entre autres faits divers, M. Debaize nous apprit le suicide de M. Morton à Saadani, près Bagamoyo. C'était un Anglais chargé de conduire à la côte les caravanes de Mirambo.

Nous n'avons pas encore reçu de nouvelles de notre chère Société depuis que nous avons dit adieu à nos confrères; c'est pour nous une grande peine, car nous nous entretenons souvent de Maison-Carrée, de nos supérieurs, et surtout de notre vénéré fondateur et Père, dont nous ne pouvons nous rappeler sans émotion les paternels enseignements.

Mardi 22 octobre. — Dans la soirée, un Anglais, M. Coplestone, faisant partie de la mission protestante de l'Ouganda, arrive d'Ouyouy à Kouihara. Il avait appris qu'un de ses confrères qu'il attendait venait d'arriver à l'Ounyanyembé. C'était une fausse nouvelle. Ne sachant où diriger ses pas, ce jeune homme accepta notre hospitalité avec la plus grande reconnaissance. Il repartit pour Ouyouy le surlendemain après midi.

Mercredi 23 octobre. — Depuis quelques jours, les Arabes semblent craindre que nous ne nous servions de Mirambo, et ils nous ont offert la pièce de satini pour dix piastres (cin-

quante-deux francs). Nous ne croyons pas qu'ils baissent davantage ; c'est pourquoi nous nous décidons à acheter trois cents pièces de cette étoffe à Cheik ben Nassib. Il accepte en payement une traite sur Zanzibar.

Jeudi 24 octobre. — Maintenant il s'agit d'avoir des pagazis pour transporter nos ballots dans nos deux postes. Le gouverneur et son frère nous avaient dit que la chose était facile. « Dites-nous quand vous les voulez, et combien il vous en faut, nous vous les trouverons aussitôt. » Pareille promesse avait été faite pour les étoffes ; cependant nous les avons réclamées pendant deux grands mois. Nous réclamons aujourd'hui des pagazis ; mais on ne nous en donne aucun ; on se contente de nous payer de belles paroles.

Vendredi 25 octobre. — Visite du gouverneur. Il promet de donner un capitaine à chaque caravane, et nous dit qu'il va envoyer ses gens de tous côtés pour nous recruter des porteurs. Nous savons depuis longtemps ce que valent ses promesses : autant en emporte le vent.

Son frère, le vieux cheik, refuse de nous livrer deux cents autres pièces d'étoffes que nous avons demandées. On aurait dit qu'il voulait nous garder un an à Kouihara.

Dans l'après-midi, nous reçûmes les deux chefs de caravanes. C'étaient deux Wanyamouézi dont l'aspect n'inspirait qu'une médiocre confiance. Quelles qualités avaient-ils ? Nous n'en savions rien. Mais, ne connaissant personne, nous fûmes contraints de les accepter. Nous promîmes trente dotis pour celui qui devait conduire la caravane d'Oujiji, et vingt pour le chef de l'Ouganda. Ce dernier ne devait aller qu'à l'Oukéréwé, au sud du lac Nyanza.

Samedi 26 et dimanche 27 octobre. — Depuis son arrivée, le Père Lourdel a perdu beaucoup de sa vigueur, mais en général il va assez bien ; c'est un de ceux qui ont le plus travaillé dans le voyage ; il parle assez facilement le kisouahili ; ce qui est très précieux pour nous ; car, par une imprévoyance sans pareille, nous n'avons pris qu'un interprète convenable qui suivra les Pères d'Oujiji.

Le Père Girault a eu la fièvre jusqu'au délire, et de plus il a failli perdre la vue; il va mieux maintenant, et commence à pouvoir lire. Ce matin il nous a dit la sainte messe, mais sa maladie d'yeux l'a rendu incapable de continuer son journal.

Le Père Augier a souffert longtemps; la fièvre l'avait réduit à une telle extrémité, que nous étions sur le point de lui administrer les derniers sacrements; maintenant il va bien; c'est le mieux portant de tous.

Les PP. Livinhac et Dromaux ainsi que le Frère sont en ce moment bien faibles.

Lundi 28 octobre. — Nous recevons enfin les étoffes et engageons trois pagazis au prix de neuf dotis chacun. Nous envoyons les deux capitaines en recruter d'autres dans les villages environnants.

Nous devons, en effet, mettre tout en œuvre pour quitter au plus vite l'Ounyanyembé. Les pluies vont bientôt commencer. Ce n'est pas la masika proprement dite, mais c'est une saison qui gênerait beaucoup notre marche et pourrait endommager les étoffes. De plus, il y a des bruits de guerre. Les Arabes sont sur le point de recevoir de Bagamoyo une caravane chargée d'armes. Ils s'attendent à voir bientôt Mirambo tomber à l'improviste sur l'Ounyanyembé et mettre tout à feu et à sang sur son passage. Si pareille chose arrivait avant trois mois d'ici, comme on le suppose, les routes de nos missions seraient fermées peut-être pour longtemps.

29, 30 et 31 octobre. — Toujours des malades aux prises avec la moukongourou.

Voici comment Stanley dépeint avec son coloris habituel les tortures de cette horrible fièvre, dont les accès périodiques n'épargnent même pas les Arabes de Tabora, malgré leur confort :

« La tête vous brûle, les tempes ont des battements précipités; des tenailles rougies vous déchirent; le feu est dans vos veines, la soif vous dévore. L'air embrasé est plein de monstres hideux, reptiles connus et inconnus, qui grandissent et se multiplient confusément, toujours plus compliqués, toujours plus affreux, et se transformant sans cesse pour devenir plus

horribles. Chaque effort que vous faites pour échapper à cette vue la rend plus effroyable et crée de nouvelles souffrances. Nombreuses, nombreuses sont les heures que j'ai passées sous le poids de cet infernal délire. Oh! les angoisses dont cette fièvre d'Afrique vous accable! Tortures de l'esprit, tortures du corps. Oh! l'atroce agonie! Rien ne l'apaise; les soins les plus patients, les attentions les plus douces, le dévouement le plus humble, tout vous irrite, tout vous affole. Dans ce terrible état, Job lui-même fût entré en fureur ¹. »

Pour nous, nous sommes venus pour racheter des âmes, et Notre-Seigneur avec les saints nous ont appris que les âmes ne se rachètent que par la souffrance.

Nos baromètres suivent le mouvement général et ne veulent plus fonctionner. Il nous est très difficile, pour ne pas dire impossible, de faire les observations scientifiques nécessaires.

Nous engageons pour Oujiji huit de nos anciens askaris.

Vendredi 1^{er} novembre. — Nous célébrons de notre mieux la grande fête de la Toussaint. Éprouvés par la maladie et par nos difficultés avec les autorités de l'Ounyanyembé, nous nous consolons en pensant que les saints sont passés par de plus grandes épreuves encore. Nous leur demandons force et courage, afin de suivre leurs traces et de supporter nos peines avec patience.

Samedi 2 et dimanche 3 novembre. — Toujours de nombreuses visites du wali et de son frère; toujours mêmes promesses.

Ils nous annoncent que des caravanes vont venir d'Oujiji et de l'Ouganda et nous fournir tous les hommes dont nous avons besoin.

Le Père Delaunay, qui avait été mieux durant quelques jours, est de nouveau retombé.

Lundi 4 novembre. — Fête de saint Charles Borromée. Aucun de nous n'oublie que c'est aujourd'hui la fête de

¹ V. *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, page 236.

M^{gr} notre vénéré Père. Nous nous unissons à nos frères de Maison-Carrée pour offrir à Sa Grandeur tous les souhaits qu'ils lui font eux-mêmes. Nous prions pour que Notre-Seigneur répande ses bénédictions sur ses travaux et sur ses œuvres. Nous savons que notre vénéré Père, en bénissant nos frères, n'oubliera pas ses enfants de l'Afrique équatoriale.

L'état des santés est un peu meilleur. Nous faisons vœu de dire une neuvaine de messes d'actions de grâces et de dédier notre première église au sacré Cœur de Jésus si nous arrivons tous sains et saufs dans nos chères missions.

Mardi 5 novembre. — Le bruit court qu'une caravane arrive d'Oujiji. Nous envoyons deux soldats à sa rencontre pour en arrêter les pagazis; malheureusement ce n'était qu'un racontage.

A Kouihara, notre capitaine ne peut recruter un seul homme¹. Du reste, nous avons en M. Debaize un redoutable concurrent. Il recrute lui aussi des pagazis pour Oujiji et leur donne jusqu'à douze dotis, au lieu que nous n'en offrons pas plus de neuf.

6, 7, 8, 9 novembre. — Si les pagazis pour Oujiji ne se recrutent point, ceux de l'Ouganda, au contraire, arrivent en grand nombre.

M. Debaize annonce qu'il part lundi prochain pour Oujiji. Il est obligé de laisser une partie de ses bagages, mais il a l'intention de revenir les prendre; sa santé, qui était très

¹ Il est très difficile, dit Burton, de décider les Wanyamouézi à quitter leurs champs entre les mois d'octobre et de mai, ce qui est le moment des travaux. Ils abandonnent volontiers la culture à leurs femmes et à leurs enfants, quand il s'agit de transporter leur propre ivoire; mais à cette époque, ils ne se dérangent pour les autres qu'à un prix excessif.

« ... Dès le mois de novembre, qui est l'époque des semailles, les indigènes refusent de s'éloigner, et les chefs de caravane qui ne peuvent pas donner le supplément de salaire indispensable pour entraîner les porteurs sont forcément arrêtés dans leur marche. Les villageois viennent leur offrir leurs services; ils flânent autour de la cargaison, ouvrent de grands yeux, rient sans motif, soupèsent les fardeaux, débattent le salaire, promettent de revenir le lendemain, et disparaissent sans retour. » (*V. Voyage aux grands lacs*, pages 296 et 328.) Ajoutons qu'alors même que l'on parvient à les entraîner, ils ne tardent pas à désertir en masse.

bonne lors de son entrée à Kouihara, s'est bien affaiblie : il a eu comme nous de très fortes fièvres.

Dimanche 10 novembre. — Le chef de la caravane d'Oujiji est absent depuis quinze jours ; il se promène sans doute, car il ne nous amène aucun pagazi.

M. Debaize envoie sa caravane camper à quelque distance sur le chemin d'Oujiji, afin que tous ses hommes se réunissent. Il choisit la route du sud, parce qu'il n'y a point de hongos à payer ; mais elle est plus longue que celle que nous sommes résolus à prendre nous-mêmes, et qui va droit à l'ouest.

Bien que son œuvre ne soit pas la même que la nôtre, nous accompagnons cet homme de cœur de tous nos vœux. La science et la religion doivent toujours se donner la main, car elles sont sœurs. Que ne pouvons-nous marcher à sa suite, au lieu de croupir misérablement dans une inaction forcée ! Espérons que Dieu, qui veut exercer notre patience, prêtera enfin l'oreille aux supplications que tant de personnes pieuses lui adressent pour nous, et fera tourner à sa plus grande gloire et au plus grand bien des âmes vers lesquelles nous sommes envoyés les épreuves et les souffrances dont nous sommes abreuvés chaque jour.

Déjà le Père Livinhac a presque complété sa caravane ; il va s'enfoncer de plus en plus dans les sauvages profondeurs de ce continent. Nous nous séparerons peut-être pour toujours, mais ce sera les yeux levés vers le ciel et avec cette prière : *Pater, adveniat regnum tuum!* Notre Père, que votre règne arrive !

DEUXIÈME PARTIE

DE TABORA AU NYANZA

CHAPITRE I

VERS LE NYANZA

La perle des guides. — Camp volant. — Adieux. — Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. — Kouikourou. — Coutumes superstitieuses. — Fumeurs et fumeuses. — Un fidèle de Stanley. — Chorégraphie. — Ouyouy. — Un traitant retraité. — Mission anglaise. — Avis aux trainards. — Désertions. — Commencement de la masika.

Kowihara (Ounyanyembé), lundi 11 novembre 1878. — Après avoir acheté aux Arabes de Tabora les étoffes qui nous étaient nécessaires pour continuer notre voyage, nous avons prié Abdallah ben Nassib, gouverneur de la colonie, de nous donner un homme capable de nous procurer des pagazis, et de conduire notre nouvelle caravane jusqu'à l'Oussoukouma, sur les bords du Nyanza. Il nous amena un vieux nègre roulé dans un pagne crasseux. Son regard indécis et son rire malin étaient loin d'inspirer la confiance. Nous dûmes au wali que nous voulions un homme sur lequel nous pussions compter.

Il se mit alors à nous faire le plus grand éloge d'Anamri (c'était le nom du personnage en question).

« Je pourrais, dit-il, vous trouver un guide d'un extérieur plus brillant, mais il vous trahirait peut-être. Anamri vous rendra les plus grands services et vous sera fidèle jusqu'au bout. C'est le plus intelligent et le plus probe des hommes; il connaît tous les chefs, depuis Tabora jusqu'au Nyanza; il sait tous les sentiers, etc. etc. » Cela voulait dire tout simplement qu'il n'avait pas d'autre homme à nous donner.

Sachant très bien que pas un habitant de Tabora ne se mettrait à notre service contre la volonté du gouverneur, nous engageâmes le vieux nègre, qui nous promit de trouver des porteurs dans le plus bref délai. Nous comptons peu sur cette promesse, et le jour même nous prîmes tous les moyens possibles pour l'organisation de notre caravane.

Le dimanche 27 octobre, nous engageons les premiers porteurs; aujourd'hui, la liste est presque complète. Nous décidons que, le lendemain, le Père Barbot et moi, nous quitterons Kouihara avec nos pagazis et quelques soldats, pour aller camper sur la route du Nyanza, au village appelé Kouikourou¹, résidence du sultan de l'Ounyamouézi.

Avant le départ définitif, il est nécessaire d'organiser un camp à quelque distance où l'on réunit les pagazis. Ceux-ci ne demandent jamais à se mettre en route d'eux-mêmes; à plus forte raison ne peut-on exiger de leur vaillance qu'ils s'arrachent brusquement aux embrassements de leurs proches. Ce n'est donc que peu à peu, et en s'éloignant méthodiquement de leur centre d'attraction, que l'on arrive à tirer de ces pauvres gens tout le parti que l'on peut en attendre.

Le Père Girault restera à Tabora pour engager les derniers porteurs et les envoyer nous rejoindre.

Sur le soir, je vais faire mes adieux au gouverneur, à son frère, et à M. Debaize, qui s'est montré très bienveillant pour nous durant notre séjour à Kouihara.

La pluie tombe abondante, et ne nous présage rien de bon. Je rentre mouillé jusqu'aux os, avec une vive appréhension

¹ Ce nom de Kouikourou est un terme générique désignant tout village habité par un sultan ou mtémi.

Nous suivons pour cette seconde partie le journal du Père Livinhac. Nous retrouverons dans la troisième partie ceux des missionnaires qui prirent quelques jours plus tard le chemin du Tanganika.

de fièvre. Grâce à Dieu cependant je passe une bonne nuit, et ma mésaventure n'a pas de résultat fâcheux.

Mardi 12 novembre. — Le Père Girault distribue des paquets aux porteurs. Vers trois heures du soir, tout est prêt pour le départ. Nous serrons la main à nos confrères de la mission d'Oujiji, leur promettant de venir les revoir, et nous prenons le chemin de Kouikourou.

Le village est tout en émoi. Sans compter les nombreux curieux qui viennent assister au départ des Wasoungou, les parents et amis sont là, se livrant aux plus bruyantes démonstrations, et contemplant avec amour la fière attitude de la caravane. Pour mettre le comble à l'ivresse générale, nos askaris font retentir les échos environnants du fracas de la poudre. Pour moi je place ce nouveau voyage sous la protection de l'adorable Trinité en faisant le signe de la croix. Je suis on ne peut plus heureux de pouvoir me remettre en route pour les régions que nous devons conquérir à Jésus-Christ, et je remercie de tout mon cœur Dieu et la bonne Mère, m'abandonnant entièrement au bon plaisir d'En-Haut.

Nos pagazis marchent d'un bon pas dans la direction du nord pendant une demi-heure; inclinant ensuite vers le nord-ouest, nous laissons à gauche Tabora, et arrivons à Kouikourou vers cinq heures.

C'est un grand village, fortifié à la manière du pays, par une haie d'une sorte de plante grasse et par une palissade de longues perches. L'ensemble est assez agréable, car d'épais ombrages y mettent suffisamment à couvert des ardeurs du soleil. Ils sont formés par de grands arbres appelés *meroumbos*, à feuille petite et rondelette, et qui atteignent les dimensions de nos platanes. Les naturels travaillent son écorce assez adroitement et la transforment à peu de frais en de très solides cordes. Le vert printanier des nombreuses bananeraies contribue aussi à donner à ce site un aspect enchanteur.

Sur l'ordre du sultan, deux compartiments du tembé nous ont été réservés, mais aucun d'eux n'est assez grand pour contenir nos bagages. Nous mettons dans le plus convenable les ballots qui contiennent nos étoffes, et nous y faisons dres-

ser nos lits; dans l'autre nous empilons nos caisses et installons notre cuisine. La fumée qui vient des compartiments voisins rend presque inhabitable notre obscur réduit.

Mercredi 13 et jeudi 14 novembre. — Le Père Girault envoie au camp une trentaine de porteurs. Que Dieu soit béni! j'espère que nous quitterons bientôt l'Ounyanyembé.

Les nombreux troupeaux de vaches que possèdent les habitants de Kouikourou rentrant chaque soir au tembé, nous pouvons nous procurer facilement un peu de lait avec les petites perles rouges dites *samé samé*.

Parmi les coutumes superstitieuses des indigènes, en voici une que nous avons toujours vu observer en voyage : la veille au soir, ils répandent de la farine, soit de maïs, soit de moutama, sur la route qu'ils devront prendre au matin suivant, afin, disent-ils, de se rendre le sentier favorable. Cette farine forme quelques figures : tantôt un carré agrémenté de lignes transversales; tantôt une circonférence avec une croix de Saint-André au milieu, une autre fois un triangle avec d'informes hiéroglyphes intérieurs.

Le premier jour de la lune, ils scrutent avec anxiété le moment où cet astre apparaît à l'horizon, alors ils le saluent par une courte prière et par des détonations d'armes à feu cent fois répétées : coutume qui doit provenir des Arabes.

A part cela, le bagage religieux du nègre est bien mince, car je ne sais pas s'il faut tenir compte de l'habitude qu'ils ont de recouvrir d'un peu de sable en passant l'endroit où un pagazi est tombé avec son fardeau; de déposer une pierre à l'emplacement où est mort un de leurs confrères en voyage; de couper une branche, une feuille ou une touffe d'herbe pour jeter sur les restes des rois de la création, comme sont le lion et l'éléphant, en signe sans doute de respect pour la force supérieure que Dieu leur a départie.

Toutes ces pratiques sont chez eux passées en usage et conservées par la tradition. Quelle en est l'origine? Je laisse à de plus savants que moi la tâche de résoudre cette question.

Vendredi 15 novembre. — Je reprends le chemin de Kouihara, laissant le Père Barbot à la garde du camp. Je trouve

le Père Lourdel et le Frère Amance moins faibles qu'à mon départ. Le nombre de nos pagazis est au complet.

Pendant que mes confrères de la mission du Nyanza se hâtent de terminer leurs préparatifs de départ, je vais faire une dernière visite à Cheik ben Nassib. Il se dit mille fois mon ami, me souhaite un heureux voyage, et m'offre de nous faire parvenir, dans l'Ouganda, les étoffes et autres valeurs dont nous aurons besoin.

Je reviens auprès de mes confrères; et, après avoir passé avec eux quelques heures, je donne à ceux de la mission d'Oujiji le baiser d'adieu, et retourne au camp le cœur bien gros!... Pauvres confrères! probablement je ne les reverrai que dans la vraie patrie.

Samedi 16 novembre. — Le Père Barbot va faire ses adieux aux confrères d'Oujiji. Vers dix heures, le Père Lourdel arrive au camp avec le reste des bagages. Le Père Girault est resté en arrière avec le Frère, que la fièvre a saisi à une demi-heure de Tabora. Nous nous hâtons de lui envoyer une kitanda; et, en attendant; nous faisons dresser pour lui un lit sous la tente. Il arrive vers onze heures très fatigué, mais le repos du lit le soulage beaucoup.

Nous donnons des ordres pour que askaris et pagazis se rendent au camp dans la journée de demain, afin que lundi nous puissions partir de bonne heure. Le Père Barbot rentre dans la soirée. Nous sommes heureux de nous voir réunis, et sur la route de notre chère mission.

Dimanche 17 novembre. — Sainte messe avant l'aurore. Durant tout le voyage nous devons célébrer le saint sacrifice de très bonne heure, pour ne pas être troublé par le tumulte qui se fera autour de nous dès la pointe du jour.

Vers trois heures, pluie torrentielle. La tente est inondée, et nous sommes obligés de battre en retraite dans l'intérieur du tembé; enfin le beau temps reparaît au bout d'une heure et demie.

Ici, comme dans tout l'Ounyamouézi, les nègres sont passionnés pour le tabac. Hommes et femmes ne paraissent jamais sans leur pipe. A défaut de tabac, les premiers fument le

chanvre, dont ils aspirent à grandes bouffées les vapeurs délétères. Cette plante pourtant produit chez eux des effets tels qu'on ne conçoit pas pourquoi ils persévèrent dans son usage. Mais la force de l'habitude et peut-être de la mode fait qu'ils regardent comme insignifiantes ou de bon ton les affreuses quintes de toux qui leur soulèvent les entrailles¹.

Les femmes fument, généralement en silence, de grandes pipes d'argile en forme de cône renversé. C'est ainsi qu'elles sortent le matin avec leur dernier-né enveloppé sur le dos dans une guenille ou une peau de chèvre retenue sur la poitrine. Parfois elles portent sur la tête un panier de provisions, et sur l'épaule une houe pour les travaux des champs; mais la pipe est toujours de leurs ornements de prédilection.

Lundi 18 novembre. — Plusieurs pagazis ne sont pas encore arrivés, et ce n'est qu'à neuf heures moins le quart que nous pouvons donner le signal du départ. Les PP. Barbot et Lourdel et le Frère marchent en tête de la caravane; le Père Girault et moi marchons à l'arrière-garde avec quelques askaris, entre autres Mouini Pembé, qui est chargé de transmettre nos ordres au reste de nos hommes. Mouini Pembé a accompagné Stanley dans son dernier voyage; nous avons été contents de lui pendant la première partie du nôtre; sans avoir le titre de capitaine, il sera notre homme de confiance.

La caravane s'avance en bon ordre à travers une immense plaine toute cultivée en maïs, et qui dans la saison doit avoir un joli coup d'œil. Au bout d'une heure et demie, nous atteignons le petit village de Machiama, où nous devons camper. Malgré notre répugnance, nous sommes obligés de pénétrer dans l'intérieur du tembé, car les terres environnantes sont cultivées. Nous mettons nos ballots à l'abri de la pluie sous une sorte de hangar public. Il est résolu que le Père Lourdel et le Frère, qui sont les plus malades de la bande, logeront avec le Père Barbot sous la tente, où l'on se trouve généralement mieux que dans les cases indigènes. Nous n'avons, hélas! qu'une tente à peu près convenable, que nous avons achetée

¹ Livingstone avait déjà trouvé cet usage, qu'il flétrit énergiquement, dans toute l'Afrique australe, notamment chez les Batokas. (*V. Explorations dans l'Afrique australe*, page 535).





En route pour le Nyanza. (P. 194.)

à Marseille : l'autre, confectionnée à Zanzibar, n'est plus habitable. Le Père Girault et moi demanderons donc l'hospitalité aux nègres.

On fait dans ce village de fins et solides paniers, dont les naturels se servent pour emmagasiner la farine de moutama ou de maïs, après que les femmes ont écrasé le grain entre deux pierres.

Dans la soirée, un askari m'apporte une grosse racine qui a, dit-il, les propriétés du savon. Pour m'en assurer, je lui donne un pantalon blanc à laver. Il me le rapporte très propre; mais on me fait observer que cette racine, si elle dégraisse bien, use beaucoup le linge.

Dans la nuit, nos pagazis se livrent à une danse frénétique : les battements de mains retentissent en cadence, les corps s'agitent et se balancent lentement d'abord, puis suivant le mouvement du coryphée, qui chante les prouesses de sa race, avec une précipitation de plus en plus grande. Les pieds frappent le sol d'un seul et même coup. Enfin le rythme s'accélère à un tel point que l'on n'a plus sous les yeux qu'un galop infernal, qui dure jusqu'à ce que tous, à bout de forces, roulent à terre, aux grands applaudissements de ceux à qui l'âge et les infirmités ne permettent plus de se livrer à cet original divertissement. Je me demande comment, après s'être ainsi fatigués, ils pourront faire la longue étape de demain.

Mardi 19 novembre. — A cinq heures, le tambour donne le signal du départ. Nous avons avec nous des gens de Mtésa qui avaient été envoyés par ce roi à Zanzibar. Ils ont demandé à s'engager comme askaris, ce à quoi nous avons consenti, espérant qu'ils pourraient nous être utiles plus tard. Ils semblent doués d'un bon naturel, et nous ont rendu de très grands services dans l'organisation de notre caravane; mais je crois leurs pompeuses descriptions de l'Ouganda et de son orgueilleux monarque sujettes à caution : quel est celui à qui l'on pourrait faire dire que son pays n'est pas le plus beau pays du monde?

Nous nous dirigeons vers le N.-N.-E. Le pays, quoique toujours un peu sablonneux, est très fertile; et si la main de l'homme ne le cultive pas partout, le Créateur sait en tirer mille

richesses qui font éclater sa puissance : nous élevons nos cœurs vers Celui qui revêt d'un si bel éclat le lis des champs, et a promis de veiller sur ses serviteurs malgré leur peu de foi.

Bientôt de grands arbres ombragent le sentier ; nous croyons reconnaître le platane de nos contrées parmi les gommiers sauvages et les mimosas épineux, puis l'euphorbe géant et d'autres essences aux tiges les plus irrégulières et les plus variées. La marche cependant est assez facile au milieu des géants de cette forêt vierge, et les pagazis pressent le pas, car l'étape est longue.

Deux fois nous rencontrons de l'eau sur le chemin, deux fois nous nous arrêtons quelques minutes pour nous désaltérer et reprendre haleine. Ce n'est que vers une heure que nous arrivons dans les terrains cultivés de la tribu d'Ouyouy. A deux heures et demie, nous sommes devant le grand village où habite le chef de la tribu. Il est entouré de cette immense haie touffue et toujours verte dont nous avons déjà parlé. Nos askaris, selon leur mauvaise habitude, annoncent la présence de la caravane par plusieurs coups de fusil.

Le mtémi refuse de nous donner l'hospitalité dans son village ; il fait cause commune avec Mirambo, qui est, dit-on, sur le point d'attaquer les Arabes de l'Ounyanyembé, et craint que nos hommes, dont un bon nombre sont sujets des traitants, ne lui causent de l'embarras, une fois entrés dans la capitale de son petit royaume.

Deux Anglais, membres des missions protestantes, qui campent tout près du village, viennent nous serrer la main, nous disent qu'il se trouve à peu de distance un village de Wangouana où nous serons certainement reçus, et nous annoncent leur visite pour le soir. Nous y arrivons vers trois heures, bien fatigués.

Les ministres anglais viennent nous voir, comme ils nous l'avaient promis ; l'un d'eux, M. Copplestone, était déjà connu de nous, pour avoir accepté notre hospitalité à Tabora. Ces Messieurs doivent se rendre dans l'Ouganda, dès qu'un de leurs confrères les aura rejoints¹. Ils nous demandent un peu

¹ Il s'agit probablement ici de M. Penrose, dont nous avons raconté plus haut la fin tragique. (V. page 159, en note.)

de poudre de chasse. La conversation se fait en kisouahili, non sans quelque peine, car ni les uns ni les autres nous ne possédons parfaitement cette langue.

Mercredi 20 novembre. — La journée d'hier a été si fatigante que nous sommes obligés de donner un jour de repos à nos porteurs. Dans la matinée, j'écris à M^{sr} le délégué apostolique et au T. R. P. Deguerry. Nous allons ensuite, le Père Lourdel et moi, faire une visite à Saïd ben Sélim, ancien gouverneur de l'Ounyanyembé. Il habite dans le village même du mtémi, où il s'est construit une maison semblable aux maisons arabes de Tabora. Son influence n'a pas de peine à contrebalancer celle du sultan indigène, personnage que nous avons trouvé cependant vêtu d'un tricot de laine et d'une pièce de mascati; ce qui est un grand luxe chez les nègres. Ce bon exemple est suivi par les *nyamparas* (grands), qui se drapent orgueilleusement dans leur légère gandoura arabe, et se coiffent du turban.

Comme à Kouïkourou, les huttes sont ici magnifiquement ombragées par de superbes *meroumbos*; mais elles manquent d'alignement et de symétrie; aussi, lorsqu'on marche dans les rues (si toutefois on peut donner ce nom aux communications établies entre les tembés), faut-il mille précautions pour ne pas se heurter ou se perdre.

Notre visite fait plaisir à l'ex-wali, qui déploie pour nous recevoir tout le luxe oriental. L'entrevue se termine par la promesse de nous faire parvenir dans l'Ouganda les lettres à notre adresse qu'on déposerait chez lui.

Dans la soirée, nous nous rendons au camp anglais. Les ministres nous ayant envoyé ce matin sept bouteilles de vin avec d'excellents biscuits, nous les remercions de leur affabilité, et leur offrons à notre tour cinq boîtes de poudre américaine. Ils veulent bien se charger de faire parvenir notre courrier à la côte, et nous donnent en même temps une lettre pour M. Mackay, membre de leur société, qui se trouve en ce moment dans l'Ouganda¹.

¹ La deuxième caravane, passant à Ouyouy le 3 mars 1880, y retrouvait M. Copplestone, dont le confrère était allé à Zanzibar. Après avoir été tous deux dans l'Ouganda, où l'autorité despotique de Mtésa leur avait déplu, les clergymen

Sur ces entrefaites, Mouini Pembé nous apprend qu'il nous sera impossible, en sortant de l'Ounyanyembé, de traverser une grande forêt qui se trouve à cinq ou six jours de marche, si nous n'avons pas avec nous un homme de Ben Sélim. Trois sultans qui habitent en deçà de cette forêt sont, dit-il, ennemis des Arabes, et font la guerre aux caravanes qui viennent de Tabora. Saïd ben Sélim seul est connu et respecté sur le chemin d'Ouyouy au Nyanza. Il ajoute qu'une caravane, partie depuis plusieurs semaines de Tabora, est arrêtée à l'entrée de cette forêt, et attend notre arrivée pour la passer avec nous. Ce sont quelques hommes de cette caravane revenus en arrière qui lui ont donné ces détails.

Nous nous rendons alors une seconde fois chez Saïd ben Sélim. Il nous dit qu'il est vrai que nous trouverons des ennemis sur notre route; que, pour lui, il ne peut nous être utile, si nous passons par l'Ougougou selon notre intention; mais si nous prenons le chemin de Métinguéni, la présence de son représentant écartera tout danger.

Qu'il existe ou non des dangers sur notre route, nous sommes obligés de prendre le parti le plus sûr, et de prier Ben Sélim de nous donner un homme de confiance; car, sans cette précaution, nos lâches Wangouana refuseraient de nous suivre. Il nous promet cet homme, et nous prenons congé de lui.

A la tombée de la nuit, l'homme de Ben Sélim se rend dans notre camp. Il demande huit dotis, et promet de venir dès demain matin avec deux nègres qui lui serviront d'escorte. Nous lui promettons les huit dotis, et nous envoyons en même temps avec lui deux de nos soldats porter un petit cadeau (deux dotis de chiti) à son maître.

Durant le jour, nos soldats ont fait de copieuses libations de pombé, surtout Ismaïli, notre cuisinier. Toute sa raison a fait naufrage dans les cruches aux larges flancs. Croyant mettre la viande dans la marmite, il la jette à côté et nous fait faire ainsi le plus triste des soupers.

étaient revenus dans cette partie de l'Ounyamouézi et s'étaient bâtis une maison en terre sur une éminence, à quelques centaines de pas de la ville.

Cette fois le sultan d'Ouyouy se fit payer un hongo de huit dioras d'étoffe, soixante-douze dotis.

Jeudi 21 novembre. — Nous continuons de nous diriger au N.-N.-E. à travers une plaine très fertile. A huit heures et demie, nous nous arrêtons dans un petit village toujours de la tribu d'Ouyouy. Nous faisons des reproches au kirangozi de s'être arrêté si tôt. Le vieil Anamri s'excuse en disant qu'il aurait fallu marcher quatre heures de plus pour atteindre un autre village, et que l'étape eût été trop longue pour des porteurs encore fatigués de la course considérable de l'avant-veille.

On vient nous offrir cinq poulets pour une choukka : les perles blanches rondes et solides sont facilement acceptées pour les achats de vivres, en ce moment peu abondants.

Vendredi 22 novembre. — Durant trois heures, nous cheminons à travers une grande et belle forêt, ensuite, pendant une heure, à travers des champs cultivés. Direction N.-N.-E.

La caravane s'arrête à Ndala, grand village où nous pouvons camper au large. Les arachides et le moutama abondent; çà et là quelques troupeaux de bœufs.

Nous trouvons les habitants en train de confectionner des paniers d'écorce qu'ils appellent *lindo*. Ces paniers de forme cylindrique sont d'une seule pièce, à part le fond et le couvercle, qui sont cousus très adroitement toujours avec de l'écorce.

Depuis que nous avons quitté Kouïhara, le temps est splendide, quoique nous soyons dans la saison des pluies.

Samedi 23 novembre. — Trois pagazis se sont sauvés pendant la nuit; nous les remplaçons et donnons le signal du départ. A six heures dix minutes nous sommes en marche. Nous cheminons une demi-heure dans une plaine découverte pour nous engager ensuite sous bois. Le terrain s'incline doucement vers le nord. Au bout de trois heures apparaissent les terres cultivées, où nous faisons une courte halte.

Tandis que, assis sur les ballots, à l'ombre des grands arbres, nous nous délassons quelque peu, les pagazis se groupent avec tumulte. « Rougas-Rougas! Rougas-Rougas! les voleurs! les voleurs! » crie-t-on de tous côtés. Je cours vers le groupe, pour savoir la cause de l'alerte. On me montre un

homme qui avait au bras une large blessure : c'était un de nos pagazis qui, se trouvant malade le matin, avait payé un homme pour porter sa charge jusqu'au camp. Il suivait derrière la caravane, un peu loin. Un voleur caché dans les broussailles, qui n'avait probablement pas cru prudent d'attaquer la ligne serrée de nos porteurs, s'était dédommagé en se jetant sur ce pauvre diable, pour lui enlever le peu d'étoffe qu'il portait.

Nous rassurons nos hommes, et nous profitons de la circonstance pour leur faire comprendre combien il est important de ne pas rester en arrière. On se remet en marche, et, après une heure de chemin à travers un pays découvert et cultivé, nous arrivons à Toumbi. Ce grand village n'est qu'un amas informe de cabanes. Impossible de trouver un endroit convenable pour dresser la tente. Nous nous installons, en désespoir de cause, dans un compartiment du tembé assez spacieux pour contenir nos cinq lits. Le temps est très chaud, 28° à 30° centigrades à l'ombre.

Toumbi se trouve au nord de Ndala.

Dimanche 24 novembre. — Aucun de nous ne se sent assez fort pour monter au saint autel. Pourquoi faut-il que, parmi tant de privations, nous soyons encore frustrés de la visite du divin Consolateur?

Nos porteurs, dispersés dans les huttes, se font attendre, et notre caravane ne peut s'ébranler avant sept heures. Nous nous dirigeons vers le N.-N.-E., à travers une plaine généralement découverte et cultivée. Après quatre heures de marche, nous arrivons à Kinga, petit village où nous sommes cependant assez au large.

A peine y étions-nous entrés, qu'on vient nous annoncer que les pagazis de la tribu d'Ougougou, engagés jusqu'à Métinguéni, refusent de nous suivre plus loin, si nous n'augmentons leur salaire. Nous faisons appeler leurs *nyamparas* (chefs de groupe), mais ils ne veulent rien entendre. Après avoir crié qu'ils voulaient trois dotis en plus, c'est-à-dire le double du prix convenu, nos gaillards se sauvent au nombre de soixante-deux. Nous serons donc obligés de passer ici la journée de demain pour louer de nouveaux porteurs.

Lundi 25 novembre. — Dès le matin, je me rends avec quelques askaris chez le mtémi de la tribu, qui habite à une vingtaine de minutes de notre camp. En chemin, les soldats m'apprennent que ce sultan est ennemi de Mirambo, qui n'a jamais pu se rendre maître de son village, défendu par une forte palissade et assez grand pour abriter tous les hommes de la tribu pendant la guerre.

Après avoir passé plusieurs portes basses et étroites et avoir suivi les zigzags de ruelles fangeuses, j'arrive devant la cabane qui sert de palais au chef du district. Je lui offre quelques mètres d'étoffe et le prie de me fournir des porteurs jusqu'à Machimba. Il me les promet majestueusement, et je reprends le chemin du camp.

Vers une heure, nous sommes avertis que le mtémi nous attend sous un grand arbre, à quelques pas du village. Nous nous rendons auprès de lui, le Père Lourdel et moi. Il est assis au milieu des hommes qui veulent s'engager comme porteurs. Nous débattons le prix de leur engagement, et, ne pouvant leur persuader de venir jusqu'à Machimba qui est à trois ou quatre journées de marche, nous finissons par leur faire promettre de venir jusqu'à Mélinguéli moyennant un salaire de deux dotis.

La nuit, bon nombre de nos pagazis Wangouana prennent encore la fuite. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de redoubler de vigilance pour empêcher de nouvelles désertions et de presser la marche le plus possible.

Jusqu'à Kinga, notre caravane avait très bien marché. Ici commencent les épreuves. Puisse le bon Dieu, qui les permet, nous aider à les supporter patiemment pour sa gloire.

Mardi 26 novembre. — Les porteurs engagés hier se font longtemps attendre. Je me rends chez le mtémi pour le prier d'envoyer au plus tôt ses hommes. Il m'assure qu'il a donné des ordres et se met en devoir de presser les retardataires.

Nous quittons le camp vers huit heures et nous marchons dans la direction N.-N.-E. ; le pays est presque partout cultivé. Nous nous tenons sur nos gardes et avançons en bon ordre ; car on nous a dit que la route était infestée de voleurs. Nous

nous arrêtons à Irongou. Le soir, violent orage; pluie abondante. Nos paquets sont abrités sous un vaste hangar.

Mercredi 27 novembre. — Dès la pointe du jour, tandis que nous nous préparons au départ, plusieurs hommes bien armés pénètrent dans le tembé. Ils se jettent sur ceux de nos pagazis qui sont originaires de l'Oussoukouma, et leur arrachent les étoffes que nous leur avons données comme salaire, sous prétexte que les hommes de cette tribu sont ennemis du sultan de Métinguéni, dont ils se disent les soldats.

Nous déclarons à ces brigands que nous sommes, nous, Wasoungou, les amis de Métinguéni, et que nous entendons que nos pagazis, quelle que soit leur tribu, soient respectés sur ses terres.

Ils rendent non sans difficulté les étoffes volées; mais nos soldats épouvantés disent qu'il serait imprudent de poursuivre notre route sans avoir avec nous, comme escorte, quelques hommes de Métinguéni. Nous députons trois soldats vers ce sultan pour lui annoncer notre arrivée, et le prier de nous envoyer un ou deux de ses hommes, afin que leur présence apprenne à tous les brigands de la forêt que nous sommes ses amis.

Nos ambassadeurs rentrent le soir avec quatre hommes de Métinguéni. Ce mtémi est heureux de se dire notre ami, et voit avec plaisir que nous avons pris la route qui traverse ses États. Il nous promet sa protection jusqu'à Machimba. Que le bon Dieu soit béni!

CHAPITRE II

FORÊTS ET ROUGAS-ROUGAS

Un peuple pasteur. — Grands magiciens. — Métinguéni. — Ossuaire. — Voleurs couronnés. — Conversion inattendue. — Bloqués. — Un Mouini-Mgui soigneux de conserver sa précieuse personne. — Silence éloquent. — Prières pour la chose publique. — Les frais de la guerre. — Encore des esclaves. — Attaqués par les Rougas-Rougas.

Jeudi 28 novembre. — Douze pagazis Wangouana se sont sauvés dans la nuit avec un askari. Ces pauvres gens s'exagèrent les dangers de la route. Impossible d'empêcher ces désertions, malgré la vigilance la plus active.

Nous nous mettons en route vers trois heures et demie, et nous nous dirigeons vers le N.-N.-E. Nous marchons durant plusieurs heures dans une épaisse forêt; nous traversons ensuite une chaîne de collines qui semble s'étendre du S.-E. au N.-O. De leur sommet, la vue embrasse une immense plaine boisée. Nous veillons avec le plus grand soin pour déjouer les ruses des voleurs qui, d'après ce qu'on dit, brûlent de nous débarrasser de quelques ballots.

Une bande de Watatourou croise la caravane. Ils conduisent des ânes chargés d'une grande besace de peau de bœuf. Leur visage sec et farouche est loin d'inspirer la confiance; probablement la vue de nos armes leur fait juger prudent de nous laisser passer en paix.

Les Watatourou ne cultivent pas la terre; ils sont pasteurs et vivent de leurs troupeaux de bœufs, de vaches et de chèvres. La viande et le lait leur suffisent, et s'il en est de plus raffinés dans le luxe, ceux-ci viennent alors chez les Wanyamouézi faire quelques provisions de moutama, qu'ils achètent, je crois, avec des flèches qu'ils savent très bien fabriquer.

C'est, de toutes les peuplades que nous ayons encore rencontrées, celle qui s'éloigne le plus du type nègre pour se rapprocher du type caucasique. Leurs troupeaux sont très nombreux et composés chacun de deux à trois cents bêtes à corne. Ils ne construisent pas de huttes pour se mettre à couvert contre les intempéries des saisons, mais dorment sous des tentes de peaux. Le costume est des plus simples, presque tous sont nus : en revanche, ils possèdent les coiffures les plus excentriques et les plus diversifiées. Il en est qui montrent orgueilleusement une sorte de tonsure de perles plaquée sur l'occiput; d'autres se rasent presque complètement le crâne, ne laissant qu'une petite couronne de cheveux et une touffe laineuse au milieu; le plus grand nombre se contentent d'une mèche à la base postérieure de la tête et y suspendent de cent manières des plumes de grosseur et couleur variées. Les femmes ont des ceintures de peaux et se rasent aussi la tête : on se demande comment ils peuvent en cet état supporter impunément les ardeurs du soleil.

La forêt fait enfin place aux terres cultivées, parsemées de villages qui paraissent très peuplés. Hommes, femmes, enfants sortent de leurs habitations et nous examinent des pieds à la tête avec la plus grande curiosité. On dirait qu'ils n'ont jamais vu de blancs.

Métinguéni nous reçoit à l'entrée de son village avec beaucoup d'amabilité. Il nous indique la maison qui nous est destinée, et se retire en nous annonçant sa visite pour plus tard. Il revient bientôt escorté de bon nombre de ses gens, et faisant porter une grande cruche de pombé. Nous en prenons un peu pour lui faire plaisir, nos askaris se chargent du reste.

Rien de plus amusant que la naïveté des habitants de ce village. Tout les étonne : notre teint, nos habits, nos armes. Ils se tordent de rire en voyant la manière dont nous nous

mouchons. Tous, depuis les plus petits bergers jusqu'aux vieillards, se frottent les yeux, ne pouvant en croire leurs sens, et poussent des cris de surprise. Ce fut bien autre chose encore lorsque nous voulûmes quitter nos bottes de voyage ; la surprise fit place à une terreur panique dont on se ferait difficilement une idée : dans l'esprit des naturels, nos bottes devaient faire partie intégrante de notre individu. Pourtant, en voyant nos éclats de rire, ils ne tardèrent pas à revenir de leur frayeur et se contentèrent de répéter tout bas : « Ces Wasoungou sont en vérité de grands magiciens. »

Le mtémi nous dit qu'il recevra notre présent dans le village où nous irons camper demain. Il nous prie cependant de faire aujourd'hui un cadeau à son fils ; nous lui offrons sept coupées de chiti.

Vendredi 29 novembre. — Nous quittons le camp à six heures et quart, et nous nous dirigeons vers le nord.

Les terres cultivées font bientôt place à la forêt la plus sauvage que nous ayons traversée jusqu'ici. Les caravanes passent rarement dans ces parages, car en bien des endroits l'herbe a envahi l'étroit sentier.

Une nombreuse bande de nègres armés de lances et de flèches cherchent à se mêler à la caravane. Je ne sais trop quelles sont leurs intentions. Le Père Girault et moi, qui marchons à l'arrière-garde, avons besoin de recourir aux plus terribles menaces pour les obliger à rester derrière nous.

Le soldat qui conduisait mon âne se trouvant fatigué se couche dans la broussaille, et mon roussin de prendre le large et de disparaître dans la profondeur de la forêt. J'aurais fait volontiers le sacrifice de ma monture, qui n'avait plus la force de me porter ; mais elle avait sur son dos toutes mes chaussures, auxquelles je tenais d'autant plus qu'il est impossible de s'en procurer dans ces contrées primitives. Des soldats envoyés à la poursuite de mon fugitif finissent par le rejoindre, non sans beaucoup de peine.

Au bout de six heures de marche nous entrons dans les champs cultivés, et, à midi et demi, nous arrivons à Métinguéni, résidence habituelle du mtémi de ce nom. Celui-ci

avait pris les devants et nous attendait à la porte de son village, grand et magnifique tembé. Après nous avoir fait l'accueil le plus cordial, il nous conduit dans la cabane qu'il avait fait préparer pour nous recevoir : elle est propre et assez spacieuse.

Nous payons les porteurs engagés à Kinga, chargeant leurs nyamparas de remercier le mtémi, car ses pagazis ont très bien fait leur service.

A quatre heures, le Père Lourdel et moi nous nous rendons avec quelques soldats chez Métinguéli. Son habitation est relativement belle ; une figure humaine grossièrement sculptée en orne la porte d'entrée. Dans la cour intérieure s'élèvent plusieurs petits greniers remplis de moutama, de maïs et d'arachides : l'ordre et la propreté règnent partout. Nous offrons au mtémi un cadeau digne de lui : fusil à pierre, miroir, collier de perles, bracelets de cuivre et trois dotis d'étoffe. Il nous remercie gracieusement et nous promet de nous fournir des porteurs pour après-demain.

Samedi 30 novembre. — Quoique nous n'ayons que très peu de vin, nous ne voulons pas passer ce jour de repos sans dire la sainte Messe. Heureux les prêtres qui peuvent tous les jours monter au saint autel ! On ne comprend bien ce bonheur que lorsqu'on en est privé.

Dans la matinée, le mtémi nous fait conduire un bœuf en cadeau, et sa femme nous apporte du lait. Les porteurs viennent en grand nombre : nous leur offrons un doti pour trois jours de marche, mais ils refusent. Métinguéli en fait chercher d'autres dans les villages voisins, et nous assure que demain, de grand matin, ils viendront en foule.

Dans une petite promenade que je fais aux environs, je découvre quantité d'ossements humains disposés avec symétrie, au milieu de cailloux ronds, sous un arbre géant. Est-ce la trace lugubre de guerres qui trop souvent, hélas ! ensanglantent les terres de l'Ounyamouézi, ou bien la nécropole de l'endroit, ou encore le lieu sacré où se fait l'invocation des fétiches ? Ce qui est certain, c'est que les nègres ne permettent pas aux étrangers d'approcher de ce lieu sinistre.

Dimanche 1^{er} décembre. — Les porteurs ne se font pas attendre, et le mtémi vient lui-même chez nous pour traiter l'affaire de l'engagement. Il fait un long discours aux nyamparas pour les engager à ne pas être trop exigeants à notre égard : les pagazis font peu de cas des belles paroles de leur chef ; ils refusent de porter nos ballots à trois jours de marche, et nous sommes obligés de les engager pour une seule étape au prix d'un pendé ou demi-doti. La distribution des bagages se fait au milieu d'un assez grand tumulte, et nous ne pouvons donner le signal du départ que vers neuf heures.

Avant de sortir de son royaume, je vais faire mes adieux à Métinguéni. Il nous apprend que les sultans de l'Ougougou, de Gambaëta et de Machimba doivent envoyer leurs soldats nous attaquer dans la forêt, et il nous conseille de leur adresser un petit cadeau, en faisant dire que nous sommes leurs amis et que nous voulons la paix ; il ajoute que pour lui il ne fera jamais la guerre aux Wasoungou.

Nous nous mettons en marche, continuant de nous diriger vers le nord, à travers un pays accidenté qui porte partout des traces de culture. Le sentier passe sur les ruines de plusieurs villages qui ont été la proie des flammes.

Vers midi, nous arrivons à Ngourou, petite localité où nous devons camper. Le sultan nous assigne pour demeure un grand compartiment du tembé nouvellement bâti. Nous serons probablement incommodés par le vent qui souffle à travers les meurtrières ménagées dans la cloison ; mais c'est là la plus petite des misères. Notre nouvel hôte est loin d'être aussi gracieux que Métinguéni : ses dents limées en pointe, son visage sec, que ne vient jamais épanouir le moindre sourire, nous disent clairement que nous avons affaire à un sauvage de la pire espèce. A la garde de Dieu !

Ce que Métinguéni nous a dit des dispositions malveillantes des trois sultans qui habitent près de la forêt ne paraît que trop vrai. Les nègres de la caravane arabe, qui ont voyagé avec nous depuis Ouyouy, nous annoncent pour demain la visite des chefs de cette caravane ; nous déciderons de concert avec eux ce que nous avons à faire en présence du danger qui nous menace.

Lundi 2 décembre. — Dans la matinée, le Père Lourdel et moi, allons, accompagnés de quelques askaris, faire visite au mtémi. Le quartier du village où il habite est situé dans un bas-fond boueux; les ruelles en sont sales et puantes. L'habitation du monarque ne se distingue des autres cabanes que par un petit pavillon, au sommet duquel est fixé un crâne humain, trophée hideux de quelque victoire. Le mtémi nous reçoit sous l'étroite véranda qui longe sa demeure.

Nous lui disons que les Wasoungou sont les amis de tous les sultans; et comme témoignage de nos bonnes dispositions à son égard, nous lui offrons cinq dotis d'étoffes variées.

L'amabilité de nos paroles touche peu le cœur du noir couronné. Il compte et recompte les dotis, les examine avec soin et déclare enfin que le cadeau est insuffisant: il lui faut encore cinq dotis. Nous épuisons toute notre éloquence pour lui faire comprendre qu'il a tort de se montrer si exigeant envers les Wasoungou, amis de Mirambo, qui pourrait bien le faire repentir de sa cupidité, et nous parvenons à faire rabattre trois dotis; mais c'est tout ce que nous pouvons obtenir. Nous étions venus offrir un cadeau amical; c'est un véritable hongo qu'il faut traiter. Les Arabes de Tabora nous ont cependant assuré qu'il n'y a pas de hongo à payer sur la route du Nyanza.

Nous prenons congé du mtémi, qui se déride un peu et proteste qu'il est et veut rester notre ami.

Les chefs de la caravane arabe viennent nous trouver. Il est décidé que nous enverrons un cadeau de sept dotis à deux des sultans ennemis auxquels les Arabes n'ont encore rien offert. Ces derniers joindront à chaque cadeau trois dotis en signe d'amitié. Ils prétendent avoir déjà gagné deux autres sultans par leurs présents, et ils nous disent qu'il suffira d'envoyer trois dotis à chacun, comme témoignage de notre amitié à leur égard. Ces divers cadeaux seront portés par l'homme de Saïd ben Sélim. Nous avons toute la peine du monde à trouver parmi nos quinze askaris un nègre assez courageux pour les accompagner.

Dans la soirée, les Watatourou s'emparent d'un de nos ânes qui s'était trop écarté. Nos soldats se mettent à sa poursuite et ramènent notre imprudent coursier.

Mardi 3 décembre. — Nous commençons une neuvaine pour nous mettre sous la protection de nos anges gardiens; car ce n'est pas sans quelque inquiétude que nous attendons le retour des hommes envoyés aux sultans ennemis.

Ils reviennent dans la soirée. Leur mission a parfaitement réussi; ceux qui devaient nous faire la guerre sont devenus nos amis, et ont donné des ordres pour que leurs soldats quittent la forêt dont ils gardaient les sentiers. Gambaëta même nous a promis quelques hommes de confiance pour nous escorter, à la condition que nous lui donnerions un fusil en cadeau. Nous nous occupons donc sans retard de l'engagement des porteurs.

Cela ne fait pas l'affaire du sultan de Ngourou, qui aurait bien voulu nous garder plusieurs jours, afin de nous vendre ses patates; aussi ne veut-il nous donner des hommes qu'au prix exorbitant de quatre dotis pour deux journées de marche. A la vue d'une pareille exigence, nous faisons appeler les chefs de la caravane arabe, et les prions de nous envoyer leurs pagazis pour porter nos bagages jusqu'à Machimba, où il nous sera facile de trouver des porteurs, grâce aux bonnes dispositions du sultan de cette tribu. Ils nous promettent d'accéder à notre demande, si ceux de Ngourou ne veulent pas descendre à un prix raisonnable.

Mercredi 4 décembre. — L'homme de Saïd ben Sélim est chargé de porter à Gambaëta le fusil que ce dernier désire; puis nous faisons demander au sultan de Ngourou son dernier mot au sujet des porteurs. Hier il réclamait quatre dotis par homme; aujourd'hui il en réclame cinq, et ajoute qu'il prendra les armes contre les Wanyamouézi des autres tribus qui viendront nous offrir leurs services. On ne saurait pousser l'insolence plus loin. Nos askaris sont consternés : ces pauvres gens ne sont braves que lorsqu'il n'y a rien à craindre. Pour nous, nous nous abandonnons avec une entière confiance entre les mains de Celui qui a compté les cheveux de notre tête, et qui a promis de nous garder comme la prune de l'œil.

Tout à coup, et sans que nous sachions pourquoi, le mtémi, changeant de ton, nous fait dire que pour un pendé il nous donnera des porteurs jusqu'à Machimba. Que Dieu soit béni!

Nous organisons en toute hâte la caravane, et à midi moins un quart nous donnons le signal du départ. Nous nous dirigeons vers le N.-N.-O. Au loin, devant nous, l'horizon est borné par une chaîne de montagnes boisées, s'étendant de l'est à l'ouest.

Le fils du mtémi de Machimba est venu au-devant de nous jusqu'à Ngourou. C'est un petit espiègle de douze à quinze ans, qui est tout fier de porter le fusil du Père Girault.

Vers trois heures, nous arrivons à Machimba. Les chefs de la caravane qui nous attendait depuis plusieurs jours dans ce village pour traverser la redoutable forêt viennent nous souhaiter la bienvenue. Le sultan paraît satisfait de sept dotis que nous ajoutons au cadeau envoyé avant-hier. Nos chapeaux excitent singulièrement sa curiosité, et je suis obligé de lui prêter quelques instants le mien. Tout fier de sa nouvelle coiffure, il va se montrer aux gens de sa maison, qui le saluent par de grands éclats de rire.

La population a l'air simple et bonne. Nous sommes logés, le Père Girault et moi, dans un étroit compartiment du tembé, en compagnie d'une couvée de petits poussins que nous craignons sans cesse d'écraser sous nos pieds.

Jeudi 5 décembre. — Les hommes de Machimba, tout bien disposés qu'ils sont, demandent quatre dotis pour porter nos bagages jusqu'à la tribu de Samouï, qui se trouve au delà de la forêt, à deux jours de marche d'ici. C'est à n'y rien comprendre. Ces bons nègres craignent d'être attaqués à leur retour par les brigands qui infestent le pays.

L'homme de Saïd ben Sélim est de retour. Gambaëta nous enverra deux hommes pour nous accompagner jusqu'à Samouï; mais ils ne viendront que demain, occupés qu'ils sont aujourd'hui à faire des sortilèges pour savoir celui des trois sentiers qu'il faudra suivre afin de traverser heureusement la forêt. Il reproche à Machimba d'être si peu soucieux de fournir des porteurs à un prix modéré à des blancs qui ont été si bons pour lui, et il finit par déterminer le noir monarque à nous donner des hommes pour deux dotis. Il nous fait ensuite observer que le jour de demain est un jour néfaste pour les Wangouana, et que nous ferions bien de remettre le départ à

après-demain. Mais, sachant par expérience combien un long séjour dans le même endroit est funeste aux caravanes, nous faisons annoncer le départ pour demain matin, au grand déplaisir des Wangouana des deux caravanes, qui, tout en consentant à nous suivre, assurent qu'il nous arrivera malheur.

Vendredi 6 décembre. — Il y a eu dans la nuit un violent orage; pourtant, nos bagages abrités par notre mauvaise tente n'ont pas trop souffert. Les nuages qui couvrent le ciel semblent encore présager de nouvelles averses. Nous organisons quand même notre caravane, et à sept heures et demie le signal du départ est donné. La caravane arabe, qui veut à tout prix voyager avec nous, se met en marche à notre suite. La pluie commence bientôt à tomber, et le temps devient de plus en plus sombre.

Entreprendre un voyage de deux jours à travers une forêt par un temps pareil serait exposer grandement nos bagages. Nous donnons donc ordre d'arrêter à Poli-à-Chimba, village situé à l'entrée du *pori*¹, à une demi-heure de marche vers le nord. Nos bagages sont empilés avec soin sur des branches d'arbres et abrités contre la pluie au moyen des deux toiles de nos tentes. Quant à nous, on nous donne pour logement, un compartiment du tembé assez spacieux, mais très malpropre.

Ce village appartient à la tribu de Machimba : il se fait remarquer par une sorte de tour assez élevée, grossièrement construite avec des pièces de bois fortement liées ensemble au moyen de cordes d'écorce d'arbres. A la tête se trouve un *mouini-mgui* (maître du village), qu'on désigne aussi sous le nom de *manangoua*. Nous ne tardons pas à recevoir sa visite. Il nous offre une chèvre, et nous lui donnons deux dotis de kaniki dont il n'a pas l'air très satisfait.

Samedi 7 décembre. — Nous nous levons de bonne heure et

¹ On désigne sous ce nom les terrains tout à fait incultes, et pendant la traversée desquels il faut se résigner à ne rencontrer ni vivres, ni habitations, ni âme vivante. Tantôt le sentier suit une plaine sablonneuse et aride, comme dans l'Ougogo; tantôt il serpente capricieusement au milieu de jungles d'une hauteur de deux à trois mètres, ou s'enfonce dans l'obscurité des épaisses forêts.

mettons au plus vite la caravane sur pied. Les hommes de Gambaëta ne sont pas encore arrivés : ne nous trouvant pas hier à Machimba, ils sont repartis chez eux.

Tandis que nous étions occupés à la pénible besogne de faire lier et délier les *mitoumbas* (charges des nègres porteurs), toutes les voix se taisent soudain dans la caravane. Les Wanyamouézi prêtent l'oreille; puis, poussant le cri de « *vita! vita!* la guerre! la guerre! » ils laissent là nos ballots et se dirigent en toute hâte vers l'endroit où leur oreille fine a distingué le bruit de la fusillade.

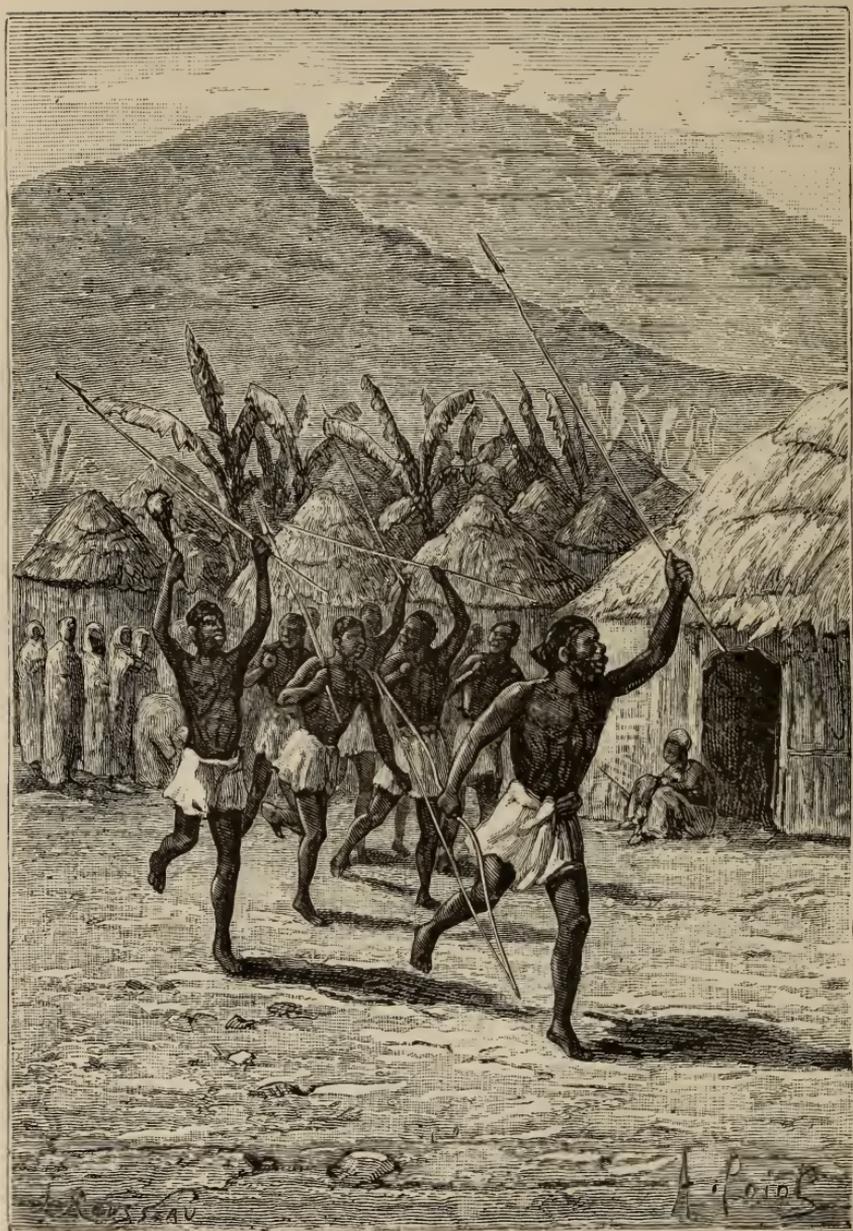
Le Mouézi est toujours sur le pied de guerre : il ne sort jamais de sa cabane sans être armé de deux lances, et sans avoir dans sa main son arc et ses flèches, s'il n'est pas assez riche pour se procurer un fusil. Aussi nos pagazis n'ont-ils pas besoin de repasser dans leur village, et peuvent aller droit sur le champ de bataille.

Pourquoi cette déclaration de guerre? Quel est l'agresseur? Personne ne le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est que la tribu est attaquée.

Nous faisons rentrer nos bagages dans l'intérieur du tembé par nos askaris et ceux de nos pagazis engagés à Kouihara, qui nous restent encore. La caravane arabe fait de même. Le mouini-mgui ou manangoua a entouré sa tête d'une pièce d'étoffe blanche; il s'est armé de sa longue lance et, la frayeur sur le visage, va et vient d'un bout à l'autre de son estacade; mais il est assez sage pour ne pas exposer sa noble personne, et, tandis que ses hommes volent au combat, il reste prudemment enfermé dans l'enceinte de son village. Quelques nègres sont montés au sommet de la tour et demeurent en observation pour signaler l'ennemi, s'il vient à paraître. Nous nous demandons, non sans anxiété, quel va être le dénouement de la terrible tragédie qui vient de commencer. Mais nous avons confiance que la divine Providence, qui veille avec tant de soin sur les missionnaires, nous préservera de tout malheur.

Nous faisons appeler les chefs de la caravane arabe pour savoir ce qu'ils pensent de la situation. Ils nous disent que l'ennemi, quel qu'il soit, se gardera bien d'attaquer un village qu'il sait être gardé par les fusils de deux fortes caravanes. Défense est faite aux soldats de notre escorte d'aller





Village nègre sur la défensive. (P. 212.)

prendre part au combat, et, en effet, aucune attaque n'est tentée contre le village.

Dans la journée, nous apprenons que c'est le frère de Mirambo qui est venu attaquer les tembés voisins. Déjà plusieurs villages ont été la proie des flammes. Nous ne pouvons plus compter sur les habitants de Machimba pour porter les bagages, et nous nous hâtons de députer des hommes avec des présents au sultan de Samouï, pour le prier de nous envoyer quatre-vingt-dix pagazis.

En cherchant les deux dotis d'étoffe de couleur que nous destinons à ce sultan, nous découvrons le vol de vingt pièces d'un prix assez élevé. Ce vol a été commis très probablement par nos soldats; mais il est impossible d'obtenir le moindre aveu. La caravane arabe qui voyage avec nous leur permet de rendre vaine la recherche des étoffes volées.

Le soir éclate un violent orage.

Dimanche 8 décembre. — Fête de l'Immaculée-Conception. Cette belle fête ne pouvait venir plus à propos. Nous avons besoin, au milieu des peines et des difficultés, de nous souvenir que du haut du ciel veille sur nous la meilleure des mères. Que la Vierge immaculée nous obtienne la grâce d'arriver bientôt dans les régions que nous devons conquérir à son divin Fils!

La sainte messe est célébrée de grand matin dans notre pauvre demeure. Quand donc, ô Marie, s'élèveront ici des temples moins indignes de vous et de nos saints mystères? Quand donc ces populations si nombreuses adoreront-elles votre aimable Fils et vous proclameront-elles leur Mère?

Dans la matinée, Chibou, capitaine de la caravane arabe et qui se dit l'homme de Mtésa, vient nous faire une visite de cérémonie. Après avoir causé de la pluie, du beau temps et de la guerre, il finit par nous insinuer que, son voyage se prolongeant au delà de toute prévision, il manque de perles pour donner le pocho aux dix hommes qui portent les ballots du roi de l'Ouganda. Il se retire sans rien demander, mais c'est le cas de le dire, son silence est éloquent. Nous nous consultons pour savoir si nous devons accéder à son désir. Malgré notre pauvreté, nous croyons devoir lui donner quelques

perles pour faire plaisir à Mtésa, chez qui nous devons établir notre première mission.

Chibou nous promet de faire connaître au roi de l'Ouganda nos bontés à son égard.

Lundi 9 décembre. — Nous apprenons que la guerre se fait sur plusieurs points, non loin du village où nous campons; mais aucun des guerriers n'étant encore revenu, nous n'avons pas de nouvelles bien précises.

Cinq de nos hommes se dirigent à notre insu vers le théâtre des hostilités et ne rentrent que le soir. Nous les reprenons sévèrement, mais ils nous assurent qu'ils ont été simples spectateurs; nous n'avons pas de peine à les croire, car les Wangouana sont trop lâches pour s'exposer de gaieté de cœur à se faire tuer.

Grand orage. Les porteurs demandés à Samouï ne sont pas encore venus : nos hommes avaient cependant promis de marcher nuit et jour.

Mardi 10 décembre. — Vers quatre heures du matin, un terrible coup de fusil retentit dans l'enceinte du tembé. Les askaris envoyés à Samouï annoncent leur retour par cette décharge, véritablement folle en ce moment où tout le monde est ici sur le qui-vive. Ils n'amènent pas de porteurs. A Samouï aussi on craint la guerre, et les habitants de cette tribu ne veulent consentir à s'éloigner de leurs foyers pour venir chercher nos bagages qu'au prix exorbitant de cinq dotis. Nos hommes n'ont pas osé prendre sur eux de les engager à de telles conditions.

Nous proposons alors à Chibou de partir avec sa caravane et de nous renvoyer ensuite ses pagazis. Il nous dit qu'il est convenable que les Wasoungou prennent les devants, et qu'il va à l'instant nous envoyer de ses hommes pour compléter le nombre de nos porteurs. Grand tumulte dans le camp arabe : peut-être les autres chefs de la caravane ne sont-ils pas de l'avis du capitaine. Cependant les porteurs arrivent; nous nous hâtons de faire la distribution des ballots, mais nos nouveaux pagazis sont bientôt rappelés par leurs maîtres.

Nous décidons alors que le Père Barbot, le Père Lourdel et le Frère Amance vont partir pour Samouï avec nos anciens

porteurs et les quelques Wanyamouézi qui pourront se présenter. Le Père Girault et moi resterons ici avec quelques soldats pour garder le reste de nos bagages, que viendront chercher les mêmes porteurs. De leur côté, les Arabes se hâtent de mettre leur caravane sur pied et se joignent à nos hommes, ne laissant ici que sept charges avec un askari pour les garder.

Dans la journée, le grand silence qui règne dans le village consterné n'est interrompu que par le chant lugubre des femmes et des enfants qui font une sorte de procession autour du tombé, probablement pour rendre les génies favorables à leurs guerriers, dont on n'a pas encore eu de nouvelles, quoiqu'on soit tout près du champ de bataille.

On vient souvent nous demander de la poudre, mais nous refusons carrément d'en donner à qui que ce soit. Le temps a été beau durant toute la journée; à la tombée de la nuit a éclaté un violent orage : c'est de saison.

Mercredi 11 décembre. — Un nyampara des pagazis qui nous ont quittés samedi pour s'en aller à la guerre vient nous rendre visite. Sa tête est hérissée d'un fatras de plumés de divers oiseaux et de poils de bêtes fauves. En temps de guerre, les Wanyamouézi cherchent à se donner l'air le plus fantastique possible. Notre guerrier nous apprend que, tandis que le frère de Mirambo mettait à feu et à sang les villages amis de Machimba, Métinguéni avait fondu sur la tribu même de Machimba. Il ajoute, pour nous donner une idée des combats qui se sont livrés, que Métinguéni a brûlé cinq tonneaux de poudre (une trentaine de livres environ).

La guerre a cessé pour quelques jours seulement : les vaincus se préparent déjà à aller attaquer les vainqueurs dans leurs foyers. Tous les tambours du village se mettent en branle pour fêter le retour des combattants.

Jeudi 12 décembre. — Un de nos askaris s'est sauvé, emportant son sabre et plusieurs pièces d'étoffe volées à ses collègues.

Nous apprenons d'un Mouézi qui revient de l'Ounyanyembé que nos confrères de la mission d'Oujiji avaient déjà organisé leur camp et étaient sur le point de partir.

Vers trois heures du soir, nous entendons encore une vive fu-

sillade dans la direction du nord. Nos gens crient aux *Rougas-Rougas*; mais bientôt les sons du tambour nous font plutôt croire à l'arrivée d'une caravane : c'est, en effet, celle de l'Arabe Mabrouki, de Tabora, qui revient de l'Ouganda avec une profusion de défenses d'éléphants. Son effectif est bien de six cents personnes; est-ce malgré ou à cause de cela qu'elle a été attaquée dans le pori par les voleurs? Son chef avait placé vingt askaris en tête, dix au centre et vingt autres en queue : grâce à cette intelligente disposition, il n'avait rien perdu de ses marchandises malgré un combat acharné.

Sur les six cents personnes formant cette caravane, il y avait au moins deux cents femmes achetées dans l'Ouganda, où elles se vendent trois dotis. A Tabora, elles sont revendues quarante, soixante et quelquefois cent dotis : on le voit, c'est un commerce des plus avantageux et auquel les Arabes ne renonceront que contraints par la force.

Quelques-unes de ces infortunées créatures avaient avec elles leurs enfants, mais nous devons à la vérité d'ajouter que nous n'avons pas été témoins des traitements abominables rapportés par les précédents explorateurs.

A la tombée de la nuit arrivent nos porteurs : ce sont, pour la plupart, des hommes de la tribu de Samouï engagés par le Père Lourdel au prix de deux dotis. La traversée de la sinistre forêt s'est effectuée sans incident fâcheux.

L'homme de Saïd ben Sélim vient nous dire que, sa mission étant remplie, il désire reprendre le chemin d'Ouyouy. Il nous prie en même temps de lui donner une lettre pour faire connaître à son maître les services qu'il nous a rendus.

Vendredi 13 décembre. — Nous faisons tous nos efforts pour organiser au plus vite notre petite caravane ; mais les porteurs voulant être payés avant le départ, nous ne pouvons nous mettre en route que vers sept heures et demie. Si les voleurs viennent nous attaquer, ce sont eux qui seront volés.

Nous dirigeant vers le N.-N.-E., nous marchons longtemps à travers une forêt très épaisse. Les branches qui se croisent sur l'étroit sentier nous obligent souvent à nous incliner profondément, ce qui nous fatigue beaucoup et nous rend insensibles au spectacle des beautés qui nous environnent :

arbres gigantesques, guirlandes capricieuses de lianes, ombrages frais, coteaux charmants. Peu à peu la forêt s'épaissit et prend un caractère des plus sauvages : nous cheminons difficilement entre deux fortes haies de hautes broussailles, véritable coupe-gorge.

Tout à coup des cris menaçants retentissent à quelques pas derrière nous. Nous courons en toute hâte, le Père Girault et moi, vers l'endroit d'où partent ces clameurs, et nous voyons une bande de nègres bien armés sur le point d'en venir aux mains avec les trois ou quatre askaris qui marchaient avec nous à l'arrière-garde. « Des voleurs ! des voleurs ! nous crient nos soldats ; ils veulent s'emparer de nos biens ; ils viennent de Samouï. » Me recommandant intérieurement à Marie et à mon ange gardien, je vais droit à celui qu'on me dit être le chef des brigands et qui couchait déjà en joue un de nos soldats. Je détourne son fusil, et me mets à crier que les Wasoungou sont les amis du sultan de Samouï, que nous voulons la paix et non la guerre.

De son côté, le Père Girault s'efforce de pacifier les esprits.

A l'instant, déposant leur air féroce, ils crient qu'ils n'attaqueront pas la caravane des Wasoungou et qu'ils vont rester derrière nous ; puis, se groupant autour de leur chef, ils tiennent conseil. Frappés d'un changement si inattendu, tous les deux nous rendons grâce à Dieu pour la protection visible dont il vient de nous couvrir. Les voleurs nous rejoignent au bout de quelque temps et nous assurent que nous n'avons rien à craindre d'eux. Comme preuve de leurs bonnes dispositions, ils se tiendront en arrière. Ils ajoutent que, si nous sommes attaqués par d'autres brigands, ils prendront notre défense. J'avoue que, tout en ne me méfiant pas trop de leurs bonnes paroles, je me passerais volontiers d'une pareille escorte.

Les collines boisées font place à une immense plaine marécageuse que les pluies des jours précédents ont couverte d'eau et de boue. Après quelques heures d'une marche pénible, nos pagazis déposent leur charge et déclarent qu'ils vont laisser là nos bagages et se retirer, si nous ne leur accordons à l'instant un doti en plus du prix convenu. Impossible de leur faire entendre raison, et il nous faut nous exécuter, quoique à contre-cœur, si nous voulons continuer notre route.

L'étoffe distribuée, nous donnons le signal du départ et nous arrivons à quatre heures et demie au bord d'un fleuve coulant de l'est à l'ouest. Nous le passons sur le dos de nos hommes qui ont de l'eau jusqu'à la ceinture, et établissons notre camp à quelques pas de la rive.

Nous n'avons pris en route qu'une poignée de riz froid, mais la fatigue nous a fait perdre tout appétit et nous faisons peu d'honneur à notre pauvre souper. Pour moi, les nombreux bains de pieds que j'ai pris dans la journée me font craindre la fièvre, et je prends une dose de quinine pour la prévenir.

A la tombée de la nuit, je suis frappé par le spectacle d'une multitude d'insectes phosphorescents qui voltigent sur le bord du fleuve.

Les voleurs campent avec nous. A la garde de Dieu !

¹ Au mois de mars 1880, la fraction de la deuxième caravane qui, sous le commandement du Père Levesque, se rendait au Nyanza, eut à traverser ces mêmes forêts. La guerre y sévissait plus cruelle que jamais. Mouini-Zoë, sultan de Gou, leur en apprit la cause. Sept mois auparavant, l'Arabe Amissi ben Alouli, se rendant dans l'Ouganda, fut attaqué dans le pori et tua le fils du sultan de Mzongo. Ce voleur couronné, pour se venger, s'allia à deux autres sultans ses voisins pour fermer le chemin des caravanes; en sorte que l'Ouzongo, (serait-ce la même contrée que l'Ougougou?) étant infranchissable, le Père Levesque dut incliner vers l'ouest après toutefois avoir demandé un renfort de soldats au gouverneur de Tabora.

Entre Mongoï et Lindé ils rencontrèrent la rivière signalée ici dans le journal du Père Livinhac et qui est probablement la Monangah de Stanley. Sur ses bords campaient une cinquantaine de coupe-jarrets, à l'aspect le plus hideux et le plus sauvage. Leur chef, un grand noir au regard vraiment diabolique, frappant le sol de sa lance, jura que la caravane ne passerait pas impunément sur son territoire. On parla longtemps, et moyennant un tribut de dix dotis les Pères purent continuer leur chemin. Mais nos bandits ne comptaient pas du tout lâcher si facilement une aussi bonne proie, et le surlendemain, 27 mars, entre Lindé et Ousanda, les cris de guerre retentissaient de plus belle. « Cette fois, écrit le Père Levesque dans son journal, les voleurs tombent sur nous comme un coup de foudre; un de nos porteurs est assommé, tandis que le Frère Max, qui venait immédiatement après moi sur son âne, a la poitrine traversée par une lance. Il n'eut que le temps de pousser un cri de douleur et je le vis tomber à la renverse. Au même instant une balle qui m'était adressée de très près me fit tomber aussi sur le sol. Lorsque je repris connaissance, je constatai avec bonheur que je n'avais qu'une égratignure. Je n'essayerai pas de dire avec quels transports de joie et de reconnaissance je baisai la petite statue de saint Joseph que je garde toujours sur moi. Nos askaris avaient eu raison de l'insolence des voleurs; le meurtrier du Frère avait été tué, les autres avaient pris la fuite. » C'est sous un énorme baobab, à cinquante pas de l'étroit sentier, que fut confiée à la terre, au milieu d'une émotion générale, la dépouille mortelle du frère Max, nouveau martyr de la civilisation chrétienne.

Quant au sultan d'Ousanda, il profita encore de ce tragique événement pour extorquer à la caravane un tribut de vingt dotis.

CHAPITRE III

DANS L'OUSOUKOUMA

Toujours la croix. — Mœurs royales. — Trop d'empressement. — L'Ousiha. — Amitié intéressée. — Paysage de l'Ousoukouma. — Achille aux pieds légers. — Culture et préparation du tabac. — Gens peu difficiles sur la toilette. — Fondateurs de cuivre. — Noël! Noël! — L'Ousemao. — Recette contre le mauvais œil. — Sobriété africaine.

Samedi 14 décembre. — Nous levons le camp à six heures moins un quart, et, nous dirigeant vers le N.-N.-E. à travers une plaine découverte, nous arrivons à neuf heures aux villages de la tribu de Samouï. Nous nous rendons directement à celui au-dessus duquel flotte notre bannière du Sacré-Cœur. Les askaris qui avaient escorté la première caravane saluent notre arrivée par plusieurs décharges. Ceux qui nous accompagnent se mettent aussi comme de raison à faire parler la poudre, pour leur faire écho.

Aucun de nos confrères ne vient au-devant de nous. Serait-il arrivé quelque malheur? Je ne fais qu'un saut et me précipite en tremblant dans le compartiment du tembé que l'on me désigne du doigt. Pauvres frères! le bouclier de la Providence les a mis à couvert comme nous des balles et des flèches ennemies, mais non de la fatigue et de la souffrance qui les tiennent tous cloués sur le sol. Le Père Girault est bientôt lui-même pris de la fièvre; je me trouve donc pour le moment trans-

formé en garde-malade, quoique je ne me sente pas beaucoup plus solide qu'eux. Seigneur ! vous qui conduisez aux portes du tombeau et qui en ramenez, soyez encore béni de cette nouvelle croix, mais ne détournez pas les yeux de vos serviteurs !

Après nous être un peu réconfortés mutuellement, j'ouvre mon bréviaire et me mets à réciter le saint office. O livre des grandes consolations sacerdotales, que deviendrions-nous sans le soutien que nous procure ta lecture quotidienne !

Le village où nous campons est le chef-lieu de la tribu ; à sa tête se trouve un manangoua, fils du mtémi. Ce dernier réside à quelque distance de la route que nous devons suivre.

Le manangoua nous fait dire qu'il veut qu'on lui donne le prix du hongo, avant de traiter la question de ce tribut avec son père. Après de longues et ennuyeuses discussions, il finit par se contenter d'une kanzou arabe (robe blanche en coton), de douze coudées de chiti et de deux dotis de méricani. En témoignage de ses bonnes dispositions à notre égard, il nous fait cadeau d'un magnifique bœuf, à la grande joie de nos nègres, qui savent bien qu'il leur en reviendra la meilleure part.

Dimanche 15 décembre. — Dans la matinée, je me rends avec quelques askaris chez le mtémi. Nos nègres m'avaient assuré qu'il demeurerait tout près. Ce qui ne nous empêcha pas de marcher plus d'une heure avant d'arriver à son village. Le sentier que nous suivons longe une chaîne de petites collines formées d'énormes blocs de granit superposés et d'un aspect des plus pittoresques. Leurs masses dénudées et abruptes leur donnent de loin les apparences les plus fantastiques. Que l'homme est faible et petit en face des œuvres de Dieu !

C'est au pied d'une de ces collines qu'est bâti le tembé où habite le chef de la tribu. Des crânes humains, fixés au bout de longues perches, sont les seules sentinelles qui en gardent l'entrée.

Nous sommes introduits dans le palais du monarque, cabane étroite et obscure. Il est absent, et je suis forcé de faire anti-chambre tout comme dans les premiers palais du monde civi-

lisé. Au bout d'une bonne heure, il se montre enfin à nos profanes regards. C'est un homme à la figure bouffie. Son obésité peu commune nous dit clairement que ce prince sait noyer dans les cruches de pombé les soucis de l'administration. Je le prie de nous donner des porteurs jusqu'à Ousiha, et lui offre, comme prix du hongo, un fusil à pierre et quatre dotis, ayant soin de lui rappeler que nous lui avons déjà envoyé deux pièces d'étoffe.

Peu satisfait du cadeau, le mtémi se met à faire d'interminables discours pour démontrer comme quoi il lui faut dix dotis. Je lui dis qu'il n'est pas convenable qu'un personnage tel que lui cherche à ruiner les Wasoungou et à les réduire à manger de l'herbe.

Mes paroles ne le touchent guère, et si nous voulons des pagazis, il nous faudra lui donner au moins deux dotis. Je les lui promets. Il fait alors apporter deux grands pots de lait, que mes soldats vident en un clin d'œil.

Il est plus de midi : je regagne le camp sous un soleil de plomb. Les porteurs arrivent en grand nombre; le Père Girault en inscrit les noms.

Lundi 16 décembre. — Le mtémi, trouvant que le présent qu'on lui a fait la veille n'est pas assez considérable, se rend de très bonne heure dans notre camp, et déclare que nous n'aurons pas de porteurs si nous ne lui donnons encore deux dotis. Le monarque satisfait, nous annonçons la distribution des bagages.

Alors commence une scène indescriptible : les nègres non engagés se jettent sur nos ballots et s'efforcent de les arracher à ceux qui ont donné leur nom; ils se poussent, se tirent, se culbutent en faisant retentir l'air de hurlements affreux. Nos askaris cherchent en vain à rétablir l'ordre, et je ne sais trop ce qui serait arrivé si le manangoua et un de ses nyamparas n'étaient intervenus et n'avaient chassé à grands coups de bâton leurs insolents sujets.

Nous faisons préparer une kitanda pour le Père Lourdel; les autres Pères vont beaucoup mieux et assurent qu'ils pourront faire l'étape sur leurs ânes.

Nous continuons de nous diriger vers le N.-N.-E. Les cam-

pagnes sont bien cultivées et parsemées de villages nombreux et très peuplés, autour desquels paissent de magnifiques troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons.

Ce n'est pas le désir qui nous manque de demander à nos hommes des renseignements sur le pays que nous traversons. Mais nous ne le pouvons pas, obligés que nous sommes de courir à droite et à gauche pour tenir en respect une centaine de noirs qui cherchent sans cesse à se mêler à la caravane pour s'emparer de quelques ballots d'étoffe.

A onze heures et demie, nous arrivons à Kichoumbi, lieu du campement. Nous avons assez de peine pour trouver dans ce village un logement convenable; et, pour la première fois, nous sommes obligés de payer le maître du compartiment du tembé qui nous est cédé pour un jour.

Comme le temps n'est pas très sûr, le Père Lourdel et le Frère logent dans la hutte : la tente est dressée dans la cour pour les plus valides.

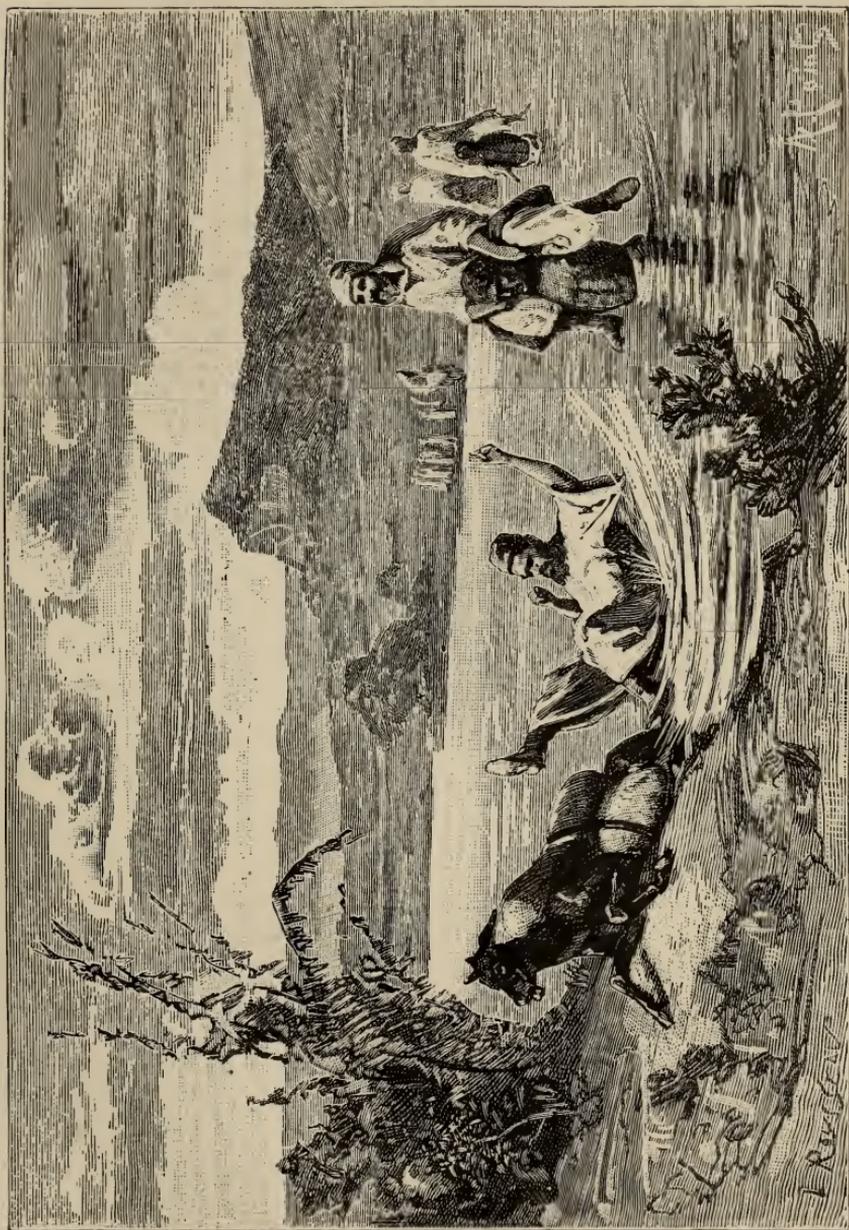
Mardi 17 décembre. — Dans la nuit a éclaté un violent orage. Il est tombé des torrents de pluie. L'eau, s'accumulant dans la cour du tembé, a envahi la tente, et nous nous réfugions à notre tour dans la cabane habitée par nos confrères.

Nous sommes obligés de séjourner ici. Un torrent qui se trouve sur le chemin d'Ousiha a été trop grossi par la pluie de la nuit pour qu'on puisse le traverser.

Le mtémi de la tribu à laquelle appartient le village de Kichoumbi nous fait dire qu'il est notre ami et nous prie, en conséquence, de lui envoyer un cadeau. Nous lui faisons porter deux dotis.

La caravane arabe, restée hier en arrière, vient camper dans un village voisin. Elle veut à tout prix voyager avec nous; nous préférerions être seuls; mais nous croyons imprudent de ne pas accéder au désir de ces messieurs, car ils pourraient exciter contre nous les tribus que nous devons traverser.

Mercredi 18 décembre. — Nous nous mettons en marche et nous nous dirigeons toujours vers le N.-N.-E., par une plaine découverte et inhabitée. Deux rivières assez considérables,



Passage d'une rivière. (P. 223.)

coulant de l'ouest à l'est, couvrent le sentier. Le Père Barbot réussit à les passer sur son âne. Le Frère Amance veut les passer de même, mais sa monture glisse en sortant de la seconde, le renverse, et le pauvre Frère disparaît tout entier dans l'eau. Pour nous, nous traversons ces deux rivières sur les épaules des Wanyamouézi, qui ont de l'eau jusqu'à la ceinture.

Nous étions alors dans l'Ousoukouma, nom sous lequel on désigne la portion septentrionale de l'Ounyamouézi. Les forêts devenaient de moins en moins sauvages et profondes et faisaient place à de belles plaines ondulées, où de nombreux troupeaux tondaient avec avidité le fin gazon rapidement éclos sous les liquides avalanches de la masika. Ça et là quelques baobabs et des massifs d'euphorbes entourant les villages; puis des pentes de la colline abrupte un clair ruisseau s'élançant avec un doux murmure : gracieux ensemble qui faisait rêver aux belles plaines d'Arcadie ou de Sicile. Les Tityres et les Mélibées ne manquaient pas au paysage, et si leurs chants et leurs vers ne pouvaient entrer en comparaison avec ceux de l'immortel auteur de l'*Énéide*, ils me rappelaient à moi nos petits bergers kabyles, et j'avoue que je me laissai un moment attendrir. Que le Dieu de paix et d'allégresse vienne au plus vite régner sur ces cœurs qui paraissent si disposés à se soumettre à son empire : *Veni, Domine, et noli tardare; relaxa facinora plebis tuæ Israel!*

A deux heures, nous entrons dans le village de la tribu d'Ousiha, où nous devons camper. Ce n'est pas un tembé comme ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici, mais un amas de petites huttes rondes, assez bien construites. Nous en louons une pour passer la nuit. Le manangoua est frère du mtémi de la tribu; nous lui offrons un cadeau et lui demandons des porteurs. Un de ses nyamparas vient nous en offrir au prix de trois dotis jusqu'au Nyanza. Nous sommes heureux de les engager, et nous nous réjouissons dans l'espoir que notre caravane, ainsi organisée, nous suivra maintenant jusqu'au lac¹.

Un Arabe arrivant de l'Ouganda vient nous rendre visite.

¹ Les Pères rejoignaient alors le chemin suivi par Stanley dans son deuxième voyage et dont le point de départ se trouve plus à l'est. Cet explorateur, en effet, prit la direction du Victoria dès sa sortie de l'Ougogo.

Il se dit l'homme de Mtésa et chargé par ce prince de faire porter dans l'Ounyanyembé une centaine de charges d'ivoire. Arrivé à Kadouma, sur les bords du Nyanza, il a appris que la guerre a éclaté sur la route des caravanes. Ne voulant pas exposer ses richesses, il est venu avec dix de ses askaris voir si le voyage était possible : il désire se joindre à nous pour retourner au Nyanza.

Jeudi 19 décembre. — La caravane organisée non sans quelque difficulté, nous nous mettons en marche vers le nord. Derrière nous se pressent une multitude de nègres. On nous assure que nous n'avons rien à craindre d'eux ; leur seul désir est de gagner quelques coudées d'étoffe, en remplaçant en route les porteurs fatigués. Nous traversons plusieurs villages très peuplés, si l'on en juge par la foule des curieux qui se tiennent aux portes pour nous voir passer.

Après deux heures de marche, nous sommes arrêtés par des hommes du mtémi. Il ne veut pas qu'on sorte de sa tribu sans avoir payé le hongo. Nous disons à ses envoyés que nous ne pouvons pas planter notre tente de si bonne heure, mais qu'arrivés au lieu du campement, nous ne manquerons pas de faire porter un cadeau à leur maître. Ils répondent que le mtémi veut absolument que nous campions sur ses terres. Nous étions disposés à ne tenir aucun compte des ordres injustes du monarque ; mais les chefs de la caravane arabe, effrayés de notre audace, nous assurent que, si nous déplaçons au mtémi, nous serons attaqués dans la forêt voisine, et ils nous supplient de ne pas aller plus loin aujourd'hui.

Nous déterminant alors du sentier, nous campons dans le village le plus disgracieux que nous ayons rencontré jusqu'ici. Huttes mal bâties, ruelles fangeuses, pas d'espace pour dresser la tente. Nous louons trois compartiments du tembé pour nous loger et abriter nos bagages, car la pluie menace. Sans perdre de temps, nous envoyons quelques dotis au mtémi qui habite bien loin. Dans la soirée, il nous fait dire qu'il est satisfait du présent, et que nous pourrons demain continuer notre route.

Le nyampara des pagazis engagés la veille vient nous dire que ses hommes n'iront pas jusqu'au Nyanza : ils craignent

les tribus ennemies qui se trouvent sur la route. Il ajoute qu'ils consentiront à voyager un jour encore avec nous, au prix d'un doti pour les deux étapes. Toutes nos promesses ne peuvent les faire changer d'avis, et nous serons obligés de continuer à renouveler notre caravane tous les jours : décidément les Wasoukouma sont bien les gens les plus poltrons que l'on puisse rencontrer sous la calotte des cieux.

Notre petite provision de café est épuisée depuis quelques jours. Je crois que la privation de ce breuvage, si tonique et si nécessaire dans les pays chauds, est pour beaucoup dans l'affaiblissement de nos santés.

Vendredi 20 décembre. — Nous partons à la pointe du jour et cheminons pendant deux heures à travers une épaisse forêt, au sortir de laquelle nous payons nos porteurs pour ne pas rester seuls avec nos bagages. Nous traversons ensuite une plaine inhabitée qui, au bout de trois heures, fait place à des campagnes cultivées au milieu desquelles s'élèvent de grands villages. Nous nous arrêtons dans un endroit appelé Kis-soundo. L'étape a été de six heures, direction nord.

Le manangoua nous cède sa grande hutte, dans laquelle nous pouvons assez commodément dresser nos cinq lits. Les ballots d'étoffe et de perle sont mis en sûreté sous la véranda qui entoure l'habitation.

Le mtémi réclame dix dotis comme prix du hongo; nous finissons par le déterminer à se contenter de quatre.

Les porteurs d'Ousiha réclament une gratification d'un *pendé* (quatre coudées), assurant que nous la leur avons promise. Ils ajoutent qu'ils vont prendre les armes si nous refusons de la leur donner. Après une longue et fatigante discussion, ils s'engagent à porter nos bagages jusqu'à l'étape suivante, moyennant le *pendé* demandé. Mais à peine l'ont-ils reçu, qu'ils reprennent le chemin de leur village. Ces pauvres gens n'ont pas l'air de savoir ce que c'est que la justice! Les nègres de la tribu où nous nous trouvons refusent de s'engager comme pagazis, disant qu'ils sont en guerre avec les peuplades chez lesquelles nous devons passer.

Des nègres d'Ousiha, qui avaient suivi en grand nombre notre caravane, viennent nous offrir leurs services. Nous

sommes obligés de leur promettre le prix énorme de deux dotis pour trois jours de marche.

Samedi 21 décembre. — Les pagazis engagés hier, refusant de partir pour le prix convenu, nous sommes forcés de séjourner ici.

Dans la journée, nous finissons par les déterminer à tenir les conventions, et nous annonçons le départ pour demain.

Dimanche 22 décembre. — Aucun de nous ne se sent la force de monter au saint autel. Mon Dieu! quelles épreuves! Quand nous sera-t-il donné de nous reposer au terme du voyage!

Nous quittons Kissoundo vers les six heures et demie, et nous nous dirigeons vers le nord, à travers un pays légèrement ondulé et sans arbres.

Chaque tembé est entouré de sa petite plantation de tabac; aussi cette plante indispensable aux naturels est-elle d'un extraordinaire bon marché. Sa préparation cependant est assez singulière; après l'avoir préalablement pilée et réduite en une espèce de pâte, on la roule en petits pains pour la consommation des deux sexes.

A part cela, les habitants ne cultivent guère que les arachides et font consister leurs richesses dans leurs nombreux troupeaux. A deux heures du soir, nous arrivons dans un misérable village composé de huttes où logent pêle-mêle les hommes et les animaux. Nous sommes obligés d'y dresser nos deux tentes.

Lundi 23 décembre. — Impatients de sortir d'un pays où ils ne peuvent se procurer du moutama, leur nourriture favorite, nos hommes ne se font pas prier pour se mettre en route, et nous pouvons donner le signal du départ dès le lever du soleil. Nous continuons de marcher vers le nord. Le pays est toujours découvert, plus accidenté qu'hier et hérissé de loin en loin d'énormes rochers de granit.

Nous sommes bientôt arrêtés par un chef de tribu qui ne veut pas nous laisser passer sur ses terres avant d'avoir reçu le prix du hongo. Deux dotis contentent le monarque, et nous pouvons continuer. A midi nous arrivons à un petit village que je

suis heureux d'entendre désigner sous le magnifique nom de Maria. On nous donne pour logement une grande hutte abandonnée, où nous dressons nos deux lits et abritons nos bagages contre la pluie. Les cloisons de notre pauvre habitation sont à moitié délabrées, et nous en bouchons les larges fentes avec du feuillage pour nous garantir du vent qui souffle bien fort.

Quelques pendés de mauvaise étoffe suffisent pour contenter les autorités du pays. Les nègres sont ici d'une simplicité plus que primitive. La plupart n'ont encore que le costume d'Adam avant sa chute ; les autres portent pour tout habit une peau de bœuf jetée sur les épaules. Contrairement aux autres Wanyamouézi, ils se promènent sans armes, appuyés sur un énorme bâton. Ils accourent de tous les villages voisins et assiègent continuellement notre porte pour jouir du spectacle de ces êtres curieux qui viennent d'apparaître parmi eux. Tout ce qu'ils voient les étonne, excite leur envie ; les petits morceaux de papier abandonnés sont recherchés avec soin et ornent les oreilles de ceux qui ont le bonheur de les trouver.

Mardi 24 décembre. — Parmi nos porteurs, ceux de Kissoundo ayant déposé leurs charges et pris la fuite, pour ne pas perdre les autres, qui ont déjà la tête passablement montée, nous nous décidons à les faire partir tout de suite avec les PP. Barbot, Lourdel et le Frère Amance. Le Père Girault et moi restons avec quelques askaris pour garder les bagages jusqu'à ce que le Père Lourdel nous ait envoyé des hommes de la tribu voisine, les habitants de Maria refusant de se mettre à notre service.

Ces braves gens ne savent guère que garder leurs troupeaux ; plusieurs ont essayé de soulever nos ballots, mais, les trouvant trop lourds, ils ont dû renoncer au désir pourtant bien vif de gagner quelques coudées d'étoffe.

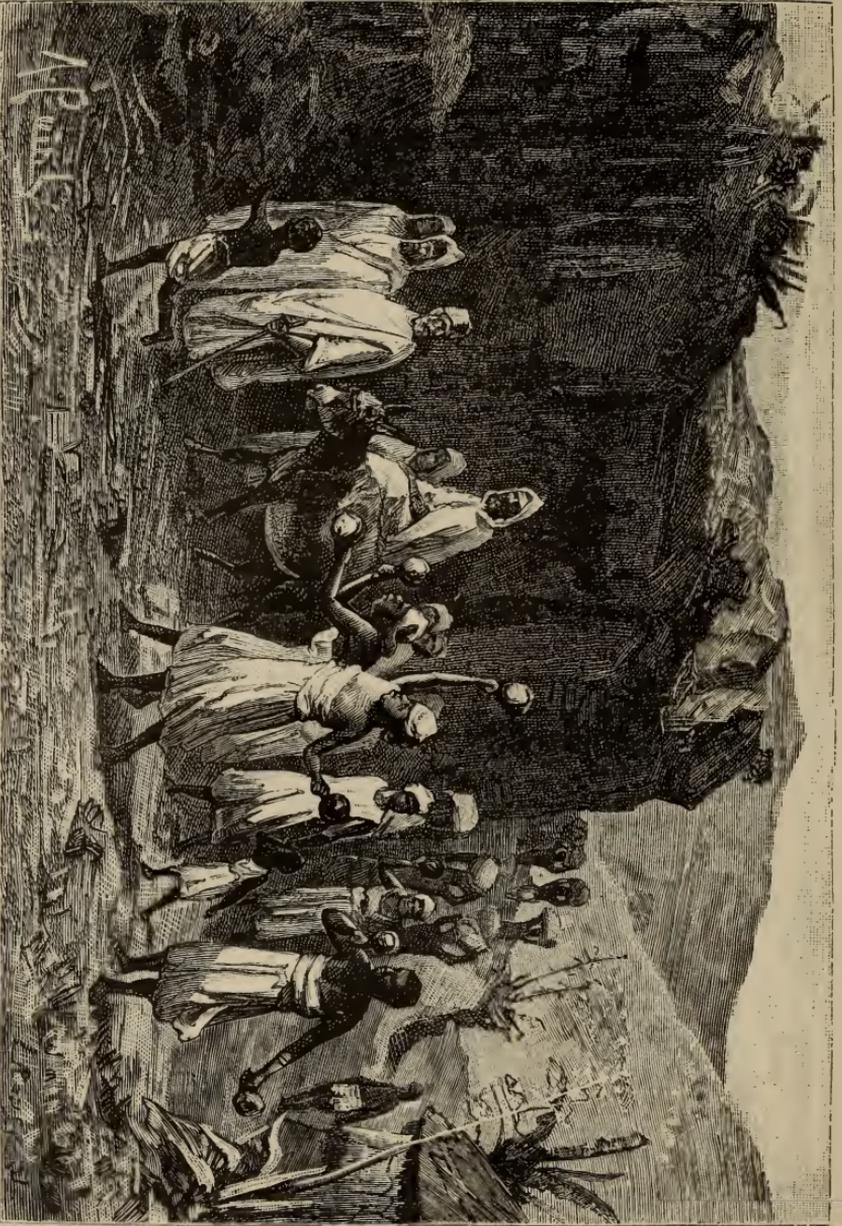
Nous avons aujourd'hui vu à l'œuvre les fondeurs de cuivre indigènes. Deux sections de troncs d'arbre évidées et recouvertes à la partie supérieure d'une peau très souple, au milieu de laquelle est fixé perpendiculairement un bâton ou un roseau : tels sont les soufflets des cyclopes Wasoukouma. Les deux bâtons sont levés et abaissés alternativement par celui

qui fait l'office de souffleur, et l'air comprimé dans les sections passe, par un orifice pratiqué à leur base, dans un conduit également en bois perforé aboutissant au centre du brasier. Au milieu de ce brasier est placé un petit pot de fer qui contient le cuivre. Lorsque le métal entre en fusion, on le coule dans un tube long et mince, où on le laisse redevenir solide. On lui donne ensuite sur des enclumes de pierre la forme voulue ; ordinairement c'est celle de bracelets et de jambières, objets qui se vendent trois dotis pièce, et sont grandement prisés des naturels.

Mercredi 25 décembre. — Noël ! fête si touchante, si pompeusement célébrée en France au séminaire ! que de souvenirs ! Pourquoi sommes-nous contraints de passer un si beau jour dans de si tristes circonstances ! Puissent nos épreuves hâter la naissance du divin Enfant dans le cœur de ces pauvres nègres. J'ai eu le bonheur de dire la messe à minuit dans notre misérable hutte, qui rappelle trop bien l'étable de Bethléem. Pourquoi les anges n'ont-ils pas annoncé aux peuples pasteurs qui nous entourent le grand mystère qui se passait au milieu d'eux ? Mon Dieu, souvenez-vous que vous êtes né pour ces malheureuses populations, et ne permettez pas qu'elles restent plus longtemps étrangères aux faveurs de votre miséricorde !

Les habitants de Maria, qui n'ont osé hier se charger de nos bagages, viennent le matin nous offrir leurs services. Plusieurs se retirent après s'être promenés quelque temps le ballot sur l'épaule. Ceux qui tiennent bon sont en nombre suffisant ; nous les engageons au prix d'un pendé d'étoffe et dix chapelets de perles, et nous prenons le chemin de Perro, premier village de la tribu de Semaó, où nos confrères doivent nous attendre.

Nous traversons d'abord un pays rocailleux, puis des plaines couvertes de hautes herbes. La marche est fatigante, et nous avons beaucoup de peine à pousser les traînants. Nous entrons enfin dans le village vers trois heures du soir. Nos confrères ne sont arrivés que depuis quelques heures. Leurs pagazis ayant refusé hier de faire toute l'étape, il leur a fallu camper en chemin.



Recette contre le mauvais œil. (P. 229.)

Nous nous hâtons de mettre nos bagages à l'abri de la pluie, qui commence à tomber. Nos porteurs demandent à la place du prix convenu un doti d'étoffe, promettant leur concours jusqu'à l'étape suivante, une fois la somme reçue. Le paiement est remis à demain.

Les huttes du village de Perro s'élèvent au pied d'une colline aux flancs hérissés de grands blocs de granit. Le mananguoua est très exigeant. Il ne se contente qu'avec peine d'un fusil et de quatre dotis d'étoffe.

Jeudi 26 décembre. — Nous payons les hommes de Maria ; ils se sauvent dès qu'ils tiennent leurs étoffes. D'autres porteurs sont engagés pour une étape au prix d'un demi doti, et la caravane se remet en marche à huit heures et demie.

Après avoir suivi quelque temps un sentier boueux, nous arrivons à un gros ruisseau qui coule de l'ouest à l'est. Les berges glissantes entre lesquelles il est encaissé en rendent le passage long et difficile pour nos porteurs. J'ai l'imprudence de me servir de mon âne pour gagner la rive opposée ; le coursier y arrive seul ; le bât et le cavalier ont roulé dans l'eau. Le Père Girault déplore ma chute par de grands éclats de rire. N'ayant pas sous la main d'habits de rechange, je me contente de tordre fortement ma chemise ; le soleil de l'équateur fera le reste.

Nous continuons à marcher à travers un pays tout ruisseau d'eau. A côté du sentier s'élèvent de nombreux villages. Hommes, femmes, enfants accourent en foule et suivent la caravane pour avoir le plaisir de nous contempler plus longtemps. Ces populations ont l'air très sauvage et quelque peu féroce. Avec leurs peaux de bœufs toutes luisantes de beurre et de crasse, leur tête hérissée, leur visage contracté, leur voix criarde, les femmes ressemblent à de vraies furies. Elles sont littéralement chargées de perles blanches et rouges, qu'elles portent tant autour du cou qu'autour des bras. Plusieurs courent à droite et à gauche, agitant violemment des calebasses où sont enfermés de petits cailloux. Peut-être cherchent-elles par tout ce vacarme à écarter les mauvais génies dont elles peuvent nous croire conducteurs.

Après quatre heures de marche vers le nord, nous arrivons

au lieu du campement, petit village situé à quelque distance de la demeure du mtémi de la grande tribu de Semaï. Nous sommes obligés de dresser la tente, ne pouvant obtenir pour logement qu'une petite hutte contenant à peine nos quelques ballots d'étoffe et le Père qui gardera ces valeurs. Le mtémi nous fait dire que nous ne pourrons pas partir demain, renvoyant à ce jour la question du hongo; il veut la traiter lui-même dans notre camp.

Quoique la route que nous suivons pour gagner le Nyanza soit celle que prennent actuellement toutes les caravanes, on nous pardonnera d'entrer pour sa description dans les moindres détails. D'ailleurs, comme il est facile de le voir, elle diffère notablement de l'itinéraire de Speke et Grant, ainsi que de celui de Stanley. Les deux premiers prirent beaucoup plus à l'ouest, traversèrent les différents districts de l'Ouzinza et de l'Oussouï et gagnèrent le Karagoué, puis l'Ouganda, en contournant les rives du lac. Ce ne fut que dix mois après leur arrivée à Tabora qu'ils firent leur entrée à la cour de Romanika, sultan du Karagoué; on juge par là des nombreux obstacles qu'ils eurent à vaincre : guerres, famine, prétentions exorbitantes des chefs, etc. L'itinéraire de Stanley est, au contraire, plus à l'est. Ce voyageur ne dit rien des tributs que les roitelets du pays ont dû exiger de sa caravane; peut-être aussi sa formidable escorte enleva-t-elle à ces nègres ambitieux toute espèce de convoitise; néanmoins l'hostilité manifeste des indigènes l'obligea à rétrograder, non sans avoir livré bataille, et à se rapprocher beaucoup du sentier battu, qu'il prit définitivement à Ousiha.

Nos gens se bourrent d'*ougali* (bouillie de sorgho), selon leur habitude, et s'étendent sur le sol pour prendre leur repos. Le nègre n'est vraiment difficile ni pour le vêtement ni pour la nourriture. On m'assure qu'il ne mange jamais de viande à ses frais, à moins de fêtes extraordinaires, comme la noce d'un chef, ou l'annonce d'une grande victoire. Alors même qu'il possède de nombreux troupeaux, il attend toujours qu'une maladie ou un accident le prive de quelque bœuf ou de quelque mouton pour en manger la chair. On juge, d'après cela, s'il se fait faute de festoyer aux dépens des charognes que la Providence plate sur son chemin, lorsqu'il est en expédition.

Affaire de goût. Je me hâte d'ajouter qu'il ne se refuse pas un meilleur ordinaire, pourvu qu'il ne lui coûte rien. Le maître fait-il cadeau d'un bouvillon, ou le sort le favorise-t-il au point de lui faire tuer un buffle ou un zèbre, il ne se donne pas de repos jusqu'à ce que la dernière bribe de viande ait été consommée ou desséchée à la flamme d'un brasier pour le repas du lendemain.

CHAPITRE IV

DERNIÈRES ÉTAPES

On demande un peintre. — Une virago. — Couvert de lauriers. — Le bouclier de la Providence. — Approches du lac. — Sonnez, cloches! — Dernier hongo. — Kadouma. — Déconvenue. — Voleurs introuvables. — Quelques mots de géographie et d'ethnologie. — Conseils pour les voyageurs futurs.

Vendredi 27 décembre. — Nous passons quatre longues heures à discuter le hongo, tant avec le manangoua du village qu'avec le mtémi de la tribu, et nous sommes obligés de donner en tout sept dotis et demi et un fusil à pierre.

Le sultan de l'Ousemao est un des plus puissants que nous ayons rencontré depuis Tabora; il paraît assez avancé en âge, mais il n'a encore jamais fait connaissance avec la propreté : ses cheveux en désordre et imprégnés de beurre, ses boucles d'oreille en fil de laiton maculées de vert de gris, les bizarres amulettes qui lui pendent au cou, son pagne des plus crasseux, avec son visage épanoui par la générosité des Wasoungou, constituent un type des plus curieux et qui me fait regretter un instant de n'avoir jamais appris à peindre.

Ce brave homme nous fit cadeau d'un petit pot de beurre et d'une jatte de lait, présent qui, malgré sa pauvreté, fut accepté par nous avec reconnaissance.

A midi, tandis que, assis sur les bâts de nos ânes, nous

commençons à prendre notre frugal repas servi sur la terre nue, notre table habituelle, des cris sauvages retentissent de tous côtés. Nous sortons de la tente et voyons un grand nombre de nègres courir vers le village voisin, où campe la caravane arabe. Nous demandons aux askaris la cause de ce tumulte : « Les gens de la tribu, nous répondent-ils, veulent s'emparer des richesses des Arabes. — Que leur ont donc fait les Arabes? — Rien, mais ils ont des étoffes, et les Wanyamouézi leur déclarent la guerre pour les leur arracher. »

Possédant, nous aussi, quelques étoffes, nous pouvons bien être attaqués à notre tour. Nous rentrons donc dans la tente, et récitons tous ensemble une courte prière pour nous recommander à Dieu et à la bonne Mère, et nous prenons ensuite tranquillement notre repas, nous abandonnant à la Providence du Père que nous avons dans les cieux.

Au bout d'une heure, les voleurs, chassés par le manangoua, qui avait pris la défense des Arabes, courent vers notre camp ; mais une femme armée d'un grand bâton les empêche de s'en approcher, et les repousse bien loin. Nous demandons quelle est cette femme terrible. On nous répond que c'est l'épouse du chef du village. Contente des présents que nous avons faits à son mari, elle a combattu pour nous. Les nègres, qui craignent beaucoup leurs chefs, n'ont pas osé lui résister. Dans la soirée, le manangoua nous promet de bons porteurs pour demain, et il ajoute que son frère nous accompagnera pour nous protéger contre les brigands.

Samedi 28 décembre. — La distribution des bagages devient une véritable bagarre, tous les nègres voulant avoir une charge. Nos efforts et ceux de nos askaris sont inutiles, et nous devons laisser à la force brutale le soin de choisir nos porteurs. Le Père Girault, qui préside à cette distribution, est sorti du combat couvert sans doute de gloire, mais plus encore de la crasse dont il s'est souillé en bousculant les plus audacieux.

La caravane organisée, nous donnons le signal du départ, et descendant la petite hauteur sur laquelle est bâti le village où nous avons campé, nous entrons dans une plaine où nous cheminons à travers champs, soit qu'il n'existe pas de sen-